Fritz Leiber

Ballet de sorcières



Le Masque

Fantastique

BALLET DE SORCIÈRES

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

FRITZ LEIBER

BALLET DE SORCIÈRES

(CONJURE WIFE 1953)

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARY ROSENTHAL

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

CHAPITRE I

Norman Saylor n'était pas homme à aller fouiner dans le boudoir de sa femme. Et c'est en partie pour cette raison-là qu'il le fit. Il était certain que rien ne pouvait entamer la sécurité de son union avec Tansy.

Il n'ignorait évidemment pas le sort de l'épouse trop curieuse de Barbe-Bleue. D'ailleurs, à un moment donné, il s'était sérieusement intéressé aux dessous psychanalytiques de cette étrange histoire de belles dames suspendues. Il n'imaginait toutefois pas que semblable surprise pût attendre un mari, et de plus un mari moderne. Une demi-douzaine de beaux garçons pendus à des crochets derrière cette porte luisante, couleur crème ? Une telle idée l'aurait fait rire, en dépit de ses analyses savantes sur la psychologie féminine et de ses brillantes études sur les analogies entre les superstitions primitives et les névroses modernes. Études qui lui avaient déjà valu une certaine renommée.

On ne l'aurait certes pas pris pour un ethnologue respecté – il avait l'air trop jeune. Ni pour un professeur de sociologie à l'Université de Hempnell. Il lui manquait les lèvres serrées, les yeux apeurés et la mâchoire tyrannique qui caractérisaient les professeurs de cette Université aussi petite qu'orgueilleuse. Et il ne partageait pas leurs sentiments, ce dont il se félicitait particulièrement aujourd'hui.

Le soleil printanier rayonnait doucement à travers la fenêtre, ainsi qu'un air légèrement parfumé. Dans un staccato de mitraillette il finit de taper sa thèse – trop longtemps différée – sur*La Toile de fond sociologique du culte vaudou moderne* et repoussa son fauteuil avec un soupir de satisfaction. Il était conscient d'avoir atteint, dans le cycle perpétuel du bonheur et du tourment, un de ces sommets où la conscience enfin s'endort et où tout semble réjouissant. Pour un névrosé ou un adolescent, un tel moment serait immédiatement suivi d'une chute rapide dans les abysses du désespoir. Mais Norman avait appris depuis longtemps qu'une activité nouvelle constituait le meilleur remède au désenchantement inévitable.

Ce n'était pas une raison pour ne pas profiter pleinement, tant qu'il durerait, de ce moment d'euphorie. Norman sortit de son bureau, ouvrit un roman, le referma aussitôt, contempla les deux masques démoniaques chinois sur le mur, et passa devant la porte de la chambre à coucher. Il décocha un sourire à l'armoire-bar, où le whisky, selon les usages en vigueur à Hempnell, se dissimulait pudiquement. Mais il n'avait pas envie d'alcool. Il retourna jusqu'à la chambre à coucher.

La maison était très silencieuse. Cet après-midi, il trouvait réconfortantes ses dimensions modestes, ses portes trop nombreuses, sa vieillesse approchante. Elle semblait porter avec courage ses accoutrements d'intellectuels de la classe moyenne : livres, gravures, disques. La peinture lavable d'aujourd'hui couvrait les moulures tarabiscotées du siècle dernier. Des accents de liberté intellectuelle et d'amour de la vie s'opposaient à des

notes lourdes de dignité académique.

Sous la fenêtre de la chambre à coucher le fils des voisins tirait une charrette remplie de vieux journaux. De l'autre côté de la rue, un vieil homme soignait des arbustes en s'efforçant de ne pas piétiner l'herbe nouvelle. Un camion de blanchissage roula bruyamment vers l'université. Norman fronça les sourcils. Puis, venant de la direction opposée, il vit deux étudiantes en pantalon, pans de chemise au vent ; tenue interdite dans les amphis. Norman sourit. Il était d'humeur à apprécier chaleureusement la curieuse et froide petite civilisation représentée par la rue ; civilisation étriquée, sans aménité, avec des tabous contre toute mention de la réalité, de la sexualité, une civilisation insistant stoïquement sur la capacité d'endurer une routine monotone de travail ou de besogne. Et, au centre, accomplissant les rites nécessaires pour garder en vie des idées mortes, semblable à une assemblée de sorciers dans de sévères tentes de pierre, Hempnell, puissante et riche.

C'était curieux, songea Norman, que Tansy et lui aient pu supporter Hempnell si longtemps, et, finalement, avec un tel succès. Ni l'un ni l'autre n'étaient typiques d'une petite université provinciale. Il était convaincu que Tansy surtout, au début, avait tout trouvé éprouvant : les rivalités impitoyables, les acquiescements serviles à toutes les respectabilités, la conviction, inaltérable et paisible, que toutes les épouses de professeurs devaient se consacrer à Hempnell par loyauté pure (conviction qui aurait rendu fou un simple plombier) ; le chaperonnage perpétuel d'étudiantes polies mais bouillant de ressentiment (car Hempnell était une des universités qui offrent à des progéniteurs timorés une alternative à l'inquiétante anarchie de ce que Norman avait entendu un politicien du cru nommer : « Ces serres chaudes du communisme et de l'amour libre » – les grandes universités métropolitaines).

Selon toute probabilité, Tansy et lui auraient du, soit s'évader vers une des « serres chaudes », soit dériver de-ci, de-là, se plaignant selon le cas du manque de liberté ou du traitement insuffisant. Ou bien ils auraient pu tenter de devenir des écrivains, ou quelque chose d'également reclus. Mais, bizarrement, grâce à quelque réserve d'énergie inconnue, Tansy avait trouvé la force de combattre Hempnell sur son propre terrain. Elle s'était conformée sans s'abaisser ; elle avait porté plus que sa part du fardeau des obligations mondaines, traçant autour de Norman un cercle magique à l'intérieur duquel il avait pu poursuivre son véritable travail, les recherches et les livres qui, un jour, les rendraient indépendants de Hempnell et de ses petitesses. Ce jour était proche, car Redding se retirant bientôt, Norman était assuré de la chaire de sociologie. Après cela, il n'y aurait qu'à attendre pendant quelques mois l'offre d'une des grandes universités.

Pendant un instant Norman fut envahi par un sentiment de profonde admiration pour sa femme, comme s'il appréciait pour la première fois à leur juste valeur les remarquables qualités de Tansy. Bon Dieu ! Elle avait tant fait pour lui, et avec une telle abnégation. Elle lui avait même servi de secrétaire – une secrétaire infatigable et efficace – dans toutes ses recherches, sans lui permettre d'éprouver la moindre culpabilité dans sa reconnaissance à son égard. Qu'avait-il été à ses débuts ? Un jeune professeur paresseux, brillant par moments, avec un mépris dangereux pour la vie académique, prenant un plaisir de potache à choquer ses vertueux collègues et doté d'une propension suicidaire à transformer en drames majeurs des discussions mineures avec des doyens et des recteurs.

Des douzaines de fois, durant leurs premières années de mariage, il avait chancelé au bord de la disgrâce, sous la menace du déplaisir des autorités académiques. Mais il s'en était toujours sorti, et presque toujours, maintenant qu'il y réfléchissait, grâce à l'aide intelligente et indirecte de Tansy. Depuis qu'il l'avait épousée il n'avait eu que de la chance, rien que de la chance, toujours de la chance !

Comment diable y était-elle parvenue ? Elle avait été aussi paresseuse et révoltée que lui-même, une fille nerveuse, irresponsable ; son père était un obscur pasteur provincial ; elle avait eu une enfance solitaire et indisciplinée, bercée de rêves fous ; tout cela, aux antipodes du conformisme si prisé à Hempnell.

Mais elle y était parvenue. Et maintenant – quel paradoxe ! – Norman était considéré comme un homme typique de Hempnell, lui faisant honneur. Un homme promis à un très bel avenir. L'ami intime du doyen Gunnison – qui n'était pas un mauvais bougre, une fois qu'on le connaissait bien. Un homme sur lequel le sentencieux Recteur Pollard « comptait beaucoup ». Un homme très fort, comparé à son collègue Hervey Sawtelle, poltron à cervelle d'oiseau. Norman avait été un des iconoclastes ; il s'était transformé en un des saints. Mais (là résidait le miracle) sans sacrifier une seule fois ses véritables idéaux, sans s'incliner une seule fois devant les règlements réactionnaires.

Maintenant, dans l'euphorie lumineuse qui s'était emparée de lui, il semblait à Norman qu'il y avait quelque chose d'incroyable dans sa réussite à Hempnell, quelque chose de magique et d'effrayant. Comme si Tansy et lui, jeune guerrier et sa squaw, égarés dans le royaume des fantômes ancestraux, avaient réussi à persuader ces ombres sévères qu'eux aussi étaient de respectables ectoplasmes, dignes de partager le gouvernement surnaturel. Et comme si malgré mille occasions d'être découverts, ils étaient toujours parvenus à garder secret le fait qu'ils étaient de chair et de sang ; cela, grâce à des charmes protecteurs connus de Tansy…

Bien sûr, en y réfléchissant, c'était parce qu'ils étaient tous deux mûrs et réalistes. Chaque être humain doit finir par franchir le fossé, dominer l'égo de l'adolescence sous peine de gâcher sa vie. Mais, tout de même…

Le soleil brilla un peu plus, se dora davantage, comme si quelque électricien cosmique avait tourné un commutateur. Au même moment, une des deux étudiantes « débraillées », au moment de disparaître derrière la maison voisine, fit triller un rire joyeux. Norman quitta la fenêtre. Totem, la chatte, se dressa sur son coussin soyeux, chauffé par le soleil, et s'offrit un bâillement et un étirement de telles proportions qu'elle sembla courir le risque de disloquer son corps admirable. Reconnaissant de l'exemple, Norman l'imita, mais avec plus de modération. C'était bien une journée merveilleuse ; une de ces journées où la réalité devient une succession d'images si brillantes et si définies qu'à tout instant on craint de faire une déchirure dans l'écran éblouissant et d'apercevoir les ténèbres inconnues et sans fin qu'il recouvre ; une de ces journées où tout semble si amical et si juste que l'on redoute qu'une lucidité soudaine et douloureuse ne vous révèle la masse d'horreur, de haine, de brutalité et d'ignorance sur laquelle repose la vie.

Norman acheva de bâiller et se rendit compte que son euphorie allait durer encore quelques instants.

Au même moment son regard se dirigea sur la porte du boudoir de Tansy. Il était conscient de vouloir faire encore quelque chose avant de se

remettre au travail ou de commencer à se distraire. Une chose paresseuse, sans but, nullement caractéristique, peut-être même quelque peu enfantine et répréhensible, qui lui inspirerait ensuite un peu de honte amusée.

Bien sûr, si Tansy était là… mais puisqu'elle n'y était pas, son boudoir pourrait tenir lieu de sa charmante présence.

La porte entrouverte était attirante ; on apercevait le bord d'une chaise fragile sur laquelle était jetée une combinaison et sous laquelle traînait une mule bordée de marabout. Au-delà de la chaise, une coiffeuse blanche, couverte de petits pots. Dans l'ombre, car c'était une pièce minuscule, sans fenêtre, à peine plus qu'un grand placard.

Jamais il n'avait espionné Tansy, ni pensé sérieusement à le faire, pas plus, qu'à sa connaissance, Tansy ne l'avait espionné. C'était une des choses qu'ils tenaient d'emblée comme fondamentales dans le mariage. Mais cette action qui le tentait ne pouvait être qualifiée d'espionnage. C'était plutôt un geste d'amour illicite ; en tout cas, une transgression insignifiante. D'ailleurs nul être humain n'a le droit de se tenir pour parfait, ou même complètement adulte, tant qu'il n'a pas surmonté toutes ses vilaines impulsions. De plus, Norman avait rapporté de la fenêtre ensoleillée une certaine préoccupation avec l'énigme de Tansy, le secret de son habileté à résister à l'étouffante atmosphère sauvage de Hempnell et à la vaincre. Énigme mineure évidemment et dont il ne pouvait espérer trouver la réponse dans son boudoir. Pourtant…

Il hésitait.

Totem, pattes blanches soigneusement repliées sous son plastron noir, le surveillait.

Norman entra dans le boudoir de Tansy. Totem sauta du lit et le suivit.

Il alluma la lampe à abat-jour rose et contempla la rangée de vêtements, les étagères à chaussures. Un peu de désordre, normal et charmant. Un léger parfum, évoquant d'agréables souvenirs.

Il examina les photos entourant le miroir fixé au mur. Tansy et lui-même, partiellement vêtus en Indiens. Celle-là datait de trois étés, alors qu'il étudiait les Yumas. Tous deux avaient un air solennel, comme s'ils essayaient très sérieusement d'être de vrais Indiens. Une autre, fanée ; ils étaient en costumé de bain, ils souriaient et clignaient des yeux dans le soleil. Celle-là datait d'avant leur mariage. Une troisième montrait un délirant baptême collectif noir, en pleine rivière. Elle avait été prise du temps où, ayant obtenu une subvention Hazelton, il faisait des recherches pour son étude sur *Les Coutumes Sociales des Noirs du Sud,* et, plus tard, pour son livre sur*L'Élément Féminin dans la Superstition.* Durant ces six mois de travail acharné, Tansy avait été irremplaçable. C'était sur ces six mois que Norman avait fondé sa réputation. Tansy l'avait accompagné sur place, notant les souvenirs colorés et parfois vagues de vieillards, hommes et femmes aux yeux brillants. Souvenirs du temps de l'esclavage, car leurs parents avaient été esclaves et certains d'entre eux également. Cet été là, Tansy était frêle, garçonnière, et même un peu gauche ; ils venaient de quitter le collège de Gorham, avant de venir à Hempnell. Depuis, elle avait acquis une assurance remarquable.

La quatrième photo représentait un vieux sorcier noir, visage ridé, front haut et fier sous un vieux chapeau cabossé. Debout, épaules droites, yeux ardents, il semblait peser et rejeter toute la civilisation malpropre des Blancs, sa connaissance de la sienne étant plus profonde et plus forte. Des plumes d'autruche et des joues creusées de cicatrices rituelles ne l'eussent pas rendu plus impressionnant. Norman se souvenait bien de lui ; il avait

été un de leurs informateurs les plus précieux. – et l'un des plus réticents. Plusieurs entretiens avaient été nécessaires avant que les notes ne fussent satisfaisantes.

Norman baissa son regard sur la coiffeuse et sa quantité considérable de produits de beauté. Tansy avait été la première épouse académique de Hempnell à se servir de rouge à lèvres et de vernis à ongles. D'où critiques en sourdine et remarques sur « l'exemple à donner aux étudiantes ». Mais Tansy avait tenu bon. Et lorsque Hulda Gunnison avait paru à la soirée dansante de la Faculté avec ce qu'une observation d'intensité astronomique pouvait identifier comme étant du rouge à lèvres – mal mis, mais, néanmoins, du rouge à lèvres – tout s'était calmé.

Entre deux pots de crème, une photo de lui-même, devant laquelle se trouvait une pile de petite monnaie.

Norman se secoua. Ce n'était pas là l'espionnage vaguement illicite auquel il avait eu l'intention de se livrer. Il ouvrit un tiroir au hasard, jeta un bref regard aux bas qu'il contenait et le referma. Il prit la poignée blanche du suivant.

Et hésita.

C'était assez stupide, pensa-t-il. Simultanément, il comprit que son euphorie avait pris fin. Comme lorsqu'il s'était détourné de la fenêtre, mais de façon plus menaçante, l'instant se figea, comme si toute réalité vécue jusqu'à cette seconde était illuminée par un éclair qui ferait place à de profondes ténèbres. Sensation étrange d'une réalité exacerbée…

Du seuil, Totem levait les yeux sur lui.

Mais c'était encore plus stupide d'analyser un caprice banal, comme s'il avait une importance quelconque.

Pour prouver, qu'il n'en avait pas, Norman ouvrirait un tiroir de plus.

Ce tiroir-là lui résista et il dut tirer fort.

Une grande boîte en carton, au fond du tiroir, attira son attention. Il souleva légèrement le couvercle et retira un des petits flacons à bouchon de verre dont la boîte était remplie. Quel produit de beauté était-ce là ? Trop sombre pour de la poudre de riz. Plutôt un échantillon de terre pour géologue. Un ingrédient pour masque de boue ? Sûrement pas. Tansy avait un jardin d'herbes. Quelque chose pour ce jardin ? Les granulés secs roulaient comme du sable dans un sablier tandis qu'il tournait le flacon. L'étiquette parut, de l'écriture très lisible de Tansy. « Julia Trock, Roseland. » Il ne se souvenait pas d'une quelconque Julia Trock. Et pourquoi ce nom de Roseland lui inspirait-il un sentiment désagréable ?

En prenant un second flacon il écarta complètement le couvercle de la boîte. Le second flacon était identique au premier, sauf que son contenu avait une teinte rougeâtre et que l'étiquette portait : « Phillip Lassiter, Hill. » Un troisième, contenu identique au premier : « J.P. Thomdyke, Roseland. « Norman en saisit rapidement une poignée : « Emelyn Scatterday, Roseland. » « Mortimer Pœ, Hill. » « Révérend Buford Ames, Roseland. » Leur contenu était, respectivement brun, rougeâtre, brun.

Dans la maison, le silence devint oppressant. Même le soleil dans la chambre à coucher sembla crépiter, tandis que Norman se concentrait sur l'énigme. « Roseland et Hill, Roseland et Hill, nous sommés allés à Roseland et à Hill… » Comme une comptine aux relents obscènes, rendant répugnants les flacons qu'il tenait… « … mais nous n'en sommes jamais revenus ! »

Brutale, la réponse vint.

Les deux cimetières locaux.

De la terre de cimetière.

Oui, des spécimens géologiques. De là terre provenant de certaines tombes. Un ingrédient majeur de la magie nègre.

Totem atterrit souplement sur la coiffeuse et se mit à renifler les flacons. Elle s'écarta vivement lorsque Norman plongea la main dans le tiroir. Derrière la grande boîte, il y en avait d'autres, plus petites. Il tira, brutalement. Le tiroir tomba par terre. L'une des boîtes contenait des bouts de fer usés, tordus, rouillés – des clous de fer de cheval. Dans l'autre, des enveloppes de cartes de visite contenant des cheveux. Chaque enveloppe était étiquetée comme les flacons. Il connaissait la plupart de ces noms… « Hervey Sawtelle… Gracine Pollard… Hulda Gunnison. » Celle qui portait le nom d'Evelyn Sawtelle contenait des rognures d'ongles au vernis rouge.

Le troisième tiroir ne contenait rien d'intéressant. Mais dans le quatrième il fit une récolte variée : des paquets de petites feuilles sèches et de matière végétale en poudre. Le jardin d'herbes de Tansy ne servait donc pas seulement à aromatiser la cuisine… Verveine, romarin, herbe à diable, selon les étiquettes. Des fragments de magnétite contenant encore du fer. Des plumes d'oie dont il fit, en les secouant, tomber des gouttes de mercure. Des petits carrés de flanelle, semblables à ceux qu'emploient les sorciers noirs pour leurs « sacs à tours » ou leurs « mains ». Une boîte pleine de vieilles pièces d'argent et de limaille d'argent : une forte magie protectrice, donnant leur signification aux pièces placées devant sa photo.

Mais Tansy était si équilibrée, si sainement méprisante envers la chiromancie, l'astrologie, la numérologie et toutes autres sottises superstitieuses. Une femme au bon sens solide. Et si bien renseignée, pour avoir travaillé avec, lui, sur les arrière-plans psychologiques de la superstition et de la magie primitive. Si bien renseignée…

Maintenant il feuilletait un exemplaire fatigué de son livre, *Parallèles entre superstitions et névroses*. Il en avait égaré un exemplaire dans la maison, huit ans auparavant… était-ce celui-là ? À côté d'une formule de conjuration, une note en marge, de la main de Tansy : « Ne marche pas. Remplacer limaille de laiton par cuivre. Essayer à la lune noire au lieu de pleine. ».

— Norman…

Tansy était sur le seuil.

CHAPITRE II

Ce sont les êtres que nous connaissons le mieux qui peuvent, en de rares occasions, nous sembler les plus irréels. Pendant un instant le visage familier n'est plus qu'un assemblage arbitraire de surfaces colorées, ne possédant même pas la personnalité imaginaire que nous accordons à un visage inconnu entrevu dans la rue.

Norman Saylor avait l'impression de ne pas voir sa femme, mais un portrait d'elle. Comme si quelque Renoir ou Toulouse-Lautrec sorcier l'avait peinte, avait souligné la chair pâle des joues plates d'une touche de vert, les terminant par un petit menton plein de défi ; dessiné avec un art nonchalant les lèvres rouges et pensives, les yeux gris-vert peut-être dotés d'humour, les sourcils bas et étroits séparés par un seul sillon vertical ; tracé d'un seul trait noir la frange sinistrement enfantine ; brossé vivement le cou blanc, la robe rouge foncé ; saisi à la perfection l'angle du coude qui serrait un paquet de chez la couturière, tandis que les mains petites et laides se levaient pour retirer le petit chapeau assorti à la robe, orné d'un clip miroitant.

Norman eut le sentiment que s'il la touchait le tableau s'écaillerait en lambeaux dans l'air inhabité, comme le portrait d'une sœur de Dorian Gray…

Il contempla Tansy stupidement, le livre ouvert entre ses mains. Il ne dit rien ; il savait que, s'il avait parlé à cet instant, sa voix lui aurait paru celle d'un autre, d'un quelconque professeur idiot.

Puis, en silence elle aussi, et sans changer d'expression, Tansy tourna les talons et quitta la chambre à coucher. Le paquet tomba à terre. Norman mit un instant à pouvoir bouger. Il la rattrapa dans le living-room. Elle se dirigeait vers la porte d'entrée. Quand il comprit qu'elle ne rebrousserait pas chemin, il l'entoura de ses bras. Elle ne réagit qu'alors, se débattant comme un animal, mais avec le visage détourné et les bras collés au corps, comme s'ils y étaient maintenus.

À travers des lèvres serrées, d'une voix très basse, elle cracha :

— Ne me touche pas.

Norman s'arc-bouta. Il y avait quelque chose d'horrible dans la manière dont elle se jetait d'un côté à l'autre, essayant de lui faire lâcher prise. Il songea à une femme dans une camisole de force.

Elle répétait : « Ne me touche pas ! » sur le même ton tandis qu'il implorait : « Mais, Tansy… ! »

Brusquement, elle cessa de se débattre. Il la lâcha et recula d'un pas. Mais elle ne se détendit pas. Debout, rigide, visage détourné – et, d'après ce qu'il pouvait voir, yeux fermés, lèvres mordues. Un sentiment peut-être analogue lui poigna le cœur.

— Chérie, dit-il, j'ai honte de ce que j'ai fait. Quel qu'en ait été l'aboutissement, c'était un acte vulgaire, sournois, indigne. Mais…

— Ce n'est pas ça !

Il hésita.

— Tu… tu agis ainsi parce que tu as honte de ce que j'ai découvert ?

Pas de réponse.

— Tansy, je t'en prie, il faut qu'on en parle.

Elle garda le silence. Il fit un geste de désespoir.

— Je suis sûr que tout va s'arranger. Si tu voulais seulement me dire… Tansy, je t'en prie !

Elle ne changea pas d'attitude mais ses lèvres s'arquèrent, et elle cracha :

— Pourquoi ne m'attaches-tu pas pour m'enfoncer des aiguilles dans la chair ? Cela se faisait !

— Tansy, pour rien au monde, je ne te ferais du mal ! Mais il faut que nous en parlions !

— Je ne peux pas ! Un mot de plus, et je hurle !

— Chérie, si je pouvais, je me tairais. Dans ce cas, c'est impossible. Il faut que nous en parlions.

— J'aime mieux mourir.

— Mais il faut que tu me dises ! Tu dois me le dire !

Il criait.

Un instant, il crut qu'elle allait s'évanouir et tendit les bras pour la saisir. Mais elle s'était simplement détendue. Elle alla vers le fauteuil le plus proche, jeta son chapeau sur un guéridon et s'assit apathiquement.

— Bien, dit-elle, parlons-en.

18 heures 37. Les derniers rayons de soleil découpaient la bibliothèque, effleuraient les dents rouges des masques démoniaques. Tansy était assise à un bout du canapé, Norman à l'autre, de côté, un genou replié. Il la regardait.

Tansy secoua la tête avec irritation, comme si l'air était irrespirable, plein de mots à la fumée insupportablement épaisse.

— À ta guise ! J'essayais, très sérieusement, d'employer de la magie de conjuration. Je faisais tout ce qu'une femme civilisée ne doit pas faire. J'essayais de jeter des charmes et des sorts à des gens et à des choses. J'essayais de changer l'avenir. J'essayais de… oh, de tout faire !

Norman eut un signe de tête saccadé. Le signe de tête qu'il avait lorsque, après des heures de discussions oiseuses, un étudiant au visage amorphe commençait à comprendre de quoi il s'agissait réellement. Il se pencha vers Tansy.

— Mais pourquoi ?

— Pour te protéger. Toi et ta carrière.

Elle avait les yeux baissés.

— Mais, sachant tout ce que tu savais sur les motivations de la superstition, comment as-tu pu en venir à croire…

La voix de Norman avait baissé de plusieurs tons ; elle était impersonnelle, comme celle d'un avocat.

Tansy se retourna.

— Je ne sais pas. Si tu le présentes comme ça, bien sûr… Mais quand on désire passionnément que certaines choses arrivent, ou n'arrivent pas, à quelqu'un qu'on aime… Je ne faisais que ce que des millions de gens ont fait. Et puis tu sais, Norman… les choses que je faisais… elles semblaient réussir, du moins la plupart du temps.

— Mais ne vois-tu pas, poursuivit-il calmement, que ces exceptions prouvent que les choses que tu faisais n'aboutissaient pas ? Que tes succès n'étaient que des coïncidences ?

La voix de Tansy monta légèrement.
— Je ne sais pas. Des contre-conjurations ont pu jouer.
Impulsivement, elle se tourna vers lui.
— Oh, je ne sais pas ce que je crois ! Je n'ai jamais été vraiment certaine que mes charmes agissaient. Je n'avais aucun moyen de contrôle. Tu ne comprends pas qu'une fois que j'avais commencé je n'ai plus osé m'arrêter ?
— Et tu fais cela depuis des années ?
Un signe affirmatif et éploré.
— Depuis que nous sommes à Hempnell.
Il la regarda, s'efforçant de comprendre. Il lui était presque impossible de réaliser que dans l'esprit de cette mince et moderne jeune femme, connue si intimement, il y avait tout un domaine qu'il n'avait jamais soupçonné. Un domaine faisant partie des pratiques immémoriales analysées dans ses livres ; un domaine appartenant à l'Âge de pierre et non pas à lui, Norman Saylor. Un domaine plongé dans les ténèbres, accroupi dans la terreur, balayé par les vents des premiers âges. Il tenta de se représenter Tansy marmonnant des incantations, cousant des mains de flanelle à la lueur des bougies, visitant des cimetières et Dieu sait quels autres lieux à la recherche d'ingrédients. L'imagination lui manqua. Et pourtant tout cela s'était passé sous son nez.
Le seul aspect à peine soupçonnable de la conduite de Tansy avait été sa prédilection pour de « petites promenades » solitaires. S'il avait jamais pensé à Tansy en relation avec les superstitions, ç'avait été pour conclure, avec un peu d'autosatisfaction, que pour une femme elle était remarquablement rationnelle.
— Oh, Norman, je suis si troublée et si malheureuse. Je ne sais que dire ni par où commencer.
À cela, il avait une réponse. Celle d'un scientifique.
— Commence par le commencement, dit-il.
19 heures 54. Ils étaient toujours sur le canapé. La pièce était presque obscure. Les masques diaboliques étaient de sinistres ovales irréguliers, le visage de Tansy une tache pâle. Norman ne voyait pas son expression ; mais à en juger par sa voix, elle était devenue animée.
— Un instant, interrompit-il. Mettons les choses au point. Tu dis que tu avais très peur lorsque nous sommes venus à Hempnell discuter de mon engagement avant que nous n'allions dans le Sud pour la Fondation Hazelton ?
— Oh oui, Norman. Hempnell m'a terrifiée. Tout le monde était si nettement hostile et si mortellement respectable ! Je savais que j'échouerais comme épouse de professeur – les femmes me l'ont presque jeté au visage ! Je ne sais pas ce qui était pire, de Hulda Gunnison me toisant et grognant, méprisante : « Je suppose que vous ferez l'affaire », quand j'ai commis l'erreur de me confier à elle, ou de la vieille Mme Carr me tapotant le bras en me disant : « Votre mari et vous serez très heureux à Hempnell. Vous êtes jeunes, mais Hempnell aime les jeunes gens bien élevés ! » Je me suis sentie totalement sans protection contre ces femmes. Et ta carrière aussi.
— Oui… et quand je t'ai emmenée dans le Sud, je t'ai plongée au milieu de la région la plus superstitieuse de tout le pays. Tu as vécu jour et nuit dans ses rites. Tu étais mûre pour sa promesse de sauvegarde magique.
Tansy eut un petit rire sans conviction.
— Je ne sais pas si j'étais mûre, mais j'ai été impressionnée. J'ai appris

tout ce que je pouvais. Une partie de moi-même devait penser : « Un jour, tout cela me sera utile. » Et quand, à l'automne, nous sommes retournés à Hempnell, j'étais plus sûre de moi.

Norman acquiesça. En y repensant, il y avait eu quelque chose de curieux dans l'enthousiasme avec lequel Tansy s'était plongée dans de fastidieux travaux de secrétariat aussitôt après leur mariage.

— Mais tu n'as pas vraiment tenté des conjurations jusqu'à ma pneumonie, le premier hiver ?

— Non. Jusqu'alors, ce n'était qu'un nuage d'idées vaguement rassurantes. Des mots que je répétais quand je m'éveillais au milieu de la nuit ; des choses qu'inconsciemment j'évitais de faire, comme de balayer les marches à la nuit tombée ou de croiser couteaux et fourchettes. Mais quand tu as eu ta pneumonie… eh bien, lorsque l'être qu'on aime est près de la mort, on tente n'importe quoi.

Un instant, la voix de Norman fut compréhensive.

— Bien sûr. – Puis il reprit son ton docte. – Mais ce n'a été, je présume, qu'après ma « victoire » sur Pollard dans la question de l'éducation sexuelle, et surtout après la parution de mon livre en 1951, suivie de critiques très favorables, que tu as vraiment commencé à croire ta magie efficace ?

— Oui.

Norman s'adossa.

— Oh, Seigneur ! fit-il.

— Qu'y a-t-il, chéri ? Tu ne penses pas que j'essaie de te chiper un peu de la responsabilité du succès du livre ?

Norman, émit un son tenant du rire et du ricanement.

— Bon Dieu, non. Mais – Il s'interrompit – Nous voilà en 1951… Poursuis.

20 heures 58. Norman tendit le bras, alluma, cligna des yeux sous la brutalité soudaine de la lumière. Tansy détourna la tête. Massant sa nuque, Norman se leva.

— Ce qui me stupéfie, dit-il, c'est la façon dont la magie a envahi peu à peu tous les recoins de ton existence, de sorte que, finalement, tu ne pouvais faire un pas, ou plutôt me permettre d'en faire un, sans un charme protecteur. C'est presque une forme de…

Il allait dire *paranoïa.*

D'une voix rauque, Tansy chuchota :

— Je mets des agrafes au lieu de fermetures éclair, parce que les agrafes sont censées saisir les esprits malveillants. Et les clips-miroirs sur mes chapeaux, mes sacs, mes robes… tu l'as deviné, c'est de là magie tibétaine pour repousser l'infortune par réfléchissement.

Il était debout devant elle.

— Bon Dieu, Tansy, qu'est-ce qui t'a poussée à ça ?

— Je viens de te le dire.

— Oui, mais qu'est-ce qui t'a fait persévérer, année après année, alors que, tu l'as reconnu, tu as toujours soupçonné que tu te faisais des illusions ? Je le comprendrais d'une autre femme. Mais de toi….

Tansy hésita.

— Tu vas penser que je suis romanesque et banale, mais j'ai toujours tenu les femmes pour plus primitives que les hommes, plus proches des sentiments ancestraux.

Elle l'avait dit très vite. Elle reprit :

— Et puis, il y avait des souvenirs d'enfance. Des idées bizarres et

erronées puisées dans les sermons de mon père, dans les histoires que nous racontaient les vieilles femmes. Des traces, des indices… – Norman pensa : un presbytère de village. Quel environnement sain ! – Et puis… oh, des centaines d'autres choses. Mais j'essaierai de te les raconter.

— Parfait, dit-il en lui mettant une main sur l'épaule. Mais en même temps nous ferions bien de manger quelque chose.

21 heures 17. Ils étaient assis face à face dans l'attrayante cuisine blanche et rouge. Sur la table, des sandwichs auxquels ils n'avaient pas touché et des tasses à moitié pleines de café. De toute évidence, la situation avait changé ; c'était maintenant Norman qui détournait son regard et Tansy qui scrutait anxieusement ses expressions.

— Eh bien, parvint-elle à dire, crois-tu que je suis folle, ou en passe de le devenir ?

Juste la question qu'il espérait.

— Non, dit-il d'un ton égal, quoique Dieu seul sache ce que quelqu'un d'autre penserait s'il apprenait ce que tu as fait. Mais, aussi sûrement que tu n'es pas folle, tu es névrosée – comme nous tous – et ta névrose a pris une forme bougrement exceptionnelle.

Prenant conscience d'avoir faim, il se mit à manger un sandwich tout en parlant, mordillant tout le tour avant d'attaquer le milieu.

— Écoute, nous avons tous nos rites personnels. Nos petites façons à nous de manger, boire, dormir, nous laver. Des rites dont nous sommes à peine conscients mais qui paraîtraient très étranges si on les analysait. Comme de marcher sur des fissures dans les trottoirs, ou de les éviter. Des choses semblables. Tes rites personnels, en raison des circonstances particulières de ta vie, se sont identifiés avec la magie de conjuration, de telle sorte que tu peux à peine distinguer entre les deux.

Il prit un temps.

— Un point important : tant que toi *seule* savais ce que tu faisais, tu n'avais pas plus tendance à blâmer ta connivence avec la magie de conjuration que le citoyen moyen ne blâme sa recette magique pour trouver le sommeil. Il n'y avait pas de conflit social.

Toujours mangeant son sandwich, il se mit à marcher de long en large.

— Grands dieux, n'ai-je pas consacré une partie de ma vie à découvrir comment et pourquoi des hommes et des femmes sont superstitieux ? Et n'aurais-je pas dû être conscient de l'effet contagieux que cette recherche aurait sur toi ? Qu'est-ce que la superstition, sinon de la science fourvoyée, sans objectivité ? Et, à tout prendre, est-ce surprenant que les gens se raccrochent à la superstition dans ce monde pourri, rempli de haine, à moitié condamné ? Dieu sait que j'ouvrirais les bras à la plus ténébreuse des magies noires si elle pouvait nous éviter une guerre atomique.

Tansy s'était levée, les yeux anormalement grands et brillants.

— Alors, chuchota-t-elle, vraiment tu ne me détestes pas et tu ne crois pas que je deviens folle ?

Il la prit dans ses bras.

— Bien sûr que non !

Elle fondit en larmes.

21 heures 33. Ils étaient à nouveau sur le canapé. Tansy ne pleurait plus, mais sa tête était toujours sur l'épaule de Norman. Pendant un moment, ils gardèrent le silence. Puis Norman parla, du ton insinuant et léger dont un médecin informe son patient qu'une autre opération est nécessaire.

— Bien entendu, maintenant tu dois cesser.

Tansy se redressa vivement.

— Oh, Norman, je ne peux pas.

— Pourquoi pas ? Tu viens d'admettre qu'il ne s'agit que de balivernes. Tu m'as remercié de t'avoir ouvert les yeux.

— Je sais, mais pourtant… ne m'y force pas, Norman !

— Sois raisonnable, Tansy. Tu as pris tout cela d'une façon admirable. Je suis fier de toi. Mais ne comprends-tu pas que tu ne peux pas t'arrêter à mi-chemin. Ayant affronté logiquement cette faiblesse, tu dois poursuivre ta guérison. Tu dois te débarrasser de toutes ces choses dans ton boudoir, de tous les charmes que tu as cachés partout. Tout doit disparaître.

Elle fit un signe de tête négatif.

— Ne m'y force pas, Norman, répéta-t-elle. Pas tout d'un coup. Je me sentirais totalement nue.

— Non. Tu te sentiras plus forte. Parce que tu découvriras que ce que tu croyais à moitié être de la magie n'était que ta propre force, ton propre talent.

— Non, Norman. Pourquoi faut-il que je cesse ? Quelle différence cela fait-il ? Tu viens de dire que ce n'étaient que des balivernes… un rite personnel, secret.

— Mais maintenant que je sais, il n'est plus secret. Et d'ailleurs, ajouta-t-il presque dangereusement, c'est un rite assez inhabituel !

— Mais ne pourrais-je cesser progressivement ? implora-t-elle presque comme une enfant. Tu sais, ne pas jeter de nouveaux charmes mais garder les anciens ?

Il secoua la tête.

— Non, c'est comme l'alcool. Il faut s'arrêter net.

La voix de Tansy monta d'un ton.

— Mais Norman, je ne peux pas. Je t'assure, je ne peux pas.

Il commença à la prendre pour une enfant.

— Tansy, il le faut.

— Mais ma magie n'a jamais rien eu de mal.

L'infantilisme devenait effrayant.

— Je ne m'en suis jamais servie pour faire du mal à quelqu'un ou pour demander des choses déraisonnables, comme que tu deviennes recteur de Hempnell du jour au lendemain. Je ne voulais que te protéger.

— Tansy, quelle différence est-ce que ça fait ?

La poitrine de Tansy se soulevait.

— Je te le dis, Norman, je ne veux pas être tenue pour responsable de ce qui t'arrivera si tu me forces à ôter les protections.

— Tansy, sois raisonnable ! Qu'ai-je à faire de protections de ce genre ?

— Ah ! Alors tu crois que tout ce que tu as acquis dans ton existence n'était dû qu'à tes talents, et à eux seuls ? Tu n'y vois pas la chance ?

Norman se souvint d'avoir pensé la même chose dans l'après-midi et sa colère augmenta.

— Voyons, Tansy…

— Et tu crois que tout le monde t'aime et ne te veut que du bien ? Tu crois que tous ces fauves à Hempnell ne sont que des chatons aux pattes de velours ? Tu dédaignes leurs rancœurs et leurs jalousies comme étant indignes de ton attention. Eh bien, laisse-moi te dire…

— Tansy, arrête de crier !

— … qu'il y a des gens à Hempnell qui voudraient te voir mort, et qui t'auraient vu mort il y a longtemps s'ils avaient pu y réussir !

— Tansy !

— Quels sentiments Evelyn Sawtelle éprouve-t-elle à ton égard

lorsqu'elle te voit battre son crétin de mari pour la chaire de sociologie ? Tu crois qu'elle a envie de t'offrir un gâteau ? Un de ses gâteaux aux cerises et au chocolat ? Tu crois que Hulda Gunnison apprécie beaucoup l'influence que tu as prise sur son mari ? C'est bien à cause de toi qu'elle ne dirige plus le bureau du doyen. Et cette libidineuse vieille garce de Mme Carr, tu te figures qu'elle applaudit la façon dont ta politique de liberté et de franchise avec les étudiants rend grotesques sa respectabilité à tout prix, sa manie de maintenir que « la sexualité n'est qu'un bien vilain mot » ? Qu'est-ce que tu crois que ces femmes ont fait pour *leurs* maris ?

— Oh Seigneur, Tansy, pourquoi reparler de ces histoires de jalousie entre collègues ?

— Tu crois que ces femmes se contenteraient de simples protections ? Tu crois que ces mégères feraient une distinction entre la magie blanche et la noire ?

— Tansy ! Tu ne sais pas ce que tu dis ! Si tu veux insinuer… Quand tu parles comme ça on croirait réellement entendre une sorcière.

— Ah, vraiment ?

Pendant un instant son expression fut si tendue que son visage ressembla à un crâne.

— Peut-être en suis-je une ? Et peut-être as-tu de la chance que j'en ai été une ?

Il lui saisit le bras.

— Écoute, j'ai été patient avec toi au sujet de toutes ces crétineries. Mais maintenant tu vas montrer un peu de bon sens, et en vitesse.

Tansy eut un rictus méchant.

— Ah, je vois. Après la main de Velours, le gant de fer. J'obéis, sinon en route pour l'asile. C'est bien ça ?

— Bien sûr que non ! Mais il faut que tu sois raisonnable.

— Je ne veux pas !

— Voyons, Tansy !

22 heures 13. L'édredon plié rebondit. Tansy s'était jetée sur le lit. De nouvelles larmes avaient rougi, strié et séché sur son visage.

— Bien, dit-elle d'une voix étouffée. Je ferai ce que tu veux. Je brûlerai tout.

Norman se sentit étourdi. Il pensa : « Dire que j'ai osé m'attaquer à ça sans l'aide d'un psychiatre ! »

— J'ai souvent voulu cesser, ajouta-t-elle. Tout comme j'ai souvent souhaité cesser d'être une femme.

Le dénouement, par comparaison, parut étrangement calme à Norman. D'abord, il y eut la fouille approfondie du boudoir de Tansy, à la recherche de charmes cachés et autres accessoires. Norman songea aux vieux films comiques dans lesquels on voit des douzaines de personnes émerger d'un seul taxi – il semblait impossible que quelques tiroirs peu profonds et quelques boîtes à chaussures puissent receler de quoi remplir tant de corbeilles à papiers. Il jeta l'exemplaire fatigué de *Parallèles* dans la dernière corbeille et prit l'agenda de Tansy, relié de cuir. Elle fit un signe négatif rassurant. Après une infime hésitation, il le remit en place sans l'ouvrir.

Puis, le reste de la maison. Tansy allait de plus en plus vite de pièce en pièce, récupérant adroitement des « mains » de flanelle dans les coussins des sièges, les dessous de tables, l'intérieur des vases, jusqu'à ce que Norman, saisi de vertige, fut stupéfait d'avoir pu vivre plus de dix ans dans la maison sans jamais être tombé sur aucune.

— C'est un peu comme une chasse au trésor, n'est-ce pas ? dit-elle avec un sourire triste.

Dehors, il y avait d'autres charmes. Sous les marches de la porte de devant et celle de derrière, dans le garage, dans la voiture. Le soulagement de Norman augmentait à chaque poignée jetée dans le grand feu allumé dans le living-room. Finalement, Tansy ouvrit les coutures des oreillers de Norman et en retira soigneusement deux petites figures faites de plumes attachées avec un fil fin, de telle façon qu'elles s'étaient confondues avec les plumes des oreillers.

— Tu vois, l'une est un cœur, l'autre une ancre. C'est pour la sécurité. Magie de plumes de la Nouvelle Orléans. Depuis des années tu n'as pas fait un pas sans être à portée de l'un de mes charmes protecteurs.

Les figures de plumes s'enflammèrent.

— Voilà, dit-elle, tu n'éprouves pas de réaction ?

— Non. Y a-t-il une raison pour que j'en éprouve une ?

Elle secoua la tête.

— Sauf que ceux-là étaient les derniers. Donc, s'il *existait* des forces hostiles que mes sorts tenaient en échec…

Il eut un rire tolérant, puis sa voix durcit.

— Tu es sûre que tout est brûlé ? Tu es absolument certaine de ne pas en avoir oublié ?

— Absolument certaine. Il n'y en a plus un seul dans la maison ou autour de la maison. Et je n'en ai jamais placé ailleurs parce que j'avais peur de… d'interférences. Je les ai tous recomptés mentalement une douzaine de fois. Ils ont tous brûlé… ils sont partis en fumée… pouf !

Elle regarda le feu.

— Et maintenant, dit-elle calmement, je suis fatiguée. Vraiment fatiguée. Je veux aller tout droit me coucher.

Soudain, elle se mit à rire.

— Mais d'abord je dois recoudre les oreillers, sinon il y aura des plumes partout.

Norman l'enlaça.

— Tout va bien, maintenant ?

— Oui, chéri. Je ne te demande qu'une chose : n'en parlons pas, au moins pendant quelques jours. N'y faisons même pas allusion. Je ne pourrais pas… Tu me le promets, Norman ?

Il la serra plus fort.

— Absolument, chérie. Absolument.

CHAPITRE III

Assis dans le vieux fauteuil de cuir, Norman se pencha en avant. Il joua avec le reste du feu, tisonna une bûche jusqu'à ce qu'elle se transforme en braises ardentes, surmontées de flammes bleues presque invisibles.

Par terre à côté de lui, la tête entre ses pattes, Totem regardait les flammes.

Norman se sentait fatigué. Il aurait vraiment dû imiter Tansy et se coucher depuis longtemps, mais il avait voulu prendre le temps de décanter ses pensées. Un peu embêtant, ce besoin professionnel d'assimiler chaque situation nouvelle, de scruter mentalement tous ses aspects jusqu'à ce qu'ils soient vraiment épuisés. Tandis que Tansy avait cesse de penser, tout comme on tourne un commutateur, et avait plongé dans le sommeil. C'était bien de Tansy ! Ou peut-être était-ce dû à la physiologie féminine, hyperthyroïdique et plus délicate.

En tout cas, elle, avait fait preuve de bon sens. Et cela aussi, c'était bien de Tansy. Toujours loyale. Toujours prête, finalement, à entendre la voix de la raison. (Dans une situation similaire, aurait-il osé parler logique à une autre femme qu'elle.) Toujours… oui… empirique. Sauf qu'elle avait pris un chemin de traverse assez fou.

Hempnell en était responsable, les névroses y foisonnaient. Être l'épouse d'un professeur y était très difficile. Depuis des années il aurait dû comprendre les tensions pesant sur Tansy et prendre les mesures qui s'imposaient. Mais elle avait été trop bonne actrice. Et il oubliait toujours l'importance attachée par les femmes aux intrigues universitaires. À l'instar de leurs maris elles ne pouvaient s'évader dans les mondes ordonnés et paisibles des mathématiques, de la microbiologie et autres disciplines.

Norman sourit. Curieuse, cette idée qui avait fini par échapper à Tansy, selon laquelle Evelyn Sawtelle, Hulda Gunnison et la vieille Mme Carr pratiquaient aussi la magie, mais la venimeuse magie noire. Quand on les connaissait, il fallait admettre que c'était même plausible ! Le genre d'idée dont un auteur satirique pourrait tirer un excellent parti. Il suffisait de porter le raisonnement un peu plus loin, d'imaginer la plupart des femmes comme des sorcières ambitieuses et avides, se livrant à leurs sauvages combats de sorts mortels et de contre-sorts, tandis que leurs maris, niais et logiques, poursuivaient allègrement leurs innocentes occupations. James Barrie avait écrit *Ce que toute femme sait* pour prouver que les hommes ne réalisent jamais combien de leurs réussites sont dues à leurs femmes. Étant aussi aveugles, comment les hommes pourraient-ils croire que leurs femmes se servaient de sorcellerie pour parvenir à leurs fins ?

Le sourire de Norman devint une grimace. Il venait de se rappeler que ce n'était pas là une idée fantaisiste : Tansy l'avait cru, ou y avait à moitié cru. Il se mordit la lèvre. Il aurait certainement d'autres moments désagréables comme celui-ci, lorsque des souvenirs s'imposeraient soudain.

Après cette soirée, c'était inévitable.

Mais le pire était passé. Il se pencha pour caresser Totem, qui ne détourna pas son regard des braises hypnotiques.

— Il est temps d'aller nous coucher, ma vieille. Il doit être minuit… non, une heure et quart.

En remettant la montre dans sa poche, il effleura le médaillon à l'autre extrémité de la chaîne, et soupesa le petit cœur d'or, cadeau de Tansy. N'était-il pas un peu plus lourd qu'il n'était normal ? Norman, de l'ongle du pouce, souleva le couvercle. Pour arriver à soulever la photo de Tansy, il se servit, après un instant d'hésitation, de la pointe d'un crayon.

Derrière la petite photo, un minuscule paquet enveloppé de très fine flanelle.

C'était bien d'une femme, songea-t-il avec une rage soudaine. Avoir l'air de céder complètement tout en gardant, quelque chose.

Peut-être avait-elle oublié.

Furieusement, il jeta le paquet dans l'âtre. La photo partit avec le paquet, atterrit sur les braises, et flamba avant qu'il ne puisse la saisir. Il vit le visage de Tansy onduler et noircir.

Le paquet prit plus longtemps. Une luminosité jaune gagna sa surface tandis que la flanelle roussissait. Puis une flamme ondoyante de dix centimètres s'éleva brusquement.

Simultanément, un frisson le parcourut, bien qu'il sentît encore la chaleur des braises. La pièce sembla s'assombrir. Un rugissement faible mais énorme envahit ses oreilles, tel celui de moteurs tournant dans un souterrain lointain et profond. Il eut la sensation d'être subitement nu et désarmé devant quelque chose d'étrangement menaçant.

Totem s'était retournée ; elle scrutait intensément les ombres du coin le plus éloigné. Elle cracha un sifflement, bondit de côté et s'enfuit de la pièce.

Norman réalisa qu'il tremblait. Il se dit que c'était la réaction nerveuse. Elle ne s'était que trop fait attendre.

La flamme s'éteignit, et il n'y eut plus, à nouveau, que les braises chantonnantes.

Explosive, la sonnerie du téléphone éclata.

— Professeur Saylor ? Vous ne vous attendiez pas à avoir encore de mes nouvelles, hein ? Je vous appelle parce que je tiens toujours à ce que les gens – quels qu'ils soient – sachent ce que je pense. On ne peut pas en dire autant de certaines personnes.

Norman éloigna le récepteur de son oreille. Les mots quoique confus, ressemblaient au début d'une conversation, mais non le ton sur lequel ils étaient prononcés. Il faudrait sûrement au moins une demi-heure à quelqu'un pour atteindre un tel degré de rage geignante – et, le mot était juste – insensée.

— Ce que j'ai à vous dire, Saylor, c'est que je ne vais pas me laisser faire comme ça. Je ne vais pas me laisser virer de Hempnell. Je vais exiger de faire revoir mes notes et vous savez pourquoi !

Norman reconnut la voix. Mentalement se forma l'image d'un visage pâle, anormalement étroit, aux lèvres boudeuses, aux yeux protubérants, surmonté d'une énorme tignasse rousse. Il interrompit :

— Écoutez, Jennings. Si vous pensiez avoir été traité injustement, pourquoi ne pas l'avoir dit il y a deux mois, quand vous avez eu vos notes ?

— Pourquoi ? Parce que vous m'avez roulé ! Le professeur Saylor, à

l'esprit si ouvert ! Ce n'est qu'après que j'ai compris que vous ne m'avez pas accordé suffisamment d'attention, que vous m'avez méprisé ou roulé aux conférences, que vous ne m'avez pas prévenu à temps que je risquais d'échouer, que vous avez basé les examens sur des colles provenant de cours que j'avais manqués, que vous avez discriminé contre moi à cause des opinions politiques de mon père et parce que je ne suis pas le même genre d'étudiant que ce Bronstein. Ce n'est qu'alors que…

— Jennings, soyez raisonnable. Vous vous êtes fait recaler à deux cours en plus du mien au dernier semestre.

— Oui, parce que vous l'avez dit aux autres ; vous les avez influencés, obligés à me voir comme vous prétendiez me voir, forcés à…

— Et c'est seulement maintenant que vous vous en êtes rendu compte ?

— Oui ! Ça m'est venu en un éclair tandis que j'y pensais. Oh, vous avez été malin ! Je vous mangeais dans la main, j'acceptais tout, j'avais peur. Mais dès que j'ai eu mes premiers soupçons, j'ai vu clairement tout le complot. Tout s'imbriquait, tout menait à vous, tout…

— Y compris le fait que deux autres universités vous ont renvoyé avant que vous ne veniez à Hempnell ?

— Là ! Vous aviez un préjugé contre moi dès le départ !

— Jennings, dit Norman d'un ton las, je ne veux plus rien entendre. Si vous avez des réclamations à faire, présentez-les au Doyen Gunnison.

— Vous voulez dire que vous ne ferez rien ?

— C'est ce que je veux dire.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

— Très bien, Saylor. Alors, tout ce que je peux vous dire est : « Prenez garde ! » Prenez garde, Saylor ! Prenez garde !

À l'autre bout de la ligne il y eut un déclic. Norman remit doucement le récepteur en place. Le diable emporte les parents de Théodore Jennings ! Pas parce qu'ils étaient d'hypocrites, vaniteux et pompeux réactionnaires ; mais parce que, par un trop cruel orgueil ils étaient résolus à faire passer des examens universitaires à un garçon sensible, égoïste, bavard et légèrement retardé, à l'esprit aussi étroit que le leur, mais ne possédant pas un dixième de leur finauderie. Et le diable emporte le Recteur Pollard pour s'être si bassement incliné devant la fortune et l'influence politique des Jennings et avoir admis le garçon à Hempnell tout en sachant parfaitement qu'il échouerait.

Norman mit le pare-feu devant la cheminée, éteignit les lumières du living-room et se dirigea vers la chambre à coucher. Il y avait de la lumière dans l'entrée.

Le téléphone sonna à nouveau. Norman le regarda un instant avec curiosité avant de le prendre.

— Allô !

Pas de réponse. Il attendit quelques instants et répéta :

— Allô !

Toujours pas de réponse. Il allait raccrocher lorsqu'il crut entendre respirer – une respiration excitée, irrégulière, étouffée.

— Qui est là ? dit-il sèchement. Ici le professeur Saylor. Veuillez parler !

Il croyait toujours entendre respirer, rien d'autre. Puis, du petit mystère noir du téléphone émergea un mot, prononcé lentement et avec difficulté, d'une voix profonde mais frémissante d'une intimité presque fantastique.

— Chéri !

Norman avala sa salive. Il ne reconnaissait pas du tout cette voix. Avant

qu'il ne trouvât quelque chose à dire, la voix poursuivit, pareille mais plus rapide :

— Oh, Norman, comme je suis heureuse d'avoir enfin trouvé le courage de parler, puisque tu te taisais. Je suis prête maintenant, mon amour. Je suis prête. Tu n'as plus qu'à venir me rejoindre.

— Vraiment ?

Norman, stupéfait, temporisa. Il lui semblait maintenant qu'il y avait quelque chose de vaguement familier dans la voix, pas dans le ton mais dans la phrase et le rythme.

— Viens, mon amant, viens ! Emmène-moi là où nous serons tout seuls. Tout seuls ! Je serai ta maîtresse, ton esclave. Tu es mon maître. Fais de moi ce que tu veux !

Norman avait envie d'éclater de rire ; pourtant son cœur battait plus vite. Ce serait agréable, peut-être, si c'était vrai, mais cela semblait si grotesque… Il se demanda soudain si c'était une blague.

— Je suis toute nue pendant que je te parle, chéri. Il n'y a qu'une petite lampe rose près du lit. Oh, emmène-moi dans une île tropicale où nous ferons l'amour passionnément ! Je te ferai mal, tu me feras mal. Et puis nous nagerons au clair de lune, tandis que des pétales blancs tomberont doucement sur l'eau…

Oui, c'était une blague, ce ne pouvait qu'être une blague, décida-t-il avec une bouffée de regret teinté d'humour. Et puis, soudain, il pensa à la seule personne capable de faire une blague pareille.

Viens, Norman, viens et emporte-moi dans la nuit, poursuivit la voix.

— D'accord, dit-il avec décision. Et après avoir passionnément fait l'amour, j'allumerai la lumière et je dirai : « Mona Utell, tu n'as pas honte ? »

— Mona ? – La voix était devenue plus haute. – Mona ?

— Oui, Mona, assura-t-il en riant. Tu es la seule actrice que je connaisse, en fait la seule femme que je connaisse, qui puisse imiter avec une telle perfection la passion bébête. Qu'aurais-tu fait si Tansy avait répondu ? Une imitation de Humphrey Bogart ? Comment est New York ? Comment est la soirée ? Qu'est-ce que tu bois ?

— Boire ? Norman, tu ne sais pas qui je suis ?

— Bien sûr que si. Tu es Mona Utell.

Mais il avait déjà des doutes. Les plaisanteries tramant en longueur n'étaient pas la spécialité de Mona. Et la voix inconnue, avec son aura d'exaspérante familiarité, devenait de plus en plus stridente.

— Tu ne sais vraiment pas qui je suis ?

— Vraiment pas, dit-il un peu sèchement, car la question avait été posée sèchement.

— Tu ne mens pas ?

Norman réalisa que ces quatre mots allaient baisser la gâchette d'une explosion émotionnelle mais il s'en moquait. Il la baissa.

— Non ! dit-il impatiemment.

À l'autre bout du fil, la voix devint un cri. Totem, passant devant le téléphone, tourna la tête en l'entendant.

— Salaud ! Ignoble salaud ! Après tout ce que tu m'as fait ! Après m'avoir délibérément excitée. Après m'avoir cent fois déshabillée des yeux !

— Je vous en prie…

— « Passion bébête » ! Espèce de… d'instituteur à la manque ! Retourne à ta Mona ! Retourne à ta pimbêche de femme ! J'espère que vous crèverez

tous les trois en enfer !

À nouveau, Norman n'eut personne au bout du fil. Avec un sourire acide, il raccrocha. Ah, la vie plate et bourgeoise d'un professeur d'université ! Il tenta d'imaginer quelle femme pouvait bien brûler d'une passion secrète pour lui, mais ne trouva pas. Mona Utell avait paru une bonne idée. Elle était tout à fait capable d'appeler de New York pour faire une blague. C'était le genre de chose qu'elle ferait pour égayer une soirée donnée après la représentation. Mais elle n'aurait pas terminé la blague ainsi. Mona voulait toujours qu'on éclate de rire avec elle.

Peut-être que quelqu'un d'autre avait fait une blague.

Ou peut-être que vraiment… Il haussa les épaules. Quelle idiotie ! Il le raconterait à Tansy, ça l'amuserait. Il se dirigea vers la chambre à coucher.

Ce ne fut qu'alors qu'il se souvint de ce qui s'était passé plus tôt dans la soirée. Les deux surprenants coups de fil le lui avaient fait oublier.

Il était à la porte de la chambre. Il se retourna et regarda le téléphone. La maison était très silencieuse.

Il songea, qu'à les considérer d'une certaine façon, ces deux appels constituaient une coïncidence très désagréable.

Mais un scientifique en bonne santé doit mépriser les coïncidences.

Il entendait la respiration douce et régulière de Tansy.

Il éteignit la lumière de l'entrée et alla se coucher.

CHAPITRE IV

Le lendemain matin, tandis que Norman, à pied, approchait de Hempnell, la fausseté du style gothique de Hempnell le frappa avec une force inaccoutumée. C'était curieux de penser combien peu d'érudition réelle se dissimulait sous cette architecture tourmentée, alors qu'y régnait tant d'anxiété au sujet des salaires trop bas et de l'administration trop lourde ; et, parmi les étudiants, si peu de passion pour s'instruire et tant de passion tout court, bien qu'il s'agît de passion maladroite, stimulée par la publicité et le cinéma. Mais peut-être était-ce cela que la fabuleuse architecture grise était censée symboliser, même aux temps monastiques où ses arches et ses piliers avaient été fonctionnels.

Sauf pour quelques silhouettes pressées, les allées étaient vides. Mais dans trois ou quatre minutes les étudiants émergeraient de la chapelle, marée humaine en vêtements de couleurs vives.

Un camion de livraison tourna le coin au moment où Norman allait traverser la rue. Il remonta sur le trottoir avec un frisson de dégoût. Dans ce monde obsédé par le pétrole, il supportait assez bien les voitures ; mais, curieusement, les camions, suggestifs d'un gigantisme malsain, lui inspiraient une sorte d'horreur irrationnelle.

Jetant un regard rapide autour de lui avant de traverser, il crut voir une étudiante derrière lui. Elle était très en retard pour la chapelle, ou bien n'avait pas l'intention d'y aller. L'instant d'après, il vit que c'était Mme Carr et attendit qu'elle le rejoigne.

L'erreur était normale. En dépit de ses soixante-dix ans certainement sonnés, la Doyenne des étudiantes avait une allure et une silhouette remarquablement juvéniles. Sa démarche était toujours rapide et presque souple. Ce n'était qu'au second regard que l'on voyait le cou assombri, le réseau de rides et que l'on saisissait que sa minceur était celle de l'âge, non celle de la jeunesse. Ses manières ne semblaient pas une affectation de jeunesse, ni un raccrochement pathétique à l'attraction sexuelle – ou, si c'était le cas, c'était de façon très subtile – mais plutôt une fringale de jeunesse, de fraîcheur ; si grande qu'elle influençait les cellules mêmes et les tensions de son vieux corps.

Il y a un culte de la jeunesse chez nos universitaires, songea Norman, une forme particulière du grand culte américain pour la jeunesse. On se nourrit, tels des vampires, des sentiments ardents des jeunes…

Mme Carr l'avait rejoint ; elle interrompit ses pensées.

— Et *comment* va Tansy ? s'enquit-elle avec tant de sollicitude que Norman se demanda si la Doyenne n'en savait pas encore davantage que l'on ne pensait sur les vies privées de Hempnell.

Mais l'idée ne dura pas. Après tout, la sollicitude de la Doyenne était un de ses signes distinctifs.

— Elle nous a manqué à notre dernière réunion, poursuivit Mme Carr.

Elle est si gaie. Et nous avons *tant* besoin de gaieté ces temps-ci.

Le soleil froid du matin faisait briller ses lunettes épaisses et ses joues de pomme d'api. Elle posa une main sur le bras de Norman.

— Hempnell *apprécie* Tansy, professeur Saylor.

Norman, qui allait dire : « Et pourquoi pas ? » dit :

— Je pense que c'est là une preuve d'intelligence.

Il éprouvait un amusement sardonique à se rappeler que, dix ans plus tôt, Mme Carr avait été un des membres fondateurs du Club de ceux qui tenaient les Saylor pour *une influence démoralisante.*

Le rire argentin de Mme Carr trilla dans l'air froid.

— Je dois retrouver mes étudiantes, dit-elle. Mais n'oubliez pas, professeur Saylor, que Hempnell vous apprécie également.

Il la regarda s'éloigner. Il se demandait si sa dernière phrase signifiait qu'il avait une chance accrue d'obtenir la chaire vacante de sociologie. Puis il se dirigea vers Morton Hall, où se trouvait son bureau. Quand il y arriva, le téléphone sonnait. C'était Thompson, chargé des relations publiques de Hempnell ; presque la seule charge administrative tenue pour trop vitale pour être confiée à un simple professeur. L'entrée en matière de Thompson fut particulièrement affable. Comme toujours, Norman vit en lui un homme né pour être camelot. Il faudrait un psychanalyste, songea-t-il, pour découvrir l'étrange motivation qui obligeait Thompson à s'accrocher aux franges du monde universitaire. Il est vrai que d'autres excellents vendeurs en puissance font de même…

— Une question assez délicate, disait Thompson. Un des administrateurs vient de m'appeler. Il a entendu une histoire très bizarre – il a refusé de dire de qui il la tenait – concernant Mme Saylor et vous-même. Au cours des vacances de Noël, à New York, vous auriez assisté à une soirée donnée par des acteurs… très connus mais très gais. Il n'a pas été très précis sur le lieu ; les invités sembleraient avoir fait le tour de New York. Tout cela m'a semblé très improbable. Il a parlé d'un numéro improvisé dans une boîte de nuit, d'une toge et d'un… d'une strip-teaseuse. J'ai dit que je m'informerais. Mais naturellement j'ai pensé… je me demandais si vous…

— Si je le nierais ? Je regrette, mais ce serait malhonnête. En substance, l'histoire est exacte.

— Oh… je vois. Eh bien, la question est réglée, dit courageusement Thompson après une hésitation. J'ai pensé que vous aimeriez être au courant. L'administrateur – Fenner – était très échauffé. Il m'a répété sans arrêt que ces acteurs étaient célèbres pour leur ivrognerie et leurs divorces.

— Pour la boisson, il avait raison. Pas pour le divorce. À leur manière, Mona et Welby Utell sont fidèles l'un à l'autre. Des gens charmants. À l'occasion, je vous présenterai à eux.

— Oh ! ce serait très intéressant ! répondit Thompson. Au revoir !

La cloche sonna. Norman cessa de jouer avec le petit poignard d'obsidienne qui lui servait d'ouvre-lettres, tourna son fauteuil pour l'écarter du bureau et s'adossa, amusé et irrité par cette toute dernière manifestation de la politique de « silence à tout prix » de Hempnell. Il n'avait fait aucun effort particulier pour cacher la soirée des Utell, laquelle avait été un peu plus folle qu'il ne s'y attendait. Mais il n'en avait parlé à personne sur le campus. Inutile de faire l'imbécile. Et voilà qu'après quelques mois l'histoire s'était sue.

De son fauteuil il voyait le toit d'Estrey Hall couper en diagonale sa fenêtre. Un dragon de taille moyenne, en ciment, était immobilisé dans l'action d'en descendre. Pour la dixième fois ce matin il se répéta que ce

qui s'était passé hier soir n'était pas un rêve. L'admettre n'était pas facile. Et cependant, en y réfléchissant, l'aventure médiévale de Tansy n'était pas tellement plus étrange que l'architecture de Hempnell, avec ses gargouilles et autres monstres fabuleux destinés à éloigner les esprits mauvais.

La deuxième cloche sonna et il se leva.

Sa classe de « Sociétés Primitives » se calma lentement à son entrée. Il demanda à un étudiant d'expliquer la fraternité comme facteur dans l'organisation tribale et passa les cinq minutes suivantes à mettre de l'ordre dans ses pensées et à noter les retardataires et les absents.

Quand l'explication, étayée par des schémas de groupes matrimoniaux, fut devenue si compliquée que Bronstein, le meilleur de la classe, frémissait d'envie de s'en mêler. Norman demanda des commentaires et des critiques et fit démarrer une discussion passionnée.

Finalement, au second rang, le président de classe, toujours très sûr de lui, proclama :

— Mais toutes ces formes d'organisation sociale étaient basées sur l'ignorance, la tradition, et la superstition. Pas comme la société moderne.

Norman n'attendait que cela. Il entra joyeusement en lice, pulvérisa le défenseur de la société moderne avec une comparaison détaillée entre les associations modernes et les « maisons de jeunes hommes » des primitifs, précisant les aspects des cérémonies initiatiques avec une gourmandise scientifique. Après quoi il analysa les coutumes modernes, démontrant comment elles apparaîtraient à quelque hypothétique ethnologue en provenance de Mars. En passant, il fit une analogie facétieuse entre les associations de jeunes filles et l'isolement primitif des filles pubères.

Les minutes filèrent agréablement vite tandis qu'il démontrait les traces culturelles subsistant dans tous les domaines, depuis les façons de se tenir à table jusqu'aux systèmes de mesure. Même le dormeur du dernier rang s'éveilla et écouta.

— Certes, nous avons apporté des innovations importantes, la principale étant l'emploi systématique de méthodes scientifiques, dit-il à un moment donné, mais le limon primitif est toujours là, dominant le schéma de notre vie. Nous sommes des singes anthropoïdes évolués, vivant dans des boîtes de nuit et des navires de guerre. Que pourrions-nous être d'autre ?

Le mariage et ses prémices eurent droit à une attention particulière. Tandis que Bronstein souriait joyeusement. Norman traça des parallèles modernes entre le mariage par achat, le mariage par capture et le mariage symbolique avec un dieu. Il démontra que le mariage à l'essai n'est pas une conception moderne mais une très ancienne coutume pratiquée avec succès, particulièrement par les Polynésiens.

Arrivé là, il prit conscience, au fond de la salle, d'un visage furieux, violet comme une betterave : celui de Gracine Pollard, fille du Recteur de Hempnell. Elle le foudroyait du regard, s'efforçant visiblement de ne prêter aucune attention à l'intérêt que ses voisins portaient à ses rougeurs.

Automatiquement, Norman pensa : « Et maintenant cette petite névrosée va courir dire à son papa que le professeur Saylor prêche l'amour libre. »

Il écarta cette idée et poursuivit la discussion sans rien y changer. La cloche y mit fin.

Mais il se sentait irrité contre lui-même et n'écouta que d'une oreille distraite les questions et les commentaires enthousiastes de Bronstein et de deux ou trois autres étudiants.

De retour dans son bureau, il trouva un mot de Harold Gunnison, Doyen des étudiants. Ayant une heure de liberté, il se dirigea vers le bâtiment

administratif, suivi de Bronstein qui avait une théorie personnelle à lui soumettre.

Mais Norman se demandait pourquoi il s'était laissé aller. Certaines de ses observations avaient été quelque peu excessives. Depuis longtemps, sans rien perdre de son intégrité intellectuelle, il avait ajusté sa conduite académique aux normes de Hempnell ; et la déviation de ce matin, imprudente mais sans importance, l'ennuyait.

Mme Carr passa devant lui sans un mot, visage détourné, refusant de le voir. Un instant plus tard, il imagina une explication. Distrait, il avait allumé une cigarette. De plus, Bronstein l'avait imité, visiblement ravi qu'un membre de la Faculté enfreigne un tabou bien établi. Les professeurs n'étaient censés fumer que dans leur modeste fumoir ou, en douce, dans leurs bureaux.

Norman fronça les sourcils mais continua à fumer. Les événements de la nuit précédente l'avaient manifestement troublé plus qu'il ne l'aurait pensé. Il écrasa son mégot sur les marches du bâtiment administratif.

Sur le seuil du bureau extérieur, il se heurta aux formes élégantes et replètes de Mme Gunnison.

— Heureusement que je tenais bien mon appareil photo, grogna-t-elle tandis qu'il se baissait pour ramasser son sac à main bourré. Je n'aimerais pas essayer de remplacer mes objectifs !

Puis, repoussant une mèche rougeâtre sur son front, elle ajouta :

— Vous avez l'air ennuyé. Comment va Tansy ?

Il répondit brièvement et s'esquiva. Voilà une femme qui devrait vraiment être une sorcière. Des vêtements coûteux, portés n'importe comment ; autoritaire, snob, bougonne, assez bonne à sa façon, mais capable de piétiner sans merci les souhaits d'autrui ; la seule personne en présence de laquelle l'autorité de son mari paraissait parfaitement ridicule.

Harold Gunnison mit fin à une communication téléphonique et fit signe à Norman d'entrer et de fermer la porte.

— Norman, dit Gunnison en fronçant les sourcils, il s'agit d'une affaire délicate.

Norman devint attentif. Quand Harold Gunnison disait qu'une question était délicate, c'était exact, contrairement à Thompson. Norman et lui jouaient ensemble au *squash* et s'entendaient très bien. Norman ne reprochait vraiment qu'une chose à Gunnison : son admiration, partagée par celui-ci, pour le Recteur Pollard, et leur échange d'allusions solennelles aux idées politiques de Pollard et aux exagérations de ses amitiés avec des politiciens de stature nationale, ainsi que de compliments ronflants pour l'œuvre du Doyen des étudiants.

Mais Harold avait dit : « une affaire délicate ».

Norman se prépara à entendre que Tansy s'était conduite de façon excentrique, indiscrète, ou même criminelle. C'était la seule explication.

— Une jeune fille du Bureau de placement des étudiantes travaille pour vous ? Une certaine Margaret Van Nice ?

Brusquement, Norman comprit de qui émanait le deuxième appel téléphonique de la veille. Dissimulant le choc éprouvé, il prit un temps et dit :

— Une fille très tranquille. Elle fait de la ronéo.

Il ajouta, avec l'expression involontaire de quelqu'un qui voit soudain clair :

— Elle parle en chuchotant.

— Eh bien, il y a peu de temps, elle s'est payé une crise d'hystérie dans

le bureau de Mme Carr, affirmant que vous l'avez séduite. Mme Carr m'a immédiatement refilé toute l'histoire.

Norman combattit l'envie de parler de la communication téléphonique et se contenta de dire :

— Eh bien ?

Gunnison fronça les sourcils et le gratifia d'un regard triste.

— Des choses semblables se sont produites, dit Norman. À Hempnell même. Mais pas cette fois.

— Bien entendu. Norman.

— Évidemment, les occasions n'ont pas manqué. Nous avons travaillé tard plusieurs soirs à Morton.

Gunnison prit un dossier.

— J'ai eu l'idée de prendre ses notes névrotiques. Elles sont très hautes. Elle est bourrée de complexes. Il faudra être prudents.

— Je veux l'entendre m'accuser, dit Norman. Dès que possible.

— Naturellement. Nous nous retrouverons dans le bureau de Mme Carr à seize heures cet après-midi. En attendant, le Dr Gardner va examiner la fille. Ça devrait la rendre plus raisonnable.

— Seize heures, dit Norman en se levant. Vous y serez ?

— Bien entendu. Je regrette, Norman. Franchement, je crois que Mme Carr a fait une bêtise. Elle s'est paniquée. Après tout, c'est une très vieille dame…

Dans le bureau extérieur, Norman jeta un regard à une vitrine contenant des échantillons se rapportant aux travaux de Gunnison en chimie physique. Y étaient actuellement exposés des gouttes du Prince Rupert et d'autres curiosités à haute tension. Norman contempla mélancoliquement les sombres globules brillants aux queues tordues et prêta une attention vague au carton expliquant qu'ils étaient produits en coulant du verre en fusion dans de l'huile chaude. Il pensa que Hempnell ressemblait un peu aux gouttes du Prince Rupert. En attaquant le corps principal au marteau, on fatiguait simplement son poignet. Mais un seul coup d'ongle au filament délicat terminant la goutte, et le tout vous explosait au visage.

Imagination…

Norman regarda les autres objets. Parmi eux, un minuscule miroir qui, selon le carton explicatif, tomberait en poudre à la moindre égratignure ou au moindre changement brusque de température.

À bien y penser, ce n'était pas tellement de l'imagination. Une institution trop organisée, quelque peu artificielle, remplie de tensions comme une petite université, a tendance à développer des points dangereux. La même logique s'applique à un être humain ou à sa carrière. Touchez le point faible dans l'esprit d'une fille névrosée : elle éclatera en accusations folles. Ou bien, prenant un être raisonnable, comme lui-même… à supposer que quelqu'un l'étudiait en secret, cherchant le filament vulnérable, prêt à donner le coup d'ongle fatal…

Ça, c'était vraiment de l'imagination. Norman se hâta vers son dernier cours de la matinée.

Il en sortait quand Hervey Sawtelle l'agrippa.

Le collègue de Norman au département de sociologie ressemblait à une caricature peu charitable d'un professeur d'université. Il était à peine plus âgé que Norman mais sa personnalité était celle d'un septuagénaire, ou d'un adolescent craintif. Il était toujours pressé, nerveux au point d'en avoir des tics, et il lui arrivait de transporter deux porte-documents. Norman voyait en lui une des trop nombreuses victimes de la vanité

intellectuelle. Lorsque Hervey Sawtelle était lui-même étudiant, des maîtres arrogants l'avaient probablement persuadé qu'il devait tout savoir sur toutes choses ; connaître toutes les autorités sur tous les sujets, y compris la musique médiévale, les équations différentielles, et la poésie moderne ; être capable de rétorquer savamment à "toutes observations intellectuelles concevables, y compris celles formulées en des langues mortes ou étrangères ; et surtout, en aucune circonstance, ne poser de questions. N'ayant pas réussi, en dépit des efforts frénétiques qu'il avait faits ensuite, à devenir un Bacon moderne, Hervey Sawtelle avait gardé une conviction profonde de son inefficacité intellectuelle ; il tentait de la dissimuler, ou peut-être de l'oublier, en accordant une attention passionnée aux moindres détails.

Tout cela se lisait sur son visage étroit et rabougri, aux lèvres minces et au front haut. Des soucis routiniers y creusaient d'incessants sillons.

Mais en ce moment il était sous l'emprise d'une de ses excitations insignifiantes.

— Norman ! Quelque chose de très intéressant ! J'étais aux archives ce matin et je suis tombé sur une vieille thèse de doctorat – 1950 – par quelqu'un dont je n'ai jamais entendu parler. Mais son titre ! *Superstition et Névrose !*

Il exhiba un manuscrit dactylographié et relié paraissant avoir vieilli sans jamais avoir été ouvert.

— Presque le même titre que vos *Parallèles entre Superstitions et Névroses*. Curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Je vais lire ça ce soir.

Ils se hâtaient ensemble vers le réfectoire, le long d'une allée remplie d'étudiants rieurs qui leur cédaient gentiment le passage. À la dérobée, Norman scruta le visage de Sawtelle. L'imbécile ne pouvait pas avoir oublié que les *Parallèles* avaient été publiés en 1951 ; ce qui suggérait un plagiat… Mais le sourire nerveux de Sawtelle était dénué de malice.

Norman eut envie de prendre Sawtelle à part, de lui dire qu'il s'agissait de quelque chose de plus étrange qu'une coïncidence, et que sa propre intégrité scientifique n'était pas en cause. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

Mais il ne pouvait nier que l'incident l'ennuyait un peu. Il y avait des années qu'il n'avait pensé à la sotte histoire de la thèse de Cunningham. Elle était restée enterrée dans le passé, attendant le coup d'ongle…

Imagination stupide ! Tout cela pouvait très bien être expliqué, à Sawtelle ou à n'importe qui d'autre, à un moment plus propice.

Sawtelle avait repris ses préoccupations habituelles.

— Vous savez, nous devrions tenir notre conférence sur le programme de science sociale pour l'an prochain. Mais peut-être devrions-nous attendre de…

— De savoir lequel de nous deux aura la chaire de sociologie ? acheva Norman. Je ne vois pas pourquoi. De toute façon, nous travaillerons ensemble.

— Bien entendu. Je n'avais pas l'intention de suggérer…

D'autres membres de l'université les rejoignirent sur le perron du réfectoire. Le tumulte assourdissant des plateaux dans la section réservée aux étudiants s'estompait un peu dans le sanctuaire professoral.

Les conversations roulèrent sur les sujets familiers, mais avec un courant souterrain d'hypothèses sur les réorganisations et les nominations que la nouvelle année pourrait apporter à Hempnell. On fit allusion aux ambitions politiques du Recteur Pollard ; Harold Gunnison confia qu'un

certain groupe politique très puissant tentait de persuader le Recteur de briguer le poste de gouverneur ; des silences discrets autour de la table tinrent lieu d'opinions désapprobatrices. La pomme d'Adam de Sawtelle remua convulsivement lorsqu'il y eut une vague allusion à la chaire vacante de sociologie.

Norman réussit à entamer une conversation assez intéressante avec Holstrom, du département de psychologie. Il était content de penser que ses cours et ses conférences l'occuperaient jusqu'à quatre heures. Il savait qu'il pouvait travailler deux fois plus que quelqu'un comme Sawtelle, mais s'il fallait se faire un quart du souci que se faisait Sawtelle…

Le rendez-vous de quatre heures ne fut pas tel qu'il l'avait imaginé. À peine avait-il la main sur la poignée de la porte menant au bureau de Mme Carr que – comme s'il s'était agi d'un signal – une voix aiguë et larmoyante s'écria :

— C'est un mensonge ! J'ai tout inventé !

Gunnison était assis près de la fenêtre, visage légèrement détourné, bras croisés ; il ressemblait à un éléphant quelque peu gêné, qui s'ennuierait. Sur une chaise au milieu de la pièce se pelotonnait une jeune fille frêle et blonde ; des larmes coulaient le long de ses joues plates et des sanglots hystériques la secouaient. Mme Carr essayait sans conviction de la calmer.

— Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait, bêla pitoyablement la fille. J'étais amoureuse de lui et il ne me regardait même pas. Hier soir, je voulais me tuer ; j'ai pensé qu'il valait mieux faire ça, pour lui faire du mal, ou…

— Margaret, il faut vous contrôler, l'admonesta Mme Carr, dont les mains voletaient au-dessus de ses épaules.

— Un instant, dit Norman. Mademoiselle Van Nice…

La jeune fille se tourna et le regarda. Elle ne s'était pas rendu compte de sa présence.

Norman attendit un peu. Aucun des deux ne bougea. Puis il dit :

— Mademoiselle Van Nice, entre le moment où vous avez résolu de vous tuer et celui où vous avez décidé de me faire ce tort, avez-vous fait autre chose ? Avez-vous, par hasard, donné un coup de téléphone ?

La jeune fille ne répondit pas. Mais après quelques instants une rougeur parut sur son visage strié de larmes ; une rougeur qui envahit tout son visage et ensuite son corps car peu après même ses avant-bras étaient d'un rouge terne.

Gunnison manifesta une vague curiosité.

Mme Carr jeta un regard pénétrant à la jeune fille et se pencha vers elle. Pendant un moment Norman s'imagina qu'il y avait quelque chose de nettement venimeux dans son regard acéré. Mais ce devait être dû aux verres épais ; ils magnifiaient parfois les yeux de Mme Carr jusqu'à les faire ressembler à des yeux de poisson.

Lorsque Mme Carr effleura ses épaules, la jeune fille ne réagit pas. Atrocement gênée, elle regardait Norman avec imploration.

— Tout va bien, dit doucement Norman, ne vous faites aucun souci.

L'expression de la jeune fille changea complètement. Elle repoussa Mme Carr et bondit sur ses pieds, faisant face à Norman.

— Oh ! je vous hais ! hurla-t-elle. Je vous hais !

Gunnison et Norman sortirent du bureau. Gunnison bâilla, secoua la tête et observa :

— Je suis content que ce soit fini. Et, à ce sujet, Gardner dit qu'il ne lui est rien arrivé du tout.

— On ne s'ennuie jamais ici, fit distraitement Norman.

— Oh, à propos, dit Gunnison en tirant une épaisse enveloppe blanche d'une poche intérieure, voici un mot de Hulda pour Mme Saylor. J'avais oublié de vous le remettre.

— J'ai rencontré Hulda devant votre bureau ce matin, dit Norman, dont les pensées étaient ailleurs.

Plus tard, de retour dans son bureau, Norman tenta de fixer ses pensées, mais elles l'éludèrent. Le dragon sur le bord du toit d'Estrey Hall retint son attention. C'était curieux. Pendant des années on ne remarquait même pas certaines choses et, tout à coup, on les voyait avec une netteté incroyable. Combien d'hommes étaient-ils capables de donner un seul fait exact sur l'architecture des bâtiments où ils travaillaient ? Pas un sur dix, probablement. Si, la veille, on avait parlé du dragon à Norman il aurait été absolument incapable de dire si le dragon y était ou non.

Penché à la fenêtre, il contemplait la forme grotesquement anthropoïde tenant néanmoins du lézard. Elle était baignée par le soleil couchant. Ses pensées vagabondes lui rappelèrent que le soleil couchant était censé symboliser les âmes des morts entrant et ressortant du monde inférieur. Sous le dragon, dépassant sous la corniche, se trouvait une tête sculptée. Elle faisait partie d'une série de savants et de mathématiciens célèbres dont les effigies ornaient l'entablure. Il déchiffra son nom : Galilée. Il y avait aussi une brève inscription.

Quand il quitta la fenêtre pour répondre au téléphone, la pièce lui sembla soudain très obscure.

— Saylor ? C'est pour vous dire que je vous donne jusqu'à demain…

— Jennings, coupa brusquement Norman, j'ai raccroché hier soir parce que vous hurliez dans le téléphone. Ces menaces ne peuvent vous servir en rien.

La voix reprit là où elle avait été interrompue, mais elle devenait dangereusement stridente.

— … jusqu'à demain pour revenir sur vos notes et me faire réintégrer à Hempnell.

Puis la voix éclata en un obscène torrent d'injures que Norman entendait encore distinctement au moment où il raccrochait..

Paranoïaque… sans aucun doute.

Puis, soudain, il s'immobilisa dans son fauteuil.

À vingt minutes après une heure du matin, la nuit dernière, il avait brûlé un charme censé le protéger contre des influences mauvaises. La dernière des « mains » de Tansy.

À peu près au même instant, Margaret Van Nice avait décidé de lui avouer sa passion et Théodore Jennings avait résolu de le tenir pour responsable d'un complot imaginaire.

Le lendemain matin, l'hypocrite administrateur Fernier avait alerté Thompson au sujet de la soirée des Utell, et Hervey Sawtelle, fouinant dans les archives, avait trouvé…

Balivernes ! Avec un rire irrité par sa propre crédulité, il prit son chapeau et rentra chez lui.

CHAPITRE V

Tansy était radieuse, et plus jolie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Deux fois il la surprit se souriant à elle-même lorsqu'il leva les yeux de sur son dîner.

Il lui remit le mot de Mme Gunnison.

— Mme Carr aussi a demandé de tes nouvelles. Elle m'a accablé d'amabilités, et puis, plus tard…

Il s'interrompit au moment où il allait parler de la cigarette, de Mme Carr refusant de le voir et de l'affaire de Margaret Van Nice. Inutile d'embêter Tansy maintenant avec ce qu'elle pourrait prendre pour de la malchance. On ne pouvait pas savoir ce qu'elle en penserait.

Elle parcourut la lettré et la lui rendit.

— L'authentique saveur Hempnellienne, tu ne trouves pas ? dit-elle.

Il lut :

Chère Tansy :

Où vous cachez-vous ? Je ne vous ai vue qu'une ou deux fois sur le campus depuis un mois. Si quelque chose de particulièrement intéressant vous absorbe, pourquoi ne pas nous le dire ? Venez prendre le thé samedi, vous me raconterez tout cela.

Hulda.

P S. – *Vous êtes censée apporter quatre douzaines de petits fours samedi en quinze, à la réception des épouses de professeurs.*

— Un peu confus, dit Norman, mais je perçois clairement le son du martinet de Mme Gunnison. Elle avait l'air particulièrement mal mise ce matin.

Tansy rit.

— Nous n'avons pas été très sociables ces dernières semaines. Je les inviterai à faire un bridge demain soir. C'est un peu court, mais d'habitude ils sont libres le mercredi. Les Sawtelle aussi.

— Le faut-il ? Cette mégère…

Tansy rit…

— Je me demande comment tu ferais sans moi – elle s'interrompit net. – Eh bien, il faudra que tu supportes Evelyn. Après tout, Hervey est l'autre homme important en sociologie, et vous devez vous voir un peu en dehors des cours. Pour faire deux tables, j'inviterai les Carr.

— Trois effroyables bonnes femmes, dit Norman. Si elles représentent la moyenne des épouses universitaires, j'ai eu de la chance en t'épousant.

— Je pense parfois la même chose de leurs maris, dit Tansy.

Au café, tandis qu'ils fumaient, elle dit en hésitant :

— J'ai dit que je ne voulais pas parler d'hier soir. Maintenant, je veux te dire quelque chose.

Il acquiesça.

— Je ne te l'ai pas dit hier soir, mais quand nous avons brûlé les… les

choses, j'ai eu terriblement peur. J'avais le sentiment que nous faisions des brèches dans des murs qu'il m'avait fallu des années pour édifier, et qu'il n'y avait plus rien pour barrer l'entrée aux…

Norman, silencieux, était absolument immobile.

— C'est difficile à expliquer, mais depuis l'instant où j'ai commencé à… à m'amuser avec ces choses-là, j'ai été consciente d'une pression venant de l'extérieur. Une peur vaguement névrosée, comme ton aversion pour les camions. Comme si des… êtres essayaient de forcer nos murs et de nous atteindre. Et j'ai dû les repousser, les attaquer avec mes… un peu comme cette épreuve de force qui amuse les hommes, le bras de fer. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

« Je suis allée me coucher ; j'étais malheureuse et terrifiée. La pression extérieure se faisait de plus en plus forte et je ne pouvais pas y résister parce que nous avions brûlé les protections. Et puis, soudain, une heure après m'être couchée, tandis que j'étais allongée dans l'obscurité, j'ai eu une extraordinaire impression de soulagement. La pression disparut, comme si j'étais remontée à la surface après avoir failli me noyer. J'ai su, alors… que j'étais guérie de ma folie. Voilà pourquoi je suis si heureuse.

Il fut difficile à Norman de ne pas révéler ce qu'il pensait. Voici une coïncidence de plus, à côté de laquelle les autres n'étaient qu'insignifiantes. À peu près au même moment où, ayant brûlé le dernier charme, il éprouvait une sensation de peur, Tansy avait ressenti un immense soulagement.

Ça lui apprendrait, à lui Norman, à bâtir des théories sur les coïncidences !

— Car c'était une sorte de folie, disait-elle. Peu de gens l'auraient pris comme toi, chéri.

— Tu n'étais pas folle – d'ailleurs la folie est un terme relatif, qui s'applique à n'importe qui. Tu t'es simplement laissé égarer par la perversité des choses.

— La perversité… ?

— Oui. La façon dont les clous refusent parfois de se laisser enfoncer. Ou dont les machines refusent de fonctionner. La matière est étrange. En grandes quantités, elle obéit aux lois naturelles. Mais quand oh arrive à l'électron ou à l'atome, la chance ou le caprice sont…

La conversation prenait un tour inquiétant ; il fut content lorsque Totem fit diversion en sautant sur la table.

La soirée fut la plus agréable qu'ils eussent passée ensemble depuis très longtemps.

Mais le lendemain en arrivant à Morton, Norman aurait souhaité ne pas avoir pensé à la « perversité » des choses. L'idée l'obsédait. Il se surprit épiloguant sur des détails infimes… tels que la position exacte de ce stupide dragon en ciment. Il se souvenait d'avoir pensé, hier, qu'il était précisément au milieu de la pente du toit. Mais maintenant il le voyait de toute évidence à un tiers du bord du toit, très près de l'architrave surplombant l'immense et inutile portail gothique placé entre Estrey et Morton. Même un sociologue devrait être meilleur observateur que cela !

La sonnerie du téléphone coïncida avec celle des cours de neuf heures.

— Professeur Saylor ? – Le ton de Thompson était celui d'un homme qui s'excuse. – Je regrette de vous ennuyer à nouveau mais un autre des administrateurs vient de m'alerter. Siddell… Au sujet d'un discours improvisé que vous auriez fait au cours de cette… euh… soirée. Sur « ce qui ne va pas dans l'enseignement universitaire ».

— Eh bien ? Soutenez-vous que tout va dans l'enseignement universitaire, ou bien le sujet est-il tabou ?

— Oh, non, non, non. Mais l'administrateur semblait penser que vous faisiez une critique de Hempnell.

— De petites universités du type de Hempnell, oui. De Hempnell en soi, non.

— L'administrateur craignait que cela n'ait une influence adverse sur les inscriptions de l'an prochain. Il m'a cité plusieurs de ses amis ayant des enfants en âge d'aller à l'université. Ils auraient entendu votre discours qui les aurait défavorablement impressionnés.

— Ils doivent être très impressionnables.

— Il croyait aussi que vous aviez fait une allusion méprisante aux… aux activités politiques du Recteur Pollard.

— Excusez-moi, mais je dois faire mon cours.

— Très bien, dit Thompson.

Il raccrocha. Norman grimaça. La perversité des choses ne pouvait se comparer à celle des gens ! Il se leva d'un bond et se hâta vers ses « Sociétés Primitives ».

Il remarqua, avec un sourire intérieur, l'absence de Gratine Pollard, se demandant si le cours d'hier avait choqué outre mesure la pudibonderie de l'étudiante. Mais même les filles de recteurs devaient, de temps à autre, affronter la vérité des faits.

Le cours de la veille avait, en tout cas, vivement stimulé d'autres étudiants. Plusieurs avaient subitement choisi des sujets similaires pour leurs compositions trimestrielles, et le délégué de classe avait transmué sa déconfiture en projetant un article humoristique sur la signification primitive des initiations, à paraître dans le journal universitaire, *Le Bouffon de Hempnell*. Le cours se déroula donc fort allègrement, et Norman se surprit à réfléchir ensuite sur l'opinion fausse professée par tant de gens à l'encontre des étudiants d'université.

Les étudiants étaient tenus, en général, pour de dangereux rebelles aux mœurs empreintes d'un laxisme effrayant. D'ailleurs, les couches les plus modestes de la population inclinaient à se les représenter comme des monstres malsains, pervers, meurtriers potentiels de petits enfants, célébrants de diverses formes de la Messe Noire. Tandis qu'en réalité ils étaient plus conventionnels que bien des lycéens. Quant à leurs expériences sexuelles, ils avaient dans ce domaine un retard considérable sur les élèves n'ayant fait que des études primaires.

Au lieu de se dresser dans les amphis pour défier leurs maîtres, ils étaient beaucoup plus enclins à une basse hypocrisie, soucieux de plaire le plus possible à leurs enseignants. Pas de danger qu'ils prennent le mors aux dents ! Au contraire, il fallait les guider doucement vers la vérité, loin des étroitesses et des tabous familiaux. Et combien ces problèmes devenaient plus complexes et plus urgents à résoudre, dans une époque à la moralité intérimaire, où loyauté nationale et amour familial se dissolvaient en faveur d'une loyauté plus étendue et d'un amour plus altruiste – ou en faveur d'un chaos cannibalistique atomiquement bombardé, si l'esprit humain se laissait diminuer et emprisonner par les égoïsmes et peurs traditionnels.

Les enseignants universitaires étaient aussi mal connus du grand public que leurs étudiants. En réalité, c'étaient des gens fort timorés, très sensibles à toute désapprobation sociale. Le fait qu'ils parlaient par moments sans crainte aucune était tout à leur honneur.

La société s'accrochait donc à sa tendance à voir dans les enseignants, non pas des éducateurs mais des sortes de vestales, sacrifices vivants sur l'autel de la respectabilité, logés dans des bâtiments à l'aspect convenablement sinistre et jugés selon un code moral beaucoup plus strict que celui s'appliquant aux industriels et aux ménagères. Et la virginité de ces vestales comptait beaucoup plus que les soins apportés à faire luire la faible flamme de la curiosité imaginative et de l'honnête recherche intellectuelle. En vérité, la plupart des gens se fichaient de voir s'éteindre la flamme, tant que les enseignants demeureraient assis autour d'elle dans leur temple – témoignages amers, glacés, inviolés, du fait que quelqu'un, quelque part, soutenait les valeurs morales.

Norman songea, sardoniquement : Ils *veulent* que nous soyons des sortes de sorciers inoffensifs !

Et j'ai obligé Tansy à s'arrêter !

L'ironie de la chose le fit sourire.

Sa bonne humeur dura jusqu'après son dernier cours de l'après-midi, lorsqu'il rencontra les Sawtelle devant Morton Hall.

Evelyn Sawtelle était une snob et une fausse intellectuelle. L'illusion qu'elle entretenait le plus était qu'elle avait sacrifié, en épousant Hervey, une brillante carrière théâtrale, alors qu'en réalité elle n'avait jamais réussi à obtenir de diriger la troupe amateur de Hempnell et avait dû se contenter d'un poste modeste au département d'élocution. Sa démarche affectée et son goût vestimentaire légèrement bohème, joints à ses joues plates et à ses yeux et cheveux d'un noir terne, faisaient penser aux personnes que l'on voit hanter le foyer, aux entractes de ballets ou de concerts.

Mais Evelyn Sawtelle était bien loin d'être bohème. Au contraire, elle avait même une plus grande tendance à disséquer les minuties des conventions et du prestige que la plupart des épouses des enseignants de Hempnell. Mais en raison de son incompétence générale, cette anxiété se traduisait non en tact mais en son contraire.

Son mari était complètement dominé. Elle le menait comme un fonds de commerce – avec des erreurs, des excès de zèle et un certain acharnement efficace.

— J'ai déjeuné aujourd'hui avec Henrietta… je veux dire Mme Pollard.

Elle l'annonça à Norman de l'air de quelqu'un qui vient de rendre visite à une reine.

— Oh, dites, Norman, commença Hervey d'un ton excité en avançant son porte-documents.

— Nous avons eu une conversation très intéressante, poursuivit sa femme. Nous avons également parlé de vous, Norman. Il semble que Gracine ait mal compris certaines choses que vous avez dites dans vos cours. C'est une jeune fille très sensible.

Norman corrigea, mentalement– : une parfaite crétine. À haute voix il murmura poliment :

— Oh… ?

— La chère Henrietta se demandait comment traiter cela, quoique, bien entendu, elle soit si cosmopolite et si tolérante. J'en parle parce qu'il est bon que vous soyez prévenu. Après tout, il importe beaucoup, qu'il n'y ait pas d'impressions fausses sur le département de sociologie. Tu n'es pas de mon avis, Hervey ?

Elle avait achevé sèchement.

— Quoi, chérie ? Oh, oui, oui. Dites, Norman, au sujet de la thèse que je

vous ai montrée hier… c'est absolument extraordinaire ! Les arguments majeurs sont presque identiques à ceux de votre livre ! Le cas, stupéfiant, de deux enquêteurs indépendants parvenant aux mêmes conclusions. Tout comme Darwin et Wallace, ou…

— Tu ne m'as rien dit de tout ceci, chéri, dit sa femme.

— Un instant, dit Norman.

Il répugnait à s'expliquer en présence de Mme Sawtelle, mais c'était nécessaire.

— Je regrette, Hervey, de devoir substituer une histoire quelque peu sordide à une fascinante coïncidence scientifique. C'est arrivé durant ma première année ici : Un étudiant de troisième année nommé Cunningham s'empara de mes idées – nous étions assez amis – et les incorpora dans sa thèse de doctorat. Mon travail sur les superstitions et névroses n'était qu'un à-côté à cette époque-là. Et comme j'ai été gravement malade avec une pneumonie durant deux mois, je n'ai lu sa thèse qu'après qu'il eût obtenu son doctorat.

Sawtelle cligna des yeux. Son visage reprit son habituelle expression soucieuse. Les yeux en bouton de bottine de Mme Sawtelle parurent vaguement déçus, comme si elle eût aimé lire la thèse ; en s'attardant sur chaque paragraphe, en laissant libre cours à ses soupçons, avant d'entendre l'explication.

— J'étais très en colère, poursuivit Norman, et j'avais l'intention de révéler la chose. Mais j'ai appris qu'il était mort. On parla de suicide. C'était un garçon mal équilibré. J'ignore comment il espérait se tirer d'un vol aussi manifeste. En tout cas, je décidai de me taire, à cause de sa famille. Si j'avais parlé, sa famille aurait eu une raison de croire qu'il s'était effectivement suicidé.

Mme Sawtelle parut incrédule.

— Mais, Norman, dit anxieusement Sawtelle, était-ce sage ? De vous taire, veux-je dire. Ne preniez-vous pas un risque, au sujet de votre réputation académique ?

L'attitude de Mme Sawtelle changea brusquement.

— Remets ça aux archives, Hervey, et n'y pense plus, ordonna-t-elle sèchement. – Puis elle adressa un sourire mutin à Norman. – J'oubliais que j'ai une surprise pour vous, professeur Saylor. Venez à la cabine sonore. Ça ne prendra même pas une minute. Viens avec nous, Hervey.

N'ayant pas d'excuse toute prête, Norman accompagna les Sawtelle aux salles d'élocution, à l'autre bout de Morton. Tout en se demandant quel usage le département d'élocution pouvait bien faire d'une voix aussi nasillarde et affectée que celle d'Evelyn Sawtelle, bien qu'elle appartînt à l'épouse d'un professeur et à une tragédienne manquée.

La cabine sonore était tranquille et obscure ; une boîte solide avec des murs insonorisés et des fenêtres aux doubles vitres. Mme Sawtelle prit une cire, la plaça sur un des électrophones et tourna un ou deux boutons. Norman sursauta. Pendant un instant il pensa qu'un camion se ruait sur la cabine, dont il fracasserait à tout moment les murs insonorisés. Puis le bruit abominable, émergeant du haut-parleur se changea en une plainte bruissante étrangement puissante, comme celle du vent tourbillonnant autour d'une maison. Mais le souvenir éveillé dans la mémoire troublée de Norman était d'un ordre plus inhabituel.

Mme Sawtelle se précipita et manipula les boutons.

— Je me suis trompée, dit-elle, c'est de la soi-disant musique moderne. Hervey, allume la lumière. Voilà le disque que je voulais.

Elle le plaça sur un des autres électrophones.
— En tout cas, c'était affreux, remarqua son mari.
Norman avait identifié son souvenir. Il s'agissait d'un mugisseur australien dont un collègue lui avait jadis fait une démonstration. Le morceau de bois recourbé, tournoyant au bout d'une corde, produisait exactement le même son. Les aborigènes s'en servaient dans leur magie de pluie.
— … mais si, en ces temps d'incompréhension et de violence, nous oublions sciemment ou inconsciemment, que chaque mot, chaque idée, doivent se référer à quelque chose existant dans le monde réel, si nous permettons à des références au non-réel et au non-existant de s'infiltrer dans nos esprits…
Norman sursauta de nouveau. Maintenant, c'était sa propre voix qui sortait du haut-parleur, et il eut la sensation curieuse d'être remonté dans le temps.
— Surpris ? questionna mutinement Evelyn Sawtelle. C'est votre cours de sémantique de la semaine dernière. Nous avions un micro près de la chaire
— vous avez dû penser que c'était pour amplifier le son – et nous avons fait ce que nous appelons un enregistrement en douce. Nous l'avons repiqué, sur cire ici.
Elle montra le tourne-disque plus lourd, monté sur une base cimentée, qui servait aux gravures de disques. Ses mains voletèrent au-dessus des boutons.
— Nous pouvons faire toutes sortes de choses ici, jacassa-t-elle. Mixer toutes sortes de sons. Musique et voix. Et…
— Les mots *peuvent* nous faire du mal. Et, curieusement, ce sont les mots se référant à des choses qui *n'existent pas* qui peuvent nous faire le plus de mal.
Norman n'arrivait pas à paraître même légèrement satisfait. Il savait que ses raisons n'étaient pas mieux fondées que celles d'un sauvage craignant que quelqu'un n'apprenne son nom véritable et secret. Néanmoins, il n'aimait pas qu'Evelyn Sawtelle tripote sa voix. Cela suggérait, comme ses petits yeux malveillants et ternes, la recherche de faiblesses cachées.
Soudain, pour la troisième fois, Norman sursauta. De l'amplificateur sortait maintenant, mélangé au son de sa voix, le son du mugisseur qui avait pourtant gardé sa diabolique ressemblance avec un camion arrivant à toute vitesse.
— Voilà que je recommence, dit vivement Evelyn Sawtelle en manipulant les boutons. J'ai mélangé votre si belle voix à cette affreuse musique. – Elle grimaça. – Mais, comme vous venez de le dire, professeur Saylor, les sons ne peuvent pas nous faire du mal.
Norman ne rectifia pas cette citation erronée, si caractéristique de Mme Sawtelle. Il la regarda avec curiosité pendant un instant. Elle était debout devant lui, mains derrière le dos.
Nez remuant nerveusement, son mari s'était avancé vers un des tourne-disques qui tournaient encore et y tendait un doigt mal assuré.
— Non, dit lentement Norman, ils ne le peuvent pas.
Il prit congé en disant, brusquement.
— Merci pour la démonstration.
— Nous nous verrons ce soir, lui cria Evelyn.
Il eut l'impression qu'elle disait : « Je ne vous lâcherai pas. »
Comme je déteste cette femme, songea Norman en se hâtant dans

l'escalier sombre et le corridor.

De retour dans son bureau il travailla une bonne heure à ses notes. Puis, se levant pour allumer, il jeta un regard à la fenêtre.

Après quelques instants il se précipita vers le placard pour y saisir ses jumelles.

Quelqu'un devait avoir un curieux sens de l'humour pour perpétrer une blague aussi compliquée.

Intensément, il scruta le ciment à la jointure du bord du toit et des pieds griffus, cherchant les fissures révélatrices. Il n'en trouva pas, mais ce n'était guère facile car le crépuscule approchait.

Le dragon de ciment se trouvait maintenant au bord de la gouttière, comme s'il se préparait à marcher jusqu'à Morton le long de l'architrave du grand portail.

Norman braqua ses jumelles sur la tête de la créature, grossière et sans expression comme un crâne inachevé. Puis, impulsivement, les baissa sur la rangée de têtes sculptées, fixa Galilée et lut la petite inscription qu'il n'avait pas pu déchiffrer auparavant.

« *Eppur si muove.* »

Les mots que Galilée était censé avoir murmurés après avoir abjuré devant 1 Inquisition, sa croyance dans la révolution de la terre autour du soleil.

« Cependant, elle se meut. »

Le plancher craqua derrière lui, et il se retourna vivement.

À côté de son bureau se tenait un jeune homme d'une pâleur cireuse, aux épais cheveux roux. Ses yeux protubérants semblaient des billes laiteuses. Une main blanche aux tendons saillants serrait un revolver.

Norman avança vers lui, se portant légèrement à droite.

Le canon étroit se leva.

— Bonsoir, Jennings, dit Norman. Vous avez été réintégré. Vos notes ont été changées, elles sont excellentes.

Le canon hésita un instant.

Norman bondit en avant.

Le coup passa sous son bras gauche, étoila la fenêtre.

L'arme tomba sur le plancher. Le corps maigre de Jennings se détendit. Au moment, où Norman l'assit dans le fauteuil, il éclata en sanglots convulsifs.

Norman prit le revolver par le canon, le mit dans un tiroir qu'il ferma à clé et dont il empocha la clé. Puis il prit le téléphone, demanda un numéro sur le campus. Il l'obtint rapidement.

— Gunnison ?

— J'allais justement partir.

— Les parents de Théodore Jennings habitent près d'ici, n'est-ce pas ? Vous savez, ce garçon qui a raté les examens du dernier semestre ?

— Oui, en effet. Mais qu'y a-t-il ?

— Faites-les venir d'urgence, avec son médecin. Il vient d'essayer de me tuer. Oui, *son*médecin. Non, aucun de nous n'est blessé. Mais faites vite.

Norman raccrocha. Jennings sanglotait toujours, atrocement. Norman le contempla avec dégoût puis lui tapota l'épaule.

Une heure plus tard, Gunnison s'assit, avec un soupir de soulagement, dans le même fauteuil.

— Je suis content qu'ils aient été d'accord pour le faire interner, dit-il. Et c'est très gentil à vous, Norman, de ne pas avoir exigé d'appeler la police. Des choses pareilles nuisent à la réputation d'une université.

— Presque tout nuit à la réputation d'une université, dit Norman avec un sourire las. Mais ce gosse était manifestement fou. Et je comprends combien les Jennings, avec leurs liens politiques et leur influence, sont importants pour Pollard.

Gunnison acquiesça. Ils fumèrent en silence. Norman songea combien la vie était différente d'un roman policier. Dans celui-ci, une tentative de meurtre était généralement une chose sérieuse, nécessitant du tohu-bohu, des coups de téléphone et le rassemblement d'une troupe de détectives, officiels ou non. Tandis qu'ici, la tentative s'étant produite dans un lieu gouverné par la respectabilité et non par le sensationnel, elle était dissimulée et oubliée.

Gunnison regarda sa montre.

— Il faut que je me dépêche. Presque sept heures, et nous devons être chez vous à huit.

Mais il s'attarda, alla à la fenêtre pour examiner l'impact de la balle.

— Voudriez-vous ne pas en parler à Tansy ? demanda Norman. Je ne veux pas l'inquiéter.

— Oui. N'en parlons à personne, ça vaudra mieux.

Puis Gunnison montra quelque chose par la fenêtre.

— Une des bestioles préférées de ma femme, plaisanta-t-il.

Norman vit que son doigt était pointé sur le dragon de ciment, maintenant très visible dans la lumière froide montant des lampadaires.

— Elle doit en avoir une douzaine de photos, poursuivit Gunnison. Hempnell est sa spécialité. Elle doit avoir une photo de chacune des bizarreries architecturales du campus. Ce dragon est son favori.

Il eut un petit rire.

— D'habitude, c'est le mari qui passe son temps dans la chambre noire ! Pas chez nous ! Et dire que je suis chimiste !

L'esprit tendu de Norman avait, curieusement, pensé au mugisseur. Brusquement, il saisit l'analogie entre l'enregistrement d'un mugisseur et la photo d'un dragon.

Il tut la question fantastique qu'il souhaitait poser à Gunnison.

— Venez, dit-il, nous ferions bien de partir.

La sécheresse de son ton fit que Gunnison sursauta légèrement.

— Pouvez-vous me déposer ? ajouta Norman plus calmement. Ma voiture est chez moi.

— Bien sûr, dit Gunnison.

Après avoir éteint, Norman resta un instant immobile, contemplant la fenêtre.

Les mots lui revinrent.

— « *Eppur si muove.* »

CHAPITRE VI

Ils avaient à peine débarrassé les reliefs d'un dîner rapide quand le carillon de la porte d'entrée retentit. Au soulagement de Norman, Tansy avait accepté sans questions son explication assez maladroite de son retard. Mais sa sérénité des deux derniers jours était étrange. D'habitude, elle était plus tendue et plus curieuse. Cependant, il lui avait soigneusement caché tous les faits troublants, et devrait se réjouir qu'elle fût si détendue.

— Chérie ! Cela fait des *siècles* qu'on ne vous a vue !

Mme Carr enlaçait Tansy.

— Comment allez-vous ? Comment allez-vous ?

La question paraissait particulièrement ardente et incisive. Norman l'attribua à l'effusion caractéristique de Hempnell.

— Oh, Seigneur, j'ai une poussière dans l'œil, poursuivit Mme Carr. Le vent souffle très fort.

— En bourrasques, dit le professeur Carr du département des mathématiques, trahissant sa joie puérile d'avoir trouvé le mot juste.

C'était un petit homme aux joues rouges, à la barbiche blanche taillée à la Van Dyck. Il était aussi ingénu et distrait que sont supposés l'être les professeurs d'université. Il donnait l'impression de vivre en permanence dans un paradis personnel composé de nombres transcendants et transfinis et des hiéroglyphes de la logique symbolique, dont les manipulations lui avaient valu une célébrité nationale auprès des mathématiciens. Russell et Whitehead avaient inventé les hiéroglyphes, soit ; mais lorsqu'il fallait manier, chérir et persuader ces figures exaspérantes et énigmatiques, Carr était le prestidigitateur champion.

— La poussière semble partie, dit Mme Carr… – Elle refusa le mouchoir de Tansy et cligna des yeux ; ils avaient l'air vilainement nus jusqu'à ce qu'elle remette ses verres épais. – Ce doit être les autres, ajouta-t-elle au tintement du carillon. N'est-ce pas *merveilleux* que tout le monde soit si ponctuel à Hempnell ?

Se dirigeant vers la porte d'entrée, Norman imagina, durant un moment insensé, que quelqu'un faisait tournoyer un mugisseur dehors, jusqu'à ce qu'il comprît que ce n'était que le vent, faisant honneur à la description du professeur Carr.

Il fut confronté par la silhouette anguleuse d'Evelyn Sawtelle. Le vent plaquait son manteau noir contre ses jambes. Son visage non moins anguleux, aux yeux en bouton de bottine, était tendu vers le sien.

— Faites-nous entrer ou le vent s'en chargera, dit-elle.

Comme la plupart de ses essais d'humour, soit provocants soit facétieux, sa phrase tomba à plat ; peut-être parce qu'elle l'avait prononcée de façon stupidement sinistre.

Elle entra, suivie de Hervey et mit le cap sur Tansy.

— Ma chère, comment allez-vous ? Qu'avez-vous fait, tout ce temps ?

Norman fut à nouveau frappé par l'ardeur et le sens donné à la question. Il se demanda si les femmes se doutaient de l'excentricité de Tansy et de la crise qui y avait mis un terme. Mais Mme Sawtelle, si intéressée par les voix, mettait toujours de l'emphase là où il n'en fallait pas.

On échangea des salutations. Totem miaula et s'échappa d'entre les pieds trop nombreux des humains. La voix de Mme Carr, aiguë et faussement juvénile, domina les autres.

— Oh, professeur Sawtelle, il faut que je vous dise *combien* nous avons apprécié votre conférence sur l'urbanisme. Elle était tellement *significative* !

Sawtelle se tortilla ; Norman pensa : maintenant, c'est donc *lui* qui est favori pour la chaire de sociologie.

Le professeur Carr était allé tout droit aux tables de bridge. Il tapotait les cartes avec un peu d'envie.

— J'ai étudié les mathématiques du mélange des cartes, dit-il avec vivacité à Norman dès que celui-ci approcha. Le mélange est censé rendre la donne une affaire de chance. Mais cela n'est nullement exact.

Il ouvrit un paquet de cartes neuf et l'étala.

— Les fabricants les rangent par couleurs : treize piques, treize cœurs, etc… Maintenant supposons que je fasse un mélange parfait, divisant le paquet en parts égales et intercalant les cartes une à une.

Il tenta de le démontrer mais les cartes lui échappèrent.

— Ce n'est pas aussi difficile que ça en a l'air, poursuivit-il avec bonne humeur. Quelques joueurs le réussissent à tous les coups, en un éclair. Mais la question n'est pas là. Supposons que je fasse un mélange parfait avec un paquet neuf. Alors, quelle que soit la coupe, chaque joueur aura treize cartes d'une couleur ; événement qui, selon les lois de la chance pure, ne se produirait qu'une fois sur environ cent cinquante-huit milliards de fois en ce qui concerne une *seule* main. Quant à quatre…

Norman acquiesça. Carr eut un sourire ravi.

— Ce n'est qu'un exemple. Ce qu'on appelle trop facilement la chance n'est, en réalité, que le résultat de certains facteurs parfaitement définis, principalement le jeu de chaque main et les habitudes de battement des joueurs.

À l'entendre, c était aussi important que la théorie de la relativité.

Certains soirs, les mains sont très normales. À d'autres, elles deviennent de plus en plus imprévisibles. Longues, chicanes, etc. Parfois les cartes persistent à venir au nord-sud. À d'autres, est-ouest. Chance ? Hasard ? Pas du tout. C'est le résultat de causes connues. Quelques joueurs expérimentés se servent de ce principe pour déterminer la place probable des cartes d'honneur. Ils se rappellent le jeu de la dernière main, la façon dont les paquets ont été rassemblés, les habitudes du donneur. Puis ils interprètent ces informations en fonction des hommes et des entames à la prochaine partie. C'est vraiment très simple ; du moins, ce le serait pour un bon joueur d'échecs aux yeux bandés. Et naturellement tout très bon joueur de bridge devrait…

Les pensées de Norman prirent la tangente. Et si on appliquait ce principe en dehors du bridge ? Si coïncidences et hasards n'étaient pas aussi accidentels qu'ils le paraissaient ? S'il existait des individus avec une aptitude particulière pour inviter les atouts, appeler les hasards heureux ? Mais c'était là une idée peu originale ; pourquoi lui avait-elle donné un tel frisson ?

— Je me demande ce qui retient les Gunnison, disait le professeur Carr… Nous pourrions faire une table maintenant. Cela nous donnerait

peut-être un robre de plus, ajouta-t-il.

Mais le carillon lui ôta cet espoir.

Gunnison semblait avoir dîné, trop vite, et Hulda paraissait maussade.

— Nous avons tellement dû nous dépêcher, fit-elle sèchement à Norman qui tenait la porte ouverte.

À l'exemple des deux autres femmes, elle l'ignora presque et concentra ses amabilités sur Tansy. Il éprouva le vague malaise ressenti à leur arrivée à Hempnell, lorsqu'ils avaient dû s'infliger une épuisante série de visites. Tansy semblait désavantagée, sans protection, contrastant avec l'air agressif des trois autres femmes.

Mais quoi, se dit-il, c'était normal pour des épouses Hempnelliennes. Elles agissaient comme si elles passaient leurs nuits à préparer du poison pour les gens se trouvant entre leurs maris et le siège du recteur. Tandis que Tansy… mais cela ressemblait à ce que Tansy avait fait… ou plutôt à ce que Tansy affirmait *qu'elles* faisaient. Tansy n'avait fait que… Ses pensées devinrent confuses, et il se domina.

Ils tirèrent pour les places.

Les cartes semblaient décidées à illustrer la théorie de Carr. Les mains étaient uniformément, anormalement ordinaires. Pas de longues. Rien que des 4-4-3-2 et des 4-3-3-3.

Demandez un, faites deux. Demandez deux, chutez d'un.

Après le deuxième tour Norman eut recours à son remède personnel contre l'ennui : le jeu de « Découvrez le Primitif ». Jeu qui se jouait seul, et en secret. Simple exercice imaginatif pour ethnologue. On prétendait que les gens autour de soi appartenaient à une race sauvage ; et on tentait de déterminer comment leurs personnalités se manifesteraient en un tel environnement.

Ce soir, cela marcha presque trop bien. Rien d'exceptionnel chez les hommes. Gunnison, bien sûr, serait un chef de tribu prospère ; un peu plus gros, peut-être ; entouré de vierges attentives mais nanti d'une épouse jalouse et vindicative, prête à bondir. Carr pourrait être le tresseur d'osier du village… un vieil homme alerte au sourire de petit singe, tressant les fibres dans des figures mathématiques compliquées. Sawtelle, naturellement, serait le bouc émissaire de la tribu, victime toute désignée des plaisanteries les plus pénibles.

Mais les femmes !

Mme Gunnison, pour l'heure sa partenaire. Lui donner une peau sombre ; lui laisser ses cheveux rouges, mais en y enroulant des ornements de cuivre. Elle serait encore plus grosse, une montagne faite femme, plus forte que la plupart des hommes de la tribu ; capable de se servir d'une lance ou d'une massue. Les mêmes yeux bestiaux, mais la lèvre inférieure projetterait de façon plus ouvertement maussade et dominatrice. Il n'était que trop facile d'imaginer le sort qu'elle réserverait aux vierges malchanceuses auxquelles son mari témoignerait trop d'intérêt. Ou la façon dont elle lui ressasserait la politique tribale dans l'intimité de leur case. Ou la force avec laquelle elle hurlerait les chants de mort entonnés par les femmes pour aider les hommes partis en guerre.

Puis Mme Sawtelle et Mme Carr qui étaient maintenant à la même table que lui et Mme Gunnison. Mme Sawtelle d'abord. La rendre encore plus maigre. Scarifier les joues plates de cicatrices rituelles. Tatouer le dos. Une sorcière. Amère comme l'écorce de quinquina parce que son mari était un raté. L'imaginer dansant devant un fétiche percé de piques. L'imaginer criant des incantations, arrachant la tête d'un poulet…

— Norman, ce n’est pas à vous de jouer, dit Mme Gunnison.

— Excusez-moi.

Et Mme Carr. La ratatiner un peu. Ne laisser que quelques mèches de cheveux sur le crâne parcheminé. Lui ôter ses lunettes ; ses yeux seraient opaques. Elle clignerait pour essayer de voir, montrerait sa bouche édentée, gesticulerait avec ses griffes osseuses. Une vieille squaw sans méchanceté qui rassemblerait autour d’elle les enfants de la tribu (toujours cette fringale de jeunesse !) pour leur raconter des légendes. Mais sa mâchoire pourrait encore se refermer comme un piège d’acier et ses mains griffues seraient encore habiles à enduire les flèches de poison ; elle n’aurait pas vraiment besoin de ses yeux car elle aurait d’autres moyens de voir les choses ; et même le plus intrépide des guerriers tressaillirait si elle le fixait trop longtemps.

— Les experts de l’autre table sont bien silencieux, dit Gunnison. Ils doivent prendre la partie très sérieusement.

Des sorcières ; toutes les trois. Employées à pousser leurs maris au sommet de la hiérarchie tribale.

Du seuil sombre, à l’autre extrémité de la pièce, Totem les regardait curieusement, comme si elle pesait une possibilité identique.

Mais Norman ne pouvait pas intégrer Tansy dans le tableau. Il pouvait imaginer des changements physiques, comme de lui frisotter les cheveux, lui mettre d’énormes anneaux aux oreilles et lui peindre le front. Mais il ne pouvait l’imaginer comme appartenant à la même tribu. Il persistait à voir en elle une étrangère, une captive, soupçonnée et haïe par toutes les autres. Ou-peut-être une femme de la même tribu, mais qui avait perdu la confiance des autres femmes. Une prêtresse ayant violé un tabou. Une sorcière ayant renié la sorcellerie.

Brusquement, son champ de vision n’engloba plus que la marque. Tandis que Mme Carr réfléchissait à une annonce, Evelyn Sawtelle griffonnait des personnages en forme de bâtons. D’abord un homme, bras levés, avec trois ou quatre balles au-dessus de sa tête, comme s’il jonglait. Puis une reine-bâton, portant jupe et couronne. Une petite tour avec des créneaux. Un objet en forme de L, d’où pendait une silhouette-bâton… un gibet. Finalement, un véhicule rudimentaire, un rectangle à deux roues, avançant sur un homme dont les deux bras implorants et terrifiés étaient levés.

Cinq griffonnages. Mais Norman savait que quatre d’entre eux étaient liés à quelque chose de peu usuel, enfoui quelque part dans son esprit. Un coup d’œil sur la carte ouverte du mort fixa son souvenir.

Des cartes. Mais ce fragment de savoir remontait à l’histoire ancienne des cartes, lorsque tout le paquet était enveloppé de magie ; à quand il y avait un Chevalier entre le Valet et la Dame ; à quand les couleurs étaient Épées, Bâtons, Coupes et Deniers ; à quand il y avait vingt-deux tarots dans le paquet, tarots dont ne subsistait plus aujourd’hui que le Joker.

Mais… Evelyn Sawtelle connaissant quelque chose d’aussi mystérieux que les tarots ? Les connaissant si bien qu’elle les griffonnait ? La stupide, conventionnelle et affectée Evelyn Sawtelle ? C’était impensable. Et pourtant… quatre cartes des tarots étaient le Bateleur, l’Impératrice, la Maison-Dieu et le Pendu.

Seul le cinquième griffonnage, celui de l’homme et du véhicule, ne coïncidait pas. Le char de Jaggernaut ? La victime fanatique mais finalement terrorisée, près de mourir sous les roues de la gigantesque idole ? C’était plus probable. Un point de plus pour les connaissances ésotériques de la stupide Evelyn Sawtelle.

Soudain, il comprit. C’était lui. Lui et un énorme camion. Voilà ce que signifiait le cinquième griffonnage.

Mais comment Evelyn Sawtelle pouvait-elle connaître sa phobie secrète ? Il la fixa. Elle raya les bâtonnets et lui jeta un regard maussade.

Mme Gunnison se pencha en avant, remuant les lèvres comme si elle comptait des atouts. Mme Carr sourit, fit « on annonce. Le vent levé recommença à mugir comme il l’avait fait plus tôt.

Soudain Norman laissa échapper un petit rire. Les trois femmes le regardèrent. Quel idiot il était ! S’inquiéter de sorcellerie alors qu’Evelyn Sawtelle avait simplement griffonné un enfant jouant à la balle : l’enfant qu’elle ne pouvait avoir ; une reine maigre : elle-même ; une tour : la nomination de son mari à la chaire de sociologie ou à un autre poste important ; un pendu : l’impuissance de Hervey ; (tiens, une idée, là !) l’homme apeuré et le camion : sa propre énergie sexuelle horrifiant et écrasant Hervey.

Il gloussa de nouveau, et les trois femmes haussèrent les sourcils. Il leur jeta un regard énigmatique. « Et pourtant, se demanda-t-il, poursuivant ses pensées de façon plus légère, pourquoi pas ? » Trois sorcières employant la magie comme Tansy l’avait fait, pour promouvoir la carrière de leurs maris et la leur. Employant les connaissances spéciales de leurs maris pour donner à la magie une note plus moderne. Soupçonneuses et ennuyées parce que Tansy avait renoncé à la magie ; effrayées qu’elle n’ait découvert une forme plus puissante de magie et qu’elle n’en projette d’en faire usage.

Et Tansy… soudain sans protection, ignorant peut-être leur changement d’attitude envers elle ; car, en renonçant à la magie, elle avait perdu sa sensitivité au supranaturel, son « intuition féminine ».

Pourquoi ne pas aller plus loin ? Peut-être que toutes les femmes étaient semblables. Gardiennes des coutumes et traditions millénaires de l’humanité, y compris la pratique de la sorcellerie. Livrant, sans être vues, les combats de leurs maris. Par la sorcellerie, gardant le secret. Et, lorsqu’elles étaient découvertes, l’expliquant par la susceptibilité féminine à la superstition.

La moitié de la race humaine pratiquant encore activement la sorcellerie. Pourquoi pas ?

— À vous de jouer, Norman, dit doucereusement Mme Sawtelle.

— On dirait que vous êtes préoccupé, dit Mme Gunnison.

— Comment vous en tirez-vous. Norman ? cria son mari. Les femmes vous ont-elles coincé ?

Coincé ? Norman revint brusquement à la réalité. Elles avaient failli y réussir. Et uniquement parce que l’imagination humaine est un outil auquel on ne peut absolument pas se fier, tout comme une règle en caoutchouc. Voyons, s’il jouait son Roi, Mme Gunnison pourrait jouer sa Dame et ses piques. Au moment où Mme Carr les battit avec son As, Norman fut conscient de ses lèvres ridées figées en un léger sourire énigmatique.

Après cette main, Tansy servit des rafraîchissements. Norman la suivit dans la cuisine.

— Tu as vu les regards qu’elle te jetait sans cesse ? murmura-t-elle gaiement. Je crois parfois que cette garce est amoureuse de toi.

Il gloussa.

— Tu veux parler d’Evelyn ?

— Bien sûr que non. Mme Carr. À l’intérieur, c’est une cover-girl. Ne l’as-tu jamais vue observant les étudiantes et souhaitant en avoir aussi

l'extérieur ?

Norman se souvint d'avoir pensé la même chose le matin même.

Tansy poursuivit :

— Je n'essaie pas de me flatter en disant que je l'ai surprise à me regarder de la même façon. Ça me donne des frissons.

Norman acquiesça.

— Elle me rappelle la Méchante…

Il s'interrompit.

— … la Méchante Sorcière de Blanche-Neige ?

— Oui. Et maintenant file, chéri, où elles vont s'engouffrer ici pour me rappeler que la place d'un professeur de Hempnell n'est pas dans la cuisine.

Quand il réintégra le living-room, on parlait boutique comme d'habitude.

— J'ai vu Pollard aujourd'hui, dit Gunnison en se servant de gâteau au chocolat. Il m'a dit qu'il rencontrait les administrateurs demain, pour décider, entre autres, de la chaire de sociologie.

Hervey Sawtelle avala une miette de travers et manqua renverser sa tasse de chocolat chaud.

Norman saisit le regard vindicatif de Mme Sawtelle. Elle changea d'expression et murmura :

— Comme c'est intéressant.

Il sourit. Il pouvait comprendre ce genre de haine. À ne pas confondre avec la sorcellerie. Il se rendit à la cuisine pour apporter un verre d'eau à Mme Carr. Mme Gunnison sortait de la chambre à coucher, tout en glissant un carnet relié de cuir dans son sac volumineux. Il pensa à l'agenda de Tansy. Mais ce devait être un carnet d'adresses.

Totem sortit derrière elle, sifflant dignement en évitant ses pieds.

— Je déteste les chats, dit nettement Mme Gunnison en dépassant Norman.

Le professeur Carr avait arrangé un robre final ; une table de femmes, une d'hommes.

— Un arrangement barbare, dit gaiement Tansy. Vous croyez que nous sommes incapables de jouer au bridge.

— Au contraire, chère amie, je pense que vous jouez très bien, répondit Carr sérieusement. Mais j'avoue que par moments je préfère jouer avec des hommes. J'ai une idée plus claire de ce qui se passe dans leur esprit, tandis que les femmes me dépassent.

— Ce qui est naturel, chéri, dit Mme Carr, suscitant des rires.

Les cartes, soudain, devinrent fantaisistes avec une distribution anormale des couleurs et le jeu devint un peu fou. Norman n'arriva pas à se concentrer, ce qui fit de Sawtelle un partenaire encore plus anxieux que d'habitude.

Il écoutait ce que les femmes disaient à l'autre table. Son imagination rebelle donnait des significations cachées aux remarques le plus innocentes.

— D'habitude vous avez des mains formidables, Tansy. Mais pas ce soir, dit Mme Carr.

Faisait-elle allusion aux mains enveloppées de flanelle ?

— Oh, malheureuse au jeu…

Comment Mme Sawtelle aurait-elle fini sa phrase ? Heureuse en amour ? Heureuse en sorcellerie ? Quelle idée stupide !

— Deux demandes psychiques d'affilée, Tansy. Attention ! Nous allons

vous rattraper.

Qu'était-ce qu'une demande psychique dans le vocabulaire de Mme Gunnison ? Un bluff en sorcellerie ? Prétendre renoncer à la magie ?

— Je me demande, dit doucereusement Mme Carr à Tansy, si vous nous cachez une main très forte et si vous nous tendez un piège ?

Une règle en caoutchouc. Voilà le hic avec l'imagination. Selon une règle en caoutchouc, un éléphant aurait la taille d'une souris, une ligne brisée et une courbe seraient droites. Il essaya de penser au slam auquel il s'était engagé.

— Les femmes parlent beaucoup au bridge, dit Gunnison à mi-voix.

Gunnison et Carr furent victorieux. Ils s'en félicitaient encore aimablement en attendant de prendre congé.

Norman se souvint d'une question qu'il voulait poser à Mme Gunnison.

— Harold m'a dit que vous aviez plusieurs photos du dragon de ciment sur le toit d'Estrey. Il est juste en face de ma fenêtre.

Elle le regarda un instant puis fit un signe de tête affirmatif.

— Je crois que j'en ai une ici. Je l'ai faite il y a environ un an.

Elle tira de son sac une photo froissée.

Norman la scruta et tressaillit. Cela n'avait pas de sens. Au lieu de se trouver au milieu du toit, ou presque au bord, le dragon était presque au sommet. De quoi s'agissait-il ? D'une blague s'étendant sur des jours, des semaines. Ou… son esprit refusa l'obstacle, comme un cheval nerveux. Pourtant… *Eppur si muove.*

Il retourna la photo. L'envers portant une inscription illisible au crayon rouge. Mme Gunnison reprit la photo, la montra aux autres.

— Le vent se plaint comme une âme perdue, dit Mme Carr, serrant son manteau comme Norman ouvrait la porte.

— Une âme bavarde… sans doute une femme, plaisanta son mari.

Quand ils furent partis, Tansy glissa un bras autour de sa taille et dit :

— Je dois vieillir. Je n'ai pas souffert autant que d'habitude. Même le flirt macabre de Mme Carr ne m'a pas énervée. Pour une fois, ils m'ont tous paru presque humains.

Norman la regarda intensément. Elle souriait paisiblement. Totem avait quitté sa cachette et se frottait contre ses jambes.

Avec un effort, Norman répondit :

— Oui, en effet. Mais bon Dieu, ce chocolat ! Buvons un scotch !

CHAPITRE VII

Il y avait des ombres partout. Sous les pieds de Norman le sol mou tressaillait. L'atroce rugissement strident, qui semblait durer depuis le commencement de l'éternité, faisait trembler jusqu'à ses os. Et pourtant le rugissement ne couvrait pas le son plat, désagréable, monotone, de l'autre voix qui lui enjoignait de faire quelque chose. Il n'était pas sûr de quoi il s'agissait, mais il savait que cela impliquait qu'il souffrirait ; et pourtant il entendait la voix aussi clairement que si quelqu'un parlait à l'intérieur de sa tête. Il essaya de s'écarter de la direction dans laquelle la voix le poussait, mais des mains lourdes l'en empêchèrent. Il voulait regarder par-dessus son épaule quelque chose qu'il savait être plus grand que lui-même ; mais il n'en eut pas le courage. Les ombres étaient créées par d'immenses nuages en mouvement, qui prenaient par moments la forme de visages gigantesques qui le contemplaient de très haut. Des visages dont les yeux étaient de sombres abîmes, avec des lèvres maussades et sauvages, et d'immenses masses de cheveux déployés en arrière.

Il ne devait pas faire ce qu'ordonnait la voix. Et pourtant, si. Il lutta, follement. Le son devint sismique, la terre trembla. Les nuages devinrent un torrent où tout s'engouffrait.

Brusquement, la chambre fit aussi partie de l'image, et il s'éveilla avec difficulté.

Il frotta son visage ensommeillé et tenta, vainement de se rappeler ce que la voix lui avait ordonné de faire. Il entendait encore la réverbération du son dans ses oreilles.

Un jour gris filtrait à travers les rideaux. La montre indiquait huit heures moins le quart. Tansy était recroquevillée, un bras hors des couvertures. Un sourire flottait au coin de ses lèvres et faisait plisser son nez. Norman sortit du lit avec précaution et posa un pied nu sur un clou sorti du tapis. Il étouffa une exclamation furieuse et s'en alla en boitillant.

Pour la première fois depuis des mois il se rasa mal. Deux fois la lame neuve glissa trop vite de côté, enlevant avec précision de minuscules segments de peau. Il jeta un regard furibond au visage de mousse blanche tachée de rouge qu'il voyait dans le miroir et passa la lame sur son menton très lentement mais en appuyant un peu trop. D'où une troisième coupure.

Lorsqu'il arriva dans la cuisine, l'eau qu'il avait mise à chauffer bouillait. Comme il la versait dans la cafetière le manche usé de la casserole céda, et ses chevilles nues furent douloureusement éclaboussées. Totem s'enfuit, puis revint à son écuelle de lait. Norman jura, puis sourit. N'avait-il pas parlé à Tansy de la perversité des choses ? Il étaya son raisonnement d'un exemple final et ridicule : il se mordit la langue en mangeant du gâteau au moka. La perversité des choses ? Plutôt la perversité du système nerveux humain ! Il était vaguement conscient d'un sentiment troublant et non identifiable – un reste du rêve ? – comme une forme inquiétante, aperçue

entre deux eaux.

Tandis qu'il se hâtait vers Morton, ce sentiment ressembla à une colère sourde, car il se sentait en guerre contre l'ordre établi et particulièrement les institutions éducatives.

La vieille exaspération estudiantine contre les hypocrisies et les compromis de la société civilisée surgirent et submergèrent les digues élevées par le réalisme adulte. Quelle vie était-ce là pour un homme ! Dorloter les cerveaux retardés de gamins adolescents, avec de la chance si on tombait sur un étudiant un peu intéressant par an ! Jouer au bridge avec une bande de gâteux. Être courtois avec des incompétents tremblotants comme Hervey Sawtelle ! S'incliner devant les mille et une règles et traditions stupides d'une université de deuxième ordre ! Et pour quoi ?

Des nuages déchiquetés présageaient la pluie. Ils lui rappelèrent son rêve. Impulsivement, il eut envie de crier un défi puéril aux visages vus dans le ciel.

Un camion passa lentement, lui rappelant le dessin griffonné par Evelyn Sawtelle sur le bloc de bridge. Il le suivit des yeux. Quand il se retourna, il vit Mme Carr.

— Vous vous êtes coupé, dit-elle avec sollicitude, scrutant le visage de Norman à travers ses lunettes.

— En effet.

— Comme c'est ennuyeux !

Il n'acquiesça même pas. Ils passèrent ensemble le portail entre Estrey et Morton. Il apercevait tout juste la gueule du dragon au-dessus de la gouttière d'Estrey.

— Je voulais vous dire hier soir, professeur Saylor, combien j'ai déploré l'affaire de Margaret Van Nice, mais ce n'était évidemment pas le moment. Je suis désolée qu'il ait fallu vous convoquer. Quelle accusation écœurante ! Ce que vous avez dû éprouver !

Elle dut mal interpréter la grimace de Norman car elle poursuivit très rapidement :

— Naturellement, je n'ai jamais cru que vous aviez agi de façon inconvenante mais j'ai pensé que la fille n'avait pas pu *tout* inventer. Elle donnait tellement de *détails*.

Elle scrutait son visage. Les verres épais lui donnaient des yeux de chouette.

— Vraiment, professeur Saylor, certaines des filles qui viennent de nos jours à Hempnell sont*épouvantables*. Je me demande où elles prennent des idées aussi répugnantes.

— Aimeriez-vous le savoir ?

Elle le regarda avec stupeur. Une chouette en plein jour.

— Elles les prennent, dit brièvement Norman, dans une société qui essaie, simultanément, de stimuler et d'inhiber une de leurs émotions fondamentales. Elles les prennent chez une flopée d'adultes vicieux !

— Vraiment, professeur Saylor ! Comment…

— Il y a pas mal d'étudiantes ici qui seraient en meilleure santé si elles avaient des liaisons réelles et non imaginaires. Une bonne proportion, d'ailleurs, a déjà fait les ajustements nécessaires et souhaitables.

Il eut la satisfaction de l'entendre hoqueter tandis qu'il la quittait brusquement pour entrer à Morton. Son cœur battait agréablement vite, ses lèvres étaient serrées. Arrivé dans son bureau, il demanda un numéro sur le campus.

— Thompson ? Saylor. J'ai deux petits entrefilets pour vous.
— Parfait, parfait ! Je vous écoute, dit avidement Thompson, du ton de quelqu'un au crayon tout prêt.
— D'abord, le sujet de mon allocution aux mères hors-campus, dans quinze jours :
« L'étudiante universitaire et les relations prémaritales. » Deuxièmement, mes amis acteurs – les Utell – joueront en ville au même moment et je les inviterai à l'université.
— Mais…
Le crayon avait été lâché comme s'il était devenu incandescent.
— C'est tout, Thompson. J'aurai peut-être quelque chose de plus intéressant une autre fois. Au revoir.
Une sensation douloureuse piqua sa main. En jouant avec le petit poignard d'obsidienne il s'était coupé au doigt. Du sang tachait le verre volcanique là où, jadis, il y avait eu le sang du sacrifice ou de la scarification rituelle. Qu'il était maladroit ! Il fouilla son bureau, cherchant des pansements adhésifs. Le tiroir où il pensait en trouver était fermé à clé. Il l'ouvrit, trouva le revolver au canon mince qu'il avait pris à Théodore Jennings. L'avertisseur retentit. Il ferma le tiroir, tourna la clé, déchira son mouchoir et fit un pansement hâtif à la blessure qui saignait.
Tandis qu'il se hâtait dans le corridor, Bronstein lui emboîta le pas.
— Nos vœux vous accompagnent ce matin, Dr Saylor, murmura-t-il avec sincérité.
— Que voulez-vous dire ?
Le sourire de Bronstein était renseigné.
— Une fille qui travaille dans le bureau du Recteur nous a dit qu'ils allaient attribuer la chaire de sociologie. J'espère que pour une fois ces vieux vautours décideront intelligemment.
La dignité académique raidit la réponse de Norman.
— En tout cas leur décision sera pour moi la bonne.
Bronstein sentit la rebuffade.
— Bien sûr, je ne voulais pas….
— Bien sûr que non.
Norman regretta immédiatement sa sécheresse. Pourquoi diable reprocher à un étudiant de ne pas révérer les administrateurs comme des demi-dieux ? Pourquoi prétendre qu'il ne désirait pas la chaire ? Pourquoi dissimuler son mépris pour la moitié de la faculté ? La colère qu'il avait crue dominée resurgit avec une violence redoublée.
Mû par une impulsion irrésistible, il repoussa ses notes de cours et commença à dire à sa classe précisément ce qu'il pensait du monde et de Hempnell. Autant qu'ils l'apprennent jeunes !
Quinze minutes plus tard il reprit brusquement conscience au milieu d'une phrase sur « ces vieilles femmes à l'esprit sale, chez lesquelles l'avidité du prestige social a atteint l'ampleur d'une perversion ». Il ne se rappelait pas la moitié de ce qu'il avait dit. Il scruta les visages de ses élèves. La plupart avaient l'air excités mais perplexes ; quelques-uns semblaient choqués. Gratine Pollard avait les yeux exorbités. Oui ! Il se souvenait maintenant avoir fait une analyse excellente mais malveillante des ambitions politiques d'un certain recteur qui ne pouvait être que Randolph Pollard. Et il avait parlé de relations prémaritales d'une façon paillarde, pour ne pas dire plus. Et il avait…
Explosé. Comme une goutte du Prince Rupert.
Il termina par quelques généralités boiteuses. Aux visages de plus en

plus perplexes il se rendit compte qu'elles devaient être totalement hors du contexte.

Mais la classe semblait très lointaine. Un frisson parti de sa nuque l'envahissait, à cause de quelques mots qui s'étaient imprimés dans son esprit. Et ces mots étaient : un ongle a effleuré un filament psychique.

Il secoua la tête ; les lettres s'emmêlèrent et disparurent.

Il restait trente minutes de cours. Il voulait être seul. Il annonça une colle surprise, griffonna deux questions au tableau noir et quitta la salle. Dans son bureau, il vit que son doigt avait recommencé à saigner et se souvint qu'il y avait eu du sang sur la craie.

Et du sang séché sur le poignard d'obsidienne. Il résista au désir de le prendre en main et contempla le dessus de son bureau.

Il se dit que tout dérivait de l'aberration sorcière de Tansy. Il en avait été beaucoup plus troublé qu'il n'avait voulu l'admettre. Il avait essayé de ne plus y penser trop rapidement. Et Tansy avait, elle aussi, paru l'oublier trop vite. On ne se débarrasse pas si facilement d'une obsession. Il devrait en reparler longuement avec Tansy, plusieurs fois, sinon le mal s'étendrait et s'infecterait.

À quoi pensait-il ! Tansy était si heureuse et soulagée depuis trois jours ; ce serait sûrement une erreur de lui en reparler.

Mais comment avait-elle pu se libérer si aisément d'une obsession sérieuse ? Ce n'était pas normal. Il se rappela le sourire qu'elle avait en dormant.

Cependant, c'était lui qui se conduisait étrangement maintenant, et non Tansy. Comme si un sort… Quelle sottise ! Il s'était laissé irriter par cette flopée de bonnes femmes idiotes, ces vieux dragons…

Ses yeux allèrent immédiatement à la fenêtre, mais le téléphone sonna.

— Professeur Saylor ? Je vous appelle de la part du Dr Pollard. Pourriez-vous venir le voir cet après-midi ? À quatre heures ? Merci.

Il s'adossa avec un sourire. Du moins, se dit-il, il avait obtenu la chaire de sociologie.

La journée en avançant devenait de plus en plus sombre et les nuages déchiquetés de plus en plus bas. Les étudiants couraient dans les allées. Mais l'orage n'éclata qu'un peu avant quatre heures.

De grosses gouttes de pluie martelaient les marches poussiéreuses au moment où il se réfugia sous le portique du bâtiment administratif. Le tonnerre crépita et éclata, comme si des tonnes de plaques métalliques étaient secouées au-dessus des nuages. Il se retourna pour regarder. Les éclairs mettaient durement en relief les toits et les tours gothiques. De nouveau le crépitement, annonciateur de l'explosion. Il se rappela avoir laissé une fenêtre ouverte dans son bureau ; mais il n'y avait rien que la pluie puisse abîmer.

Le vent s'engouffrait sous le portique avec un rugissement strident, puisant. La voix désagréable qui parla à son oreille avait la même qualité.

— N'est-ce pas un bel orage ?

Pour une fois, Evelyn Sawtelle souriait.

Cela lui faisait un visage grotesque, comme si un cheval avait soudain appris à minauder.

— Vous êtes au courant bien sûr ? Pour Hervey ?

Hervey parut derrière elle. Il souriait aussi, mais avec gêne. Il marmotta quelque chose qui se perdit dans l'orage et tendit aveuglément la main, comme s'il recevait.

Evelyn ne quittait pas Norman des yeux.

— N’est-ce pas merveilleux ? dit-elle. Naturellement, nous nous y attendions, mais quand même…

Norman devina. Il se força à serrer la main de Hervey, au moment où celui-ci la retirait avec embarras.

— Félicitations, mon vieux, dit brièvement Norman.

— Je suis très fière de Hervey, annonça possessivement Evelyn, comme s’il s’agissait d’un petit garçon ayant obtenu un prix de bonne conduite.

Ses yeux suivirent la main de Norman.

— Oh, vous vous êtes coupé !

Le sourire minaudier semblait s’être installé en permanence. Le vent éclata en plaintes démoniaques.

— Viens, Hervey !

Et elle s’engagea sous l’orage comme s’il n’existait pas. Hervey écarquilla des yeux surpris. Il marmonna une excuse à Norman, lui serra la main avec effusion et trotta docilement à la suite de sa femme.

Norman les regarda. Il y avait quelque chose de déplaisant et d’impressionnant sur la façon dont Evelyn Sawtelle avançait sous les rafales de pluie, se trempant ainsi qu’Hervey sans aucune raison sauf pour satisfaire quelque étrange obstination. Il voyait que Hervey essayait, sans succès, de lui faire presser le pas. Des éclairs menaçants striaient le ciel, mais sa silhouette anguleuse et gauche ne trahit aucune réaction. Une fois de plus, Norman fut conscient d’une émotion intérieure étrangère et explosive.

Donc, pensa-t-il, le petit caniche d’Evelyn Sawtelle aura le dernier mot sur la politique éducative du département de sociologie. Alors que diable me veut Pollard ? M’offrir ses condoléances ?

Près d’une heure plus tard il sortit furieusement du bureau de Pollard. Brûlant de colère, il se demanda pourquoi il n’avait pas immédiatement remis sa démission. Être interrogé comme un gosse, à l’instigation évidente de mouches du coche comme Thompson, Mme Carr et Gratine Pollard ! Être obligé d’entendre des balivernes sur ses « attitudes » et « l’esprit de Hempnell », plus des insinuations voilées sur son « code de moralité » !

Mais du moins il avait rendu à Pollard plus que la monnaie de sa pièce. Il avait mis une note de confusion dans cette voix suave d’orateur et contraint les épais sourcils gris à se hausser plus d’une fois !

Il lui fallait passer devant le bureau du Doyen. Mme Gunnison se tenait devant la porte. Comme une énorme, gluante chenille à la peau épaisse, pensa-t-il, observant ses bras tortillés et son sac rempli comme un sac à provisions, à côté duquel pendait l’inévitable appareil photo. Il reporta son exaspération sur elle.

— Oui, je me suis coupé, dit-il, remarquant la direction de son regard.

La tirade adressée à Pollard avait rendu sa voix rauque.

Puis il se rappela quelque chose et ne prit pas le temps de peser ses mots.

— Madame Gunnison, vous avez pris le journal de ma femme hier soir… par erreur. Veuillez me le rendre, je vous prie.

— Vous vous trompez, répondit-elle d’un ton tolérant.

— Je vous ai vue sortir de sa chambre avec.

Ses yeux devinrent des fentes paresseuses.

— Dans ce cas, vous en auriez parlé hier soir. Vous êtes énervé, Norman. Je comprends ça.

Elle fit un signe de tête vers le bureau de Pollard.

— Vous avez dû être très déçu.

— Je vous demande de rendre le journal !

— Et vous feriez bien de prendre soin de cette coupure, poursuivit-elle sans se démonter. Le pansement a l'air mal fait et ça a l'air de saigner. Une infection arrive vite.

Il tourna les talons et s'éloigna. L'image diffuse de Mme Gunnison le confronta dans la vitre de la porte extérieure. Elle souriait.

Dehors, Norman regarda sa main. Il avait dû rouvrir la coupure en tapant du poing sur le bureau de Pollard. Il resserra le pansement.

L'orage était passé. Un soleil doré émergeait à l'ouest des nuages bas, rayonnant généreusement sur les toits mouillés, et les fenêtres supérieures.

De la pluie gouttait des arbres. Le campus était vide. Des rires venant des dortoirs des filles coulèrent, frais et acides, sur le silence. Il secoua sa colère et laissa ses sens jouir de la beauté fraîche et neuve devant ses yeux.

Il s'enorgueillissait d'être capable d'apprécier l'instant présent, et tenait cela pour une des principales preuves de maturité.

Il essaya de penser au peintre, identifiant des teintes et des couleurs, cherchant le rose ou le vert pâle caché dans les ombres. L'architecture gothique avait tout de même du bon. Bien que non-fonctionnelle, elle guidait l'œil agréablement d'une conception imaginative à une autre. Par exemple, ces ornements feuillus au sommet de la tour d'Estrey… Et soudain le soleil devint plus que glacial, les toits de Hempnell devinrent les toits de l'enfer et les rires lointains des ricanements démoniaques. Sans s'en rendre compte il tourna rapidement le dos à Morton, quittant l'allée et s'engageant sur le gazon mouillé, bien qu'il ne fut qu'à mi-chemin.

Inutile de retourner au bureau, se dit-il en tremblant légèrement. Tant de chemin pour quelques notes qui pouvaient attendre jusqu'à demain. Et pourquoi ne pas rentrer par un chemin différent, ce soir ? Pourquoi toujours prendre la route directe qui passait par le portail entre Morton et Estrey, sous ces rebords sombres et menaçants ? Pourquoi…

Il se força à lever les yeux de nouveau sur la fenêtre ouverte de son bureau. Elle était vide maintenant, ainsi qu'il fallait s'y attendre. L'autre chose avait dû être un point diffus bougeant devant ses yeux. L'imagination avait fait le reste, comme lorsqu'une petite ombre sur le plancher devient une araignée.

Ou peut-être un rideau volant à l'extérieur…

Mais une ombre ne pouvait ramper le long du rebord devant les fenêtres. Un point diffus ne pouvait bouger si lentement ni garder une forme si définie.

Et puis la façon dont la chose avait attendu, regardé à l'intérieur, avant de s'y laisser tomber. Elle ressemblait à…

Bêtises que tout cela. Et il était parfaitement inutile d'aller chercher les notes et fermer la fenêtre. Ce serait céder à une peur momentanée. Dans le lointain, le tonnerre gronda.

… à un énorme lézard, ayant la couleur et la texture de la pierre.

CHAPITRE VIII

« … et désormais ils croient que son âme est unie d'une certaine façon à la pierre. Si elle se brise, c'est pour lui un augure néfaste ; ils disent que la foudre a frappé la pierre et que celui qui la possède mourra bientôt… »

Inutile. Ses yeux ne pouvaient se fixer sur la masse des caractères. Il posa le volume du*Rameau d'Or* et s'adossa. Quelque part vers l'est, le tonnerre grondait faiblement. Mais le cuir familier du fauteuil lui donnait un sentiment de sécurité et de détachement.

Et si, comme simple exercice intellectuel, il tentait d'analyser les mésaventures et fantasmes des trois derniers jours en termes de sorcellerie ?

Le dragon de ciment relevait manifestement de la magie sympathique. Mme Gunnison l'animait grâce à ses photos. La vieille méthode de s'attaquer à l'image et non à l'objet, comme de truffer d'épingles une poupée de cire. Peut-être avait-elle collé plusieurs photos ensemble, pour obtenir un film *animé.* Ou peut-être s'était-elle procuré une photo de l'intérieur de son bureau et y avait-elle agrafé une photo du dragon. Tout en prononçant les incantations appropriées, bien entendu. Ou, plus simplement, elle aurait pu glisser une photo du dragon dans une de ses poches. Il se mit à les fouiller et puis se rappela qu'il ne s'agissait que d'un exercice intellectuel, simple diversion pour un esprit fatigué.

Poursuivons. Mme Gunnison mise de côté, passons à Evelyn Sawtelle. Son enregistrement du mugisseur – connu pour appeler les orages – expliquait nettement et magiquement les bourrasques de la veille et l'orage et le vent d'aujourd'hui. Tous deux étaient liés aux Sawtelle. Et puis le son semblable dans son rêve… Il fronça le nez avec dégoût.

À la porte de derrière, Tansy appelait Totem en faisant cliqueter sa petite écuelle de métal.

Mettons les actions auto-blessantes d'aujourd'hui dans une autre catégorie. Le poignard d'obsidienne. La lame de rasoir. La casserole capricieuse. Le clou du tapis. L'allumette qui lui avait brûlé les doigts quelques instants plus tôt.

La lame de rasoir avait peut-être été ensorcelée, comme l'épée ou la hache qui blesse celui qui la manie. Quelqu'un avait peut-être volé le poignard d'obsidienne taché de sang et l'avait trempé dans l'eau, pour que la blessure continue de saigner. Superstition ancienne, bien établie.

Un chien trottait sur le trottoir devant la maison.

Il entendait nettement le clop-clop de ses pattes.

Tansy appelait toujours Totem.

Un sorcier lui avait peut-être ordonné de se détruire centimètre par centimètre – ou par millimètre, à prendre la lame de rasoir. Cela expliquerait d'un seul coup tous ses actes auto-destructifs. La voix blanche du rêve les lui avait ordonnés.

Le chien avait bifurqué dans l'allée. Ses griffes grattaient le béton.

Les tarots dessinés par Mme Sawtelle seraient un mécanisme de contrôle magique. La silhouette de l'homme et du camion prenaient une signification sinistre si on les interprétait en fonction de sa vieille terreur irrationnelle.

Ça ne ressemblait pas tellement à un chien. Sans doute le fils du voisin, tirant par saccades quelque objet pesant. Le garçon consacrait tout son temps libre à collectionner des choses mises au rebut.

— Totem ! Totem ! Bon, reste dehors si tu y tiens !

La porte de derrière se ferma.

Finalement, cette classique « sensation d'une présence » juste derrière lui. Plus grande que lui. Mains tendues pour le saisir. Mais chaque fois qu'il tournait la tête, la présence s'éclipsait. Quelque chose de semblable s'était trouvé dans son rêve… l'origine, peut-être, de cette voix plate. Et, dans ce cas…

Sa patience céda. Exercice intellectuel, en effet ! Pour crétins ! Il écrasa sa cigarette.

— J'ai fait mon devoir. Cette chatte se passera de dîner.

Tansy s'assit sur le bras du fauteuil et posa une main sur l'épaule de Norman.

— Comment ça va ?

— Pas si bien, répondit-il légèrement.

— La chaire ?

— Sawtelle l'a eue.

Tansy jura, avec talent. Norman en eut le cœur réchauffé.

— Ça te donne envie de reprendre la sorcellerie ?

Il se mordit la lèvre. Ça lui avait échappé.

Elle le regarda attentivement.

— Que veux-tu dire ?

— Je plaisantais.

— Tu en es sûr ? Je sais que tu te fais du souci ces jours derniers, depuis que tu l'as découvert. Tu te demandes si je deviens complètement névrosée et tu guettes les nouveaux symptômes. Ne le nie pas, chéri. Rien de plus naturel. Je m'attendais à ce que tu me soupçonnes pendant quelque temps. Avec tes connaissances en psychiatrie, il t'était impossible de croire qu'une obsession pouvait être si vite oubliée. Et j'ai été si heureuse d'être libérée de tout ça, que tes soupçons ne m'ont pas du tout gênée. Je savais qu'ils finiraient par cesser.

— Mais, chérie, protesta-t-il, je n'ai vraiment pas eu de soupçons ! J'aurais peut-être dû en avoir, mais je n'en ai pas eu.

Ses yeux gris-vert devinrent ceux d'un sphinx. Elle dit, lentement :

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Rien du tout.

Il lui fallait faire très attention.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas vrai. Tu es soucieux. Oh, je sais qu'il y a des choses qui t'embêtent et que tu ne m as pas dites. Mais il ne s'agit pas de ça.

Surpris, il la regarda. Elle inclina la tête.

— La chaire de sociologie. Un étudiant qui t'a menacé. Et la fille Van Nice. Tu as vraiment cru que Hempnell me priverait de ces délicieux potins ?

Elle sourit brièvement tandis qu'il allait protester.

— Oh, je sais que tu ne séduirais pas une ronéo-typiste amoureuse, du

moins pas s'il s'agissait d'une névrosée !
Elle redevint grave.
— Ce ne sont que des petites choses sans importance. Tu ne m'en as pas parlé parce que tu craignais que je ne retombe dans le désir de te protéger, n'est-ce pas ?
— Oui.
— Mais j'ai l'impression que ce qui te tracasse est beaucoup plus sérieux. Hier et aujourd'hui j'ai même senti que tu voulais me demander mon aide mais tu n'osais pas.
Il prit un temps, comme s'il préparait sa réponse. Mais il scrutait son visage, essayant de découvrir la signification exacte de chaque expression bien connue des yeux et de la bouche. Elle avait l'air très calme, mais il pensait que ce n'était qu'un masque. En réalité, malgré ce qu'elle disait, elle devait encore être en équilibre au bord de son obsession. Une petite poussée, comme quelques mots imprudents de sa part à lui… Comment diable avait-il pu se laisser enliser dans ses propres soucis et ces projections ridicules de son imagination tortueuse ? Ici, tout près de lui, se trouvait la seule chose qui comptait vraiment : l'intelligence derrière le front lisse et les yeux gris-vert, limpides. Il devait écarter de cet esprit-là les idées ridicules qu'il nourrissait depuis quelques jours.
— À vrai dire, je me *suis* fait du souci à ton sujet. Je pensais nuire à ta confiance en toi-même si je te le disais. J'ai sans doute eu tort, puisque tu t'en es quand même rendu compte. Maintenant, étant donné ce que tu ressens, le savoir ne peut pas te faire de mal.
Il pensa qu'il était terriblement facile de mentir de façon convaincante à un être aimé.
Elle ne céda pas tout de suite.
— Tu en es certain ? J'ai toujours l'impression qu'il y a quelque chose de plus.
Soudain elle sourit et se laissa aller dans ses bras.
— Ce doit être mon sang écossais, dit-elle en riant. Nous sommes terriblement obstinés. Des fanatiques. Quand nous nous attachons à quelque chose, c'est totalement. Mais quand nous le laissons tomber, c'est également total. Comme mon grand-oncle Peter. Tu sais, le pasteur presbytérien qui quitta l'Église et renonça au Christianisme le jour même où il se prouva de façon satisfaisante que Dieu n'existe pas. Et cela à l'âge de soixante-douze ans !
Il y eut un long grondement de tonnerre. L'orage revenait.
— Eh bien, je suis très contente d'être ton seul souci, poursuivit-elle. C'est un compliment que j'apprécie.
Elle souriait joyeusement mais il y avait encore quelque chose d'énigmatique dans ses yeux, une réserve. Tandis qu'il se félicitait de son succès il pensa soudain que deux pouvaient jouer à ce jeu-là. Elle aussi pouvait lui cacher quelque chose, afin de le rassurer. Peut-être essayait-elle de lui cacher des soucis plus noirs que les siens. Il n'avait pas de raison de le croire, mais…
— Buvons un verre, dit-elle, et décidons si oui ou non tu quittes Hempnell cette année pour chercher des champs plus fertiles.
Il acquiesça. Elle tourna le coin du living-room en forme de L.
… Et pourtant, on pouvait aimer et vivre avec quelqu'un pendant quinze ans et ignorer ce que cachaient ses yeux.
Il y eut un tintement de verres et le son agréable d'une bouteille pleine posée sur le buffet.

Ensuite, synchrone avec le tonnerre mais beaucoup plus proche, un cri animal atroce, qui cessa avant que Norman n'eût bondi sur ses pieds. Au moment où il tournait l'angle de la pièce il vit Tansy passer par la porte de la cuisine. Elle le précédait sur les marches du perron de derrière.

Des fenêtres s'éclairèrent dans la maison voisine et illuminèrent la cour, révélant le corps étalé de Totem, tête écrasée contre le ciment.

Un petit son commença et s'arrêta dans la gorge de Tansy. Ç'aurait pu être un souffle, un sanglot ou un grondement.

La lumière révélait peu de choses de plus que le corps. Norman avança de façon à poser les pieds sur les deux marques profondes faites dans le béton, juste après le corps. Elles auraient pu être causées par l'impact d'une brique ou d'une grosse pierre, peut-être l'objet qui avait tué Totem ; mais il y avait quelque chose de si suggestif dans leur position relative qu'il se refusait à donner à l'imagination de Tansy la possibilité d'y réfléchir.

Elle releva son visage. Il ne trahissait pas beaucoup d'émotion.

— Tu ferais mieux de rentrer, dit-il.

— Tu…

— Oui.

À mi-chemin sur les marches, elle s'arrêta.

— C'était infect, infect, de faire ça.

— Oui.

Elle laissa la porte ouverte. Un instant plus tard elle revint et posa sur la rampe du perron un carré de tissu lourd, couvert des poils de Totem. Puis elle rentra et referma la porte.

Il enveloppa le corps de la chatte et s'arrêta au garage pour prendre la pelle. Il ne perdit pas de temps à chercher une brique, une grosse pierre, ou tout autre missile ; et il n'examina pas de plus près les lourdes empreintes de pas qu'il crut voir sur le gazon au-delà de la cour.

Des éclairs strièrent le ciel au moment où sa pelle mordit le sol mou près du portail arrière. Il ne pensa strictement qu'à ce qu'il faisait, travaillant assidûment mais sans hâte inutile. Quand il tassa la dernière pelletée de terre et se dirigea vers la maison, les éclairs étaient devenus plus forts, rendant les intervalles encore plus sombres. Le vent se leva, remuant les feuilles.

Il ne se hâta pas. Les éclairs lui avaient montré, indistinctement, un grand chien près du devant de la maison. Et après ? Il y avait plusieurs grands chiens dans le voisinage. Ils n'étaient pas féroces. Totem n'avait pas été tuée par un chien.

Avec délibération, il remit la pelle dans le garage et regagna la maison. Ce ne fut que lorsqu'il fut à l'intérieur et qu'il regarda par le grillage qu'il lâcha un instant la bride à ses pensées.

Un éclair, le plus étincelant de tous ceux qu'il y avait eus, montra le chien arrivant au coin de la maison. Il ne fit que l'apercevoir. Un chien couleur de ciment, marchant sur des-pattes très raides. Norman ferma rapidement la porte et poussa le verrou.

Puis il se rappela que les fenêtres du cabinet de travail étaient ouvertes. Il fallait les fermer. Vite.

La pluie pourrait entrer.

CHAPITRE IX

Quand Norman entra dans le living-room son visage paraissait serein. Tansy, assise sur la chaise au dossier droit, était légèrement penchée en avant. Ses yeux avaient une expression intense, pensive. Elle jouait distraitement avec un morceau de ficelle.

Soigneusement, Norman alluma une cigarette.

— Veux-tu boire quelque chose ? demanda-t-il, ni trop nonchalamment ni trop brièvement.

— Non, merci. Bois quelque chose, toi.

Ses mains nouaient et dénouaient la ficelle.

Il s'assit et prit son livre. Du fauteuil, il pouvait l'observer sans qu'elle le remarque.

Et maintenant qu'il n'avait pas de tombe à creuser, aucune tâche machinale à accomplir, ses pensées prenaient le dessus. Mais du moins il pouvait les laisser tourner dans une petite sphère isolée de son cerveau, sans qu'elles affectent l'expression de son visage ni la direction de ses autres pensées, protectivement ancrées sur Tansy.

— La sorcellerie *existe,* disaient les pensées de la sphère. Quelque chose a été appelé à descendre d'un toit. Les femmes sont des sorcières se battant pour leurs hommes. Tansy était une sorcière. Elle te protégeait. Mais tu l'as forcée à s'arrêter.

— Dans ce cas, répliqua-t-il vivement aux pensées de la sphère, pourquoi Tansy ne se rend-elle pas ; compte de ce qui se passe ? On ne peut pas nier qu'elle a semblé très heureuse et soulagée.

— Es-tu certain qu'elle ne s'en rend pas compte ? répondirent les pensées de la sphère. D'ailleurs en perdant les supports de sa magie elle a probablement perdu sa sensivité à la magie. Sans *ses* instruments, disons un microscope ou un télescope, un savant ne serait pas plus capable qu'un sauvage de voir les microbes de la typhoïde ou les lunes de Mars. Son équipement sensoriel naturel serait même inférieur à celui du sauvage.

Et les pensées emprisonnées bourdonnèrent violemment, comme des abeilles cherchant à fuir une ruche fermée.

— Norman, dit brusquement Tansy, sans le regarder, tu as trouvé et brûlé la main dans le cœur de ta chaîne de montre, n'est-ce pas ?

Il réfléchit un instant.

— Oui, en effet, dit-il d'un ton léger.

— Je l'avais vraiment oubliée. Il y en avait tellement.

Il tourna une page, puis une autre. Le tonnerre gronda ; et la pluie se mit à crépiter sur le toit.

— Norman, tu as brûlé mon journal aussi, n'est-ce pas ? Tu as eu raison, bien sûr. Je l'avais gardé parce qu'il ne contenait pas de sorts déjà jetés, seulement leurs formules. Alors, d'une façon tordue, illogique, j'ai prétendu qu'il ne comptait pas. Mais tu l'as vraiment brûlé ?

Répondre à cela était plus difficile. Il eut l'impression de jouer aux devinettes. Tansy « brûlait » de plus en plus. Les pensées de la sphère bourdonnèrent triomphalement : Mme Gunnison a le journal. Maintenant elle connaît tous les charmes protecteurs de Tansy.

Mais il mentit.

— Oui, je l'ai brûlé. Je regrette, mais j'ai pensé…

Tansy l'interrompit.

— Bien sûr. Tu as eu parfaitement raison,

Ses doigts jouèrent plus rapidement avec la ficelle, sur laquelle elle ne baissa pas les yeux.

À travers la fenêtre, les éclairs illuminaient les arbres, et la rue pâle. Le crépitement de la pluie devint martèlement. Malgré cela, Norman crut entendre un crissement de pattes dans l'allée. Ridicule… le vent et la pluie faisaient trop de bruit.

Ses yeux furent attirés par le dessin des nœuds tissés par les doigts nerveux de Tansy. Des nœuds, compliqués et solides, qui se défaisaient sur un seul mouvement habile. Ils lui rappelèrent l'assiduité avec laquelle Tansy avait étudié les jeux de berceaux des Indiens. Ils lui rappelèrent aussi que les peuples primitifs se servent de nœuds pour attacher ou libérer le vent, pour retenir les êtres aimés, pour étrangler des ennemis lointains, pour inhiber ou libérer toutes sortes de processus physiques et physiologiques. Et les Parques tissent le fil des destinées… Il trouvait quelque chose de très agréable dans le dessin des nœuds et les mouvements rythmés qui les faisaient naître. Ils semblaient signifier la sécurité. Jusqu'à ce qu'ils se défassent.

— Norman… – La voix était préoccupée et rapide. – Quelle était cette photo que tu as demandé à Hulda Gunnison de te montrer hier soir ?

Une brève panique envahit Norman. Elle « brûlait » de plus en plus. C'est à ce moment du jeu que l'on criait : « Tu brûles ! »

Et puis il entendit les pas lourds sur les planches du perron devant la maison, des pas qui semblaient avancer prudemment le long du mur. La sphère des pensées interdites commença à exercer une pression centrifugeuse irrésistible. Il sentit que sa raison allait céder sous les assauts intérieurs et extérieurs. Très délibérément, il jeta la cendre de sa cigarette dans le cendrier.

— Une photo du toit d'Estrey, dit-il avec naturel. Gunnison m'avait dit que Hulda avait plusieurs photos de ce genre. Je voulais en voir une.

— Il y avait une sorte de créature dessus, n'est-ce pas ?

Les nœuds se formaient et disparaissaient à une vitesse stupéfiante. Il sembla à Norman, tout à coup, que ce n'était pas seulement de la ficelle que Tansy manipulait, pas seulement de l'air qui était attaché et dénoué. Comme si les nœuds créaient une influence, comme un courant électrique le long d'un fil noué crée un champ magnétique complexe.

— Non, dit-il. – Puis il se força à un petit rire. – À moins d'y compter un ou deux dragons de ciment.

Il regardait la cordelette mouvante. Par instants, elle semblait briller, comme si elle contenait un fil métallique.

Si des ficelles et des nœuds ordinaires, employés magiquement, pouvaient maîtriser des vents, que pouvait contrôler une cordelette partiellement métallique ? La foudre ?

Le tonnerre éclata, assourdissant. La foudre avait dû tomber dans le voisinage. Pas un muscle de Tansy ne frémit. Norman commença à dire.

— Ça alors, c'était…

Puis, au moment où le coup de tonnerre finissait en grondement et où la pluie s'arrêtait un instant, il entendit quelque chose sauter pesamment du perron vers la baie large et basse derrière lui.

Il parvint à se lever et à faire quelques pas vers la baie, comme s'il voulait regarder l'orage. En passant devant la chaise de Tansy il vit que ses doigts agiles créaient un nœud étrange ressemblant à une fleur, avec sept boucles pour pétales. Elle avait des yeux de somnambule. Puis il fut entre elle et la baie, lui servant de bouclier.

L'éclair suivant lui montra ce qu'il savait qu'il verrait. La chose était accroupie, face à la fenêtre. La tête était toujours aussi dénuée d'expression qu'un crâne inachevé.

Il jeta un regard derrière lui. Les mains de Tansy étaient immobiles ; elles tenaient l'étrange nœud à sept boucles.

Juste comme il se retournait il vit les mains s'écarter brusquement. Les sept boucles se refermèrent comme un piège septuple… et tinrent bon.

Et, à ce même instant, il vit la rue devenir claire comme en plein jour ; un immense ruban de foudre fendit l'orme de l'autre côté de la rue et se divisa en plusieurs traînées scintillantes qui retraversèrent la rue vers la baie et la forme de pierre, dressée contre elle.

Puis… une lumière aveuglante et une onde électrique passant dans tout son corps.

Mais sa rétine conservait le tracé incandescent de la foudre, dont les rubans multiples accourant vers la forme pierreuse dressée, avaient convergé sur elle comme s'ils étaient rassemblés par un nœud septuple.

La sphère des pensées interdites s'envola de son cerveau et disparut.

Son fou rire s'éleva au-dessus des réverbérations moribondes du coup de tonnerre titanesque. Il ouvrit la baie, saisit une lampe de bridge et rabattit l'abat-jour de façon à projeter la lumière à l'extérieur.

— Regarde, Tansy ! cria-t-il, mêlant ses mots à son rire incontrôlable. Regarde ce que ces idiots d'étudiants ont fait ! Je parie que ce sont ceux de l'association, dont je me suis moqué en classe. Regarde ce qu'ils ont traîné depuis le campus pour le coller devant chez nous. Quelle plaisanterie ! Il faudra appeler le service des jardins demain, pour qu'ils emmènent ça.

La pluie lui frappait le visage. Il y avait une odeur de soufre, métallique. La main de Tansy effleura son épaule. Elle regarda dehors ; ses yeux étaient toujours ceux d'une somnambule.

C'était là dehors, contre le mur, solide et inerte comme seul peut l'être l'inorganique. Par endroits, le ciment était noirci et brûlé.

— Et de toutes les coïncidences folles, souffla Norman, il a fallu que la foudre lui tombe dessus !

Impulsivement, il étendit la main, toucha l'objet. Quand il sentit la surface rugueuse et dure, encore chaude de la foudre, son rire cessa.

— *Eppur si muove,* murmura-t-il pour lui-même, si bas que Tansy, si près de lui, eût pu ne pas entendre. *Eppur si muove.*

CHAPITRE X

Lorsque Norman se rendit à Hempnell le lendemain matin, il ressemblait à un soldat épuisé par les combats. Il avait dormi longtemps, d'un sommeil lourd, mais il paraissait stupéfié par la lassitude et la tension nerveuse. Ce qui était le cas. Même Harold Gunnison lui en fit la remarque.

— Ce n'est rien, répondit Norman. Simplement de la paresse.

Gunnison eut un sourire sceptique.

— Vous travaillez trop. Ça tue l'efficacité. Rationnez plutôt vos heures de travail. Vos tâches ne dépériront pas si vous les nourrissez huit heures par jour.

Il poursuivit, avec une inconséquence apparente :

— Les administrateurs sont de curieux bonshommes. Et Pollard est davantage un politicien qu'un éducateur. Mais il fait rentrer l'argent et c'est ce qu'on demande aux recteurs.

Norman fut reconnaissant à Gunnison de sa commisération pleine de tact au sujet de la chaire de sociologie, d'autant plus qu'il savait qu'il lui en coûtait d'adresser la moindre critique à Pollard. Mais il se sentait aussi loin de Gunnison que des hordes d'étudiants gaiement vêtus qui se pressaient dans les allées et s'amalgamaient en groupes. Comme s'il y avait entre lui et eux un mur de verre légèrement opaque. Son seul désir – et même celui-là était vaguement diffus – était de prolonger son état présent de réaction fatiguée aux événements de la veille au soir et d'éviter de penser.

Les pensées sont dangereuses, se dit-il, et les pensées opposées à toute science, toute raison, toute intelligence civilisée, sont les plus dangereuses de toutes. Il sentait leur présence par endroits dans son cerveau, comme des poches de poison ; inoffensives tant qu'on les laissait enkystées, sans les ouvrir.

L'une était plus familière que les autres. Elle était présente la veille, au plus fort de l'orage. Il était vaguement reconnaissant de ne plus pouvoir en discerner l'intérieur.

Un autre kyste-pensée concernait Tansy et pourquoi elle avait semblé si gaie et si oublieuse ce matin. Un autre – très grand – était si profondément enfoui dans son cerveau qu'il ne percevait qu'une petite partie de sa surface globuleuse. Il savait que ce kyste était lié à une émotion nouvelle, rageuse, destructive, qu'il avait éprouvée plus d'une fois la veille ; et il savait qu'il ne devait à aucun prix lui donner libre cours. Il en sentait la pulsation lente et rythmée, comme celle d'un monstre endormi dans la boue.

Un autre était lié à des mains… des mains dans des gants de flanelle.

Un autre – petit mais très en évidence – était lié d'une certaine façon aux cartes.

Et il y en avait davantage… bien davantage.

La situation était comparable à celle du héros légendaire qui doit

avancer dans un corridor long et étroit sans en effleurer une seule fois les murs morbidement attirants et empoisonnés.

Il savait qu'il ne pourrait indéfiniment éviter le contact avec les kystes-pensées ; mais en attendant ils pourraient peut-être diminuer et disparaître.

La journée était en harmonie avec son humeur superficiellement maussade et léthargique. Au lieu de la fraîcheur qui aurait dû suivre l'orage, il y avait dans l'air un avant-goût de l'été. L'absentéisme des étudiants se fit plus fort. Ceux qui vinrent en classe étaient inattentifs et manifestement sous l'influence du printemps.

Seul Bronstein était animé. Il attirait les autres élèves de Norman en petites groupes de deux ou trois personnes et leur parlait avec persuasion et chaleur. Norman découvrit qu'il tentait d'organiser une pétition protestant contre la nomination de Sawtelle. Norman lui demanda de cesser. Bronstein refusa ; mais de toute façon il ne semblait pas avoir réussi à passionner ses camarades.

Les cours de Norman furent languissants. Il se contenta de commenter ses notes avec un minimum d'efforts. Il regarda les crayons prendre méthodiquement des notes ou s'égarer en griffonnages compliqués. Deux filles absorbées dessinaient le beau profil du président de classe au deuxième rang. Norman vit des fronts se plisser lorsque les élèves suivaient le cours et redevenir lisses lorsqu'ils n'y faisaient plus attention.

Et durant tout ce temps son propre esprit suivait des chemins trop rêveurs et trop irrationnels pour mériter le nom de réflexions. Il s'agissait plutôt de suites de mots, comme le test d'associations des psychologues.

L'un des chemins s'ouvrit lorsqu'il se rappela l'épigramme selon lequel un cours consiste à transférer le contenu du cahier du professeur dans les cahiers des élèves, sans qu'il passe dans le cerveau de l'un ni des autres. Cela le fit penser à la ronéotypie.

Ronéotypie. Margaret Van Nice. Théodore Jennings. Revolver. Vitre. Galilée. Inscription… (Non, pas ça ! Territoire interdit !)

Le rêve éveillé prit une autre tangente. Jennings. Gunnison. Pollard. Recteur. Empereur. Impératrice. Bateleur. Maison-Dieu. Pendu. (Ça suffit ! n'allons pas plus loin !)

Tandis que s'écoulait lentement la maussade journée les rêves éveillés prirent graduellement une coloration uniforme.

Revolver. Poignard. Écharde. Verre brisé. Ongle. Tétanos.

Après son dernier cours il se retira dans son bureau et s'occupa à de petites tâches. Il était si préoccupé qu'il oubliait, par moments, ce qu'il faisait. Les rêves ne lâchaient pas prise.

Guerre. Corps mutilés. Violence. Meurtre. Corde. Bourreau. (Non, suffit !) Gaz. Revolver. Poison.

La couleur du sang et des blessures physiques.

De plus en plus fort, il sentait la respiration lente du monstre tapi dans les abysses de son cerveau, rêvant des cauchemars de carnage. Bientôt le monstre s'éveillerait et sortirait de la boue. Et il ne pourrait s'y opposer. C'était comme si un marais recouvert de terre, bouillonnant d'eau souterraine, soulevait imperceptiblement la terre en apparence saine… jusqu'au moment où il l'éventrerait en une vaste éruption fétide.

Rentrant chez lui, Norman rencontra M. Carr.

— Bonsoir, Norman, dit le vieil homme.

Il ôta son panama pour éponger son front, qui se prolongeait en une calvitie assez étendue.

— Bonsoir, Linthicum, dit Norman.

Il était en train de se demander si, après avoir laissé pousser l'ongle du pouce et l'avoir affûté, un homme pouvait s'en servir pour s'ouvrir les veines du poignet et se vider de tout son sang.

M. Carr passa le mouchoir sous sa barbiche.

— J'ai beaucoup aimé notre bridge, dit-il. Peut-être pourrions-nous jouer tous les quatre quand nos épouses seront à la réunion féminine, jeudi prochain ? Nous pourrions jouer ensemble, vous et moi, et employer le Culbertson.

Sa voix devint triste.

— Je suis fatigué d'être toujours obligé de jouer le Blackwood.

Norman acquiesça ; mais il songeait aux hommes ayant appris, en cas de nécessité, à avaler leur langue et à mourir asphyxiés. Il tenta de se raisonner. Ces hypothèses n'étaient applicables qu'aux camps de concentration. Des visions de mort se succédaient dans son esprit. Il sentit les pulsions de la chose, enfouie dans son subconscient devenir presque insupportablement fortes. M. Carr fit un signe de tête aimable et s'éloigna dans une autre direction. Norman pressa le pas ; comme si les murs du corridor empoisonné se contractaient sur le héros légendaire, et qu'à moins d'arriver rapidement au bout il ne fut contraint de les repousser follement.

Du coin de l'œil, il vit une de ses élèves. Elle le fixait d'un air intrigué, lui ou quelque chose derrière lui. Il la dépassa et atteignit le boulevard. Le feu était contre lui. Il attendit. Un gros camion rouge roulait vers le carrefour, assez vite.

Alors il sut exactement ce qui allait arriver et qu'il serait incapable de s'en empêcher. Il attendrait que le camion soit tout près et se jetterait sous les roues. Fin du corridor.

Voilà ce que signifiait la cinquième silhouette, le dessin de tarot qui n'était pas traditionnel.

L'impératrice… le Bateleur… Le camion était tout près. La Maison-Dieu… Le feu allait changer mais le camion ne s'arrêterait pas. Le pendu…

Ce ne fut que lorsqu'il se pencha en avant, muscles tendus, que la petite voix blanche lui parla à l'oreille, une voix à la fois monotone et pourtant diaboliquement ironique, la voix de ses rêves :

— Pas avant deux semaines au moins. Pas avant deux semaines.

Il reprit son équilibre. Le camion passa en grondant. Il regarda par-dessus son épaule, d'abord en levant les yeux puis autour de lui. Un petit garçon noir et un vieil homme, assez mal habillé, portant un sac à provisions. Tous deux assez loin de lui. Un frisson lui glaça l'échine.

Des hallucinations, bien sûr, se dit-il. La voix avait été dans sa tête. Néanmoins, il jeta des regards anxieux autour de lui, scrutant l'air lui-même pour des traces de l'invisible tandis qu'il traversait la rue et rentrait chez lui. Dès qu'il y fut, il se versa un scotch plus que large. Curieusement, Tansy avait mis le whisky et l'eau gazeuse sur le buffet. Norman but son verre d'un trait. Il s'en prépara un autre, but une gorgée puis regarda son verre d'un œil dubitatif.

Juste à ce moment, il entendit une voiture s'arrêter. Tansy entra ; elle portait un paquet. Elle souriait ; son visage était rose. Avec un soupir de soulagement elle posa son paquet et écarta sa frange de son front.

— Ouf ! Quelle journée étouffante. J'ai pensé que tu aurais envie d'un verre. Je vais finir le tien.

Lorsqu'elle posa le verre il ne contenait plus que de la glace.

— Nous voilà unis dans l'alcoolisme. Verse-t'en un autre.

— C’était le second, dit Norman.
— Oh, flûte, je croyais te voler.
Elle s’assit sur le bord de la table et le menaça du doigt.
— Écoute, mon vieux, il te faut du repos. Ou des distractions. Je ne suis pas fixée. Les deux peut-être. Voilà mon projet. Je prépare un souper froid – des sandwichs. Puis, quand il fera nuit, nous prenons la voiture et nous allons au Mont. Ça fait des années qu’on n’a pas fait ça. Qu’est-ce que tu en dis ?
Il hésita. Aidées par l’alcool, ses pensées prenaient une direction différente. La moitié de son cerveau souffrait encore de l’hallucination qu’il avait éprouvée, avec sa bouleversante suggestion d’impulsions suicidaires et… autre chose dont il n’était pas sûr. L’autre moitié succombait à l’envoûtement de la gaieté de Tansy.
Elle lui pinça le nez.
— Eh bien ?
— D’accord, dit-il.
— Dis donc, tu es censé avoir l’air enthousiaste !
— Elle glissa de la table, s’en fut vers la cuisine et ajouta, par-dessus son épaule, avec une certaine signification : mais ça viendra plus tard !
Sa beauté était provocante. Il ne voyait pas de différence entre le présent et le passé datant de quinze ans. Il avait l’impression, pour la centième fois, de la voir pour la première fois.
Se sentant à moitié détendu, mais au moins diverti, il s’assit dans le fauteuil. Sa cuisse heurta quelque chose aux angles durs. Il se leva vivement et retira de sa poche de pantalon le revolver de Théodore Jennings.
Il le regarda avec frayeur, incapable de se souvenir quand il l’avait retiré de son tiroir au bureau. Puis, avec un regard furtif vers la cuisine, il le dissimula dans un tiroir du buffet, sous une pile de linge de table.
Quand les sandwichs firent leur apparition, il lisait le journal du soir. Au bas de la cinquième page se trouvait un écho local.
« *Une bonne blague vaut qu’on y consacre du temps et des efforts. C’est du moins l’opinion de quelques étudiants de Hempnell, qui n’ont pas encore été identifiés. Mais nous nous demandons ce qu’a ressenti le professeur Norman Saylor ce matin, lorsqu’en regardant par sa fenêtre il a vu une gargouille de pierre pesant au moins cent cinquante kilos au beau milieu de sa pelouse. Elle avait été enlevée du toit d’un des bâtiments de l’université. On ne sait toujours pas comment les étudiants ont réussi à la détacher du toit, la descendre, et la transporter jusqu’à la demeure du professeur Saylor.*
« Questionné au sujet des plaisantins, le Recteur Pollard répondit en riant : Je suppose que notre programme d’éducation physique donne à nos a élèves des réserves exceptionnelles de force et d’énergie.
« *Quand nous avons pu joindre le recteur Pollard, il se rendait au Lion’s Club pour faire une allocution :*
« Le plus grand Hempnell : l’Université et la Cité. »
(Page 1, le texte de son discours.)
On pouvait s’y attendre. Les inexactitudes coutumières. Ce n’était pas une gargouille. Les gargouilles sont des gouttières ornementales. Aucune mention de la foudre. Le journaliste l’avait probablement omise parce qu’elle ne cadrait pas avec les normes conventionnelles des articles censés ne pas être conventionnels. La presse était censée adorer les coïncidences. Bon Dieu, elle en ratait d’extraordinaires !
Finalement, comme d’habitude, l’entrefilet était devenu de la publicité…

pour l'éducation physique, cette fois. Il fallait reconnaître que les relations publiques de Hempnell avaient une sorte d'efficacité lourdaude.

Tansy lui enleva le journal.

— Le monde peut attendre, dit-elle. Tiens, goûte mon sandwich.

CHAPITRE XI

Il faisait nuit lorsqu'ils partirent pour le Mont. Norman conduisait prudemment, prenant son temps aux carrefours. La gaieté de Tansy n'occupait toujours que la moitié de son esprit.

Elle souriait, mystérieusement. Elle avait mis une robe blanche, toute simple, et avait l'air d'être une étudiante.

— Je pourrais être une sorcière, dit-elle, t'emmenant à un rendez-vous au sommet d'une colline. Notre petit sabbat personnel.

Norman sursauta, puis se rappela qu'en disant des choses semblables elle se moquait courageusement de sa conduite passée. À aucun prix il ne devait lui révéler l'autre moitié de ses pensées.

Elle ne devait pas savoir combien il était inquiet pour lui-même.

Les lumières de la ville furent dépassées. À un kilomètre, il prit le virage abrupt menant au Mont. La route était plus accidentée qu'il ne se souvenait… Y avait-il dix ans de cela ? Et les arbres étaient plus épais… leurs branches effleuraient le pare-brise.

Quand ils atteignirent la clairière du sommet, la lune rouge, pleine depuis deux jours, se levait.

Tansy la montra et dit :

— Parfait ! J'ai bien choisi le moment ! Mais où sont les autres ? Il y avait toujours deux ou trois voitures ici. Et par une nuit comme celle-ci !

Il arrêta la voiture près du bord.

— La mode des rendez-vous amoureux change aussi, dit-il. Nous sommes dans un chemin folklorique abandonné.

— Toujours le sociologue !

— Sans doute. Peut-être Mme Carr a-t-elle appris l'existence de cette clairière. Et les étudiants doivent aller plus loin, de nos jours.

Elle posa la tête sur son épaule. Il éteignit les phares. La lune jetait des ombres douces.

— Nous faisions cela à Gorham, murmura Tansy. Quand je suivais tes cours et que tu étais un jeune prof très sérieux. Jusqu'à ce que je découvre que tu n'étais pas différent des étudiants… mais que tu valais mieux. Tu te souviens ?

Il fit un signe de tête et lui prit la main. Il baissa son regard sur la ville, distingua le campus avec ses projecteurs envahissants, destinés à interdire les coins sombres aux jeunes couples. Cet assemblage brutalement illuminé de bâtiments gothiques lui sembla pour un instant symboliser tout un monde de concurrence intellectuelle stérile et de traditionalisme jaloux, un monde auquel il se sentait présentement infiniment étranger.

— Je me demande si c'est pour ça qu'ils nous haïssent tellement ? dit-il presque inconsciemment.

— De quoi parles-tu ?

Mais la question semblait presque paresseuse.

— Le reste des membres de la faculté, ou la plupart. Est-ce parce que nous pouvons faire des choses comme celle-ci ?

Elle rit.

— Tu commences donc à comprendre. Nous ne faisons pas des choses comme celle-ci bien souvent, tu sais.

Il poursuivit son idée.

— Le monde est atrocement compétitif et jaloux. Et la compétition dans une institution, étant confinée, peut être plus sauvage que tout autre. Tu ne le penses pas ?

— Je vis avec depuis des années, dit Tansy avec simplicité.

— Bien sûr, tout cela est très mesquin. Mais les sentiments mesquins peuvent peser plus lourd que les autres. Ils sont d'une taille plus en rapport avec l'esprit humain.

Il regardait Hempnell et tâchait de visualiser la somme de malveillance et de jalousie qu'il avait inévitablement accumulée contre lui. Un léger frisson le gagna. Il comprit où ces pensées le menaient. La moitié sombre de son esprit prit le dessus.

— Tiens, philosophe, dit Tansy. Bois une lampée.

Elle lui tendait une petite flasque d'argent, qu'il reconnut.

— Je n'imaginais pas que tu l'avais encore, après tout ce temps.

— Oui… Tu te souviens de la première fois où je te l'ai tendue ? Je crois que ça t'a choqué.

— Mais j'ai accepté de boire.

— Oui… Alors, bois.

Cela avait le goût du feu et des épices, avec de curieux souvenirs des années de la prohibition, de Gorham, et de la Nouvelle-Angleterre.

— C'est du cognac ?

— Grec. Donne-m'en une gorgée.

Les souvenirs envahirent la moitié sombre de son esprit, qui disparut sous leurs vagues. Il regarda les cheveux lisses de Tansy, ses yeux brillants sous la lune. Bien sûr, c'est une sorcière, pensa-t-il légèrement. Lilith… Ishtar. Il le lui dirait.

— Te souviens-tu, dit-il, du soir où nous avons glissé dans le fossé pour échapper au veilleur de nuit de Gorham ? S'il nous avait pris, il y aurait eu un scandale affreux…

— Oh oui ! Et la fois où…

Quand ils redescendirent la colline, la lune était plus haute d'une heure. Il conduisait lentement. Un camion le dépassa. « Pas avant deux semaines. » Balivernes ! Il entendait des voix, maintenant ? Comme Jeanne d'Arc !

Il se sentait joyeux. Il avait envie de révéler à Tansy toutes les choses ridicules qu'il avait imaginées, afin qu'elle en rie aussi. Quelle superbe histoire de fantômes ! Il y avait une raison de ne rien lui dire, mais maintenant cette raison paraissait futile ; elle faisait partie de ce Hempnell étriqué, tordu, timoré, auquel ils devraient échapper plus souvent. À quoi bon vivre, s'il fallait sans cesse se taire de peur d'offenser Pierre, Paul ou Jacques ?

Donc, lorsque de retour dans le living-room, Tansy s'allongea sur le canapé, il dit :

— Tansy, au sujet de la sorcellerie, je veux te dire…

Il fut pris totalement au dépourvu par la force, réelle ou irréelle, qui l'assaillit. Un instant après, il était assis dans son fauteuil, parfaitement sobre ; le monde extérieur pesait glacialement sur ses sens ; le monde

intérieur était une sphère tourbillonnante de pensées étrangères ; l'avenir, un sombre couloir long de deux semaines. C'était comme si une énorme main calleuse s'était brutalement refermée sur sa bouche et qu'une autre, similaire, l'avait agrippé par l'épaule, secoué, et jeté dans le fauteuil de cuir..

Comme si… ?

Il jeta un regard inquiet autour de lui.

Peut-être y avait-il eu des mains.

Tansy n'avait apparemment rien remarqué. Dans l'ombre, son visage était un ovale blanc. Elle fredonnait une chanson. Elle ne lui demanda pas de finir la phrase commencée…

Il se leva, alla d'un pas mal assuré dans la salle à manger, et se servit un scotch. Chemin faisant, il tourna les commutateurs et fit de la lumière.

Donc, il ne pouvait en parler à Tansy, ni à quiconque, même s'il le voulait ? Voilà pourquoi on n'entendait jamais parler des vraies victimes de la sorcellerie, se dit-il. Ses pensées avaient pris le dessus. Voilà pourquoi elles n'y échappaient jamais, même avec des moyens d'évasion à leur portée. Ce n'était pas de la faiblesse. Ils étaient *surveillés.* Comme un gangster enlevé dans une boîte de nuit à la mode. Il devait s'excuser auprès des fêtards bruyants assis à sa table, rire de bon cœur, saluer des amis au passage, faire de l'œil aux jolies filles ; parce que derrière lui, mains dans la poche de leurs smokings bien coupés, se tenaient les tueurs de la bande adverse. À quoi bon se laisser abattre sur place ? Mieux valait jouer le jeu, courir sa chance.

Mais ça, c'était du cinéma. Ainsi que les mains calleuses.

Il se salua dans le miroir au-dessus du buffet.

— Voici le professeur Saylor, dit-il. Ethnologue distingué croyant fermement à la sorcellerie.

Mais le visage reflété avait l'air plus effrayé que dégoûté.

Il se prépara un autre verre, en versa un pour Tansy, et les emporta dans le living-room.

— Vive l'orgie, dit Tansy. Sais-tu que depuis Noël tu n'as même pas risqué de t'enivrer ?

Il sourit. S'enivrer était précisément ce que ferait le gangster de cinéma. Afin de saisir un instant d'oubli avant le règlement de comptes. L'idée n'était pas mauvaise.

Lentement, d'abord sur un mode mineur, assez mélancolique, ils retrouvèrent l'atmosphère du Mont. Ils bavardèrent, écoutèrent de vieux disques, racontèrent des plaisanteries assez vieilles pour être jeunes à nouveau. Tansy joua du piano. Ils chantèrent un cocktail fou de chansons, de folklore, d'hymnes religieux, nationaux, révolutionnaires ; des blues, du Brahms, du Schubert.

Ils se souvenaient.

Et ils continuaient de boire.

Mais toujours, comme une étincelante sphère de cristal, les pensées étrangères tournoyaient dans le cerveau de Norman. L'alcool lui permettait de les considérer sans passion, sans se révulser constamment au nom du bon sens. Avec l'unité d'intention de l'ébriété, son esprit de scientifique se mit à rassembler des preuves internationales de sorcellerie.

Par exemple, n'était-il pas probable que toutes les impulsions autodestructrices résultaient de la sorcellerie ? Ces impulsions universelles étaient en contradiction directe avec les lois d'auto-préservation. Afin de les justifier, Edgar Allan Pœ avait imaginé un « Démon de la perversité » et

les psychanalystes avaient laborieusement supputé une « volonté suicidaire ». Combien il était plus simple de les attribuer à des forces malveillantes extérieures à l'individu, opérant grâce à des moyens non encore analysés et donc considérés comme supranaturels.

Les expériences des derniers jours pouvaient être classées en deux catégories. La première comprenait les mésaventures et antagonismes naturels contre lesquels les conjurations de Tansy l'avaient protégé. La tentative meurtrière de Théodore Jennings devait sans doute faire partie de cette catégorie. Il y avait des chances pour que Jennings soit réellement psychopathe. Il aurait attaqué Norman plus tôt, n'était la magie conjuratrice de Tansy. Dès que l'écran protecteur fut abattu, dès que Norman eût brûlé la dernière main, l'idée avait soudain bourgeonné chez Jennings comme une fleur de serre. Jennings l'avait reconnu lui-même : « Ce n'est qu'à l'instant que j'ai compris… »

L'accusation de Margaret Van Nice, l'intérêt soudain porté par Thompson à ses activités non-académiques et la découverte de la thèse de Cunningham par Sawtelle relevaient probablement de cette catégorie.

La seconde catégorie… sorcellerie active et malveillante, dirigée contre lui-même.

— À quoi penses-tu ?

Tansy le regardait par-dessus le bord de son verre.

— À la soirée de Noël dernier, répondit-il facilement, quoique d'une voix assez épaisse. À Welby jouant au saint-bernard, avec la peau d'ours sur son dos et la bouteille de scotch attachée sous son menton. Je me demandais pourquoi les choses les plus drôles paraissent ensuite si quelconques. Mais je préfère être quelconque plutôt que respectable.

Il éprouva un orgueil enfantin à avoir si habilement évité le piège de l'aveu. Simultanément, il pensa que Tansy était bel et bien une sorcière, donc une femme potentiellement névrosée, à protéger à tout prix contre des suggestions dangereuses. L'alcool divisait son cerveau en parties n'ayant pas de lien les unes avec les autres.

Les choses se mirent à arriver de façon saccadée. Par moments, il perdait conscience. Dans les intervalles, il raisonnait avec une logique de scientifique.

Ils chantaient *St. James Infirmary*.

Il pensait : Pourquoi les femmes ne seraient-elles pas sorcières ? Elles sont intuitives, traditionalistes, irrationnelles. Pour commencer, elles sont superstitieuses. Et, comme Tansy, la plupart d'entre elles ne sont jamais très sûres du succès de leurs sorts.

Ils avaient roulé le tapis et dansaient au rythme de *Chloé*. À un moment quelconque, Tansy avait mis son déshabillé rose.

Norman pensait : Le dragon d'Estrey appartient à la seconde catégorie. Animé par une âme humaine ou non-humaine, conjurée en lui par Mme Gunnison, et contrôlée grâce à des photos. Dans la même catégorie entrent le poignard d'obsidienne, le vent docile, le camion obstiné.

Ils passaient le *Boléro* de Ravel, et Norman battait la mesure avec son poing.

Il pensait : Les hommes d'affaires achètent des actions sur l'avis de cartomanciennes ; les numérologues régissent la carrière des vedettes de cinéma. La moitié du monde calque ses actes sur les prédictions astrologiques ; la publicité bêle constamment de magie et de miracles ; la majeure partie de l'art moderne et du surréalisme n'est qu'une tentative de sorcellerie qui emprunte ses formes aux hommes-médecine primitifs et ses

idées aux théosophes modernes.

Il regardait Tansy. Elle chantait *St. Louis Blues,* d'une voix rauque, sensuelle. Welby avait raison ; il avait toujours maintenu qu'elle avait des dons et qu'elle ferait une bonne chanteuse.

Il pensait : Tansy a vaincu le dragon d'Estrey avec les nœuds. Mais elle aura du mal à réussir à nouveau quelque chose de semblable parce que Mme Gunnison a volé son livre de formules et pourra s'opposer à elle.

Ils partageaient un scotch si fort que Norman en aurait eu la gorge en feu s'il n'avait pas perdu toute sensation. Et il paraissait en boire beaucoup plus que sa part.

Il pensait : Le dessin-bâton de l'homme et du camion est la clé d'un groupe de sorcelleries liées.

Les cartes furent d'abord, comme l'art, des supports magiques. Ces sorcelleries ont pour but de m'anéantir. Le mugisseur agit comme un haut-parleur. La chose invisible derrière moi, à la voix blanche et aux mains calleuses, est un gardien veillant à ce que je ne dévie pas du chemin tracé. Un couloir étroit. Encore deux semaines.

Étrangement, ces pensées n'étaient pas entièrement désagréables. Elles avaient une beauté très personnelle, sauvage, noire, empoisonnée, d'une luminosité mortelle et splendide. Elles possédaient la fascination de l'impossible, de l'incroyable. Elles promettaient des choses inimaginables. Tout en terrorisant elles ne perdaient pas leur beauté glaciale et poignante. Elles étaient comme des visions suscitées par quelque drogue interdite. Elles avaient l'attrait d'un péché inconnu et d'un ultime blasphème. Norman pouvait comprendre la force qui poussait les pratiquants de la magie noire à affronter n'importe quel danger.

Son ébriété le sécurisait. Elle avait réduit son cerveau à ses particules ultimes ; ces particules étaient incapables d'éprouver la peur, car elles ne pouvaient être atteintes ; tout comme les atomes d'un homme ne meurent pas sous l'impact de la balle qui le tue.

Maintenant les particules tourbillonnaient follement. Il perdait conscience.

Tansy était dans ses bras. Elle questionnait, anxieusement, ardemment :

— Tout ce qui est mien est tien ? Tout ce qui est tien est mien ?

La question éveilla en lui un soupçon, mais qui resta vague. Il pensa que les mots recelaient un piège. Mais lequel ? Ses pensées titubaient.

Tansy disait, on eût cru qu'elle citait la Bible :

— Et j'ai bu dans ta coupe et tu as bu dans la mienne.

Son visage était un ovale indistinct ; ses yeux, des joyaux embués.

— Tout ce qui est tien est mien ? Tu me le donnes sans entrave, et de ton plein gré ?

Quelque part, un piège.

Mais la voix était irrésistiblement attirante, comme des doigts caressants.

— Tout ce qui est tien est mien ? Dis-le une fois, une seule fois, Norman. Pour me faire plaisir.

Bien sûr qu'il l'aimait. Plus que tout au monde.

Il attira le visage indistinct, voulut embrasser les yeux embués.

— Oui… oui… tout ce qui est mien… s'entendit-il dire.

Et puis son cerveau bascula. Il plongea dans un océan sans fin, d'ombre, de silence, de paix.

CHAPITRE XII

Le soleil jouait gaiement sur les rideaux tirés. Ses rayons filtrés remplissaient la chambre, comme un liquide scintillant. Les oiseaux chantaient, se racontant des histoires importantes. Norman referma les yeux et s'étira voluptueusement.

Voyons, il était temps qu'il commence son article pour *L'Anthropologie Américaine*. Et il n'avait pas terminé la révision de son *Manuel d'Ethnologie*. Il avait tout le temps, mais mieux valait s'en débarrasser. Il fallait qu'il parle à Bronstein de sa thèse. Le garçon avait de bonnes idées mais il fallait les discipliner. Et puis son allocution aux mères non-universitaires. Autant leur dire quelque chose d'utile…

Les yeux toujours fermés, il savoura cette sensation infiniment agréable… la pensée d'un travail qu'on aime faire, et bien faire, mais qui ne presse pas.

Car la journée était trop belle pour ne pas jouer au golf. Il verrait si Gunnison était libre. Et puis, Tansy et lui n'étaient pas allés à la campagne de tout le printemps. Il lui en parlerait au petit déjeuner. Les petits déjeuners du samedi étaient spéciaux. Elle devait être en train de le préparer. Il eut l'impression qu'une douche lui donnerait très faim. Il devait être tard.

Il ouvrit un œil et fixa la pendulette. Midi quarante-cinq ! Quand s'était-il couché hier soir ? Qu'avait-il fait ?

Le souvenir des derniers jours se déclencha comme un ressort, si violemment que son cœur battit très fort. Mais il y avait une différente dans ses souvenirs. Ils semblaient incroyables, irréels. Il avait le sentiment de lire le dossier médical très détaillé de quelqu'un d'autre ; un homme ayant un tas d'idées bizarres sur la sorcellerie, la persécution, des choses comme ça. Les souvenirs n'allaient pas du tout avec son euphorie présente. Plus étrangement encore, ils n'affectaient pas vraiment cette euphorie.

Diligemment, il fouilla son esprit, cherchant des traces de peur surnaturelle, du sentiment d'être surveillé et gardé, de la monstrueuse impulsion auto-destructrice. Il ne put en découvrir aucune ni même s'en suggérer. Quelles qu'aient été ces émotions, elles faisaient maintenant partie du passé et ne relevaient que de la mémoire intellectuelle. « Sphères de pensées étrangères ! » Quelle idée bizarre ! Et pourtant c'était arrivé. *Quelque chose* s'était passé.

Machinalement, il s'était retrouvé sous la douche. Et maintenant, se savonnant sous la cascade d'eau chaude, il se demanda s'il ne devrait pas en parler avec Holstrom, le professeur de psychologie, ou avec un bon psychiatre. Les contorsions mentales endurées ces jours derniers pourraient largement étoffer tout un traité ! Mais, ce matin, il se sentait si sain d'esprit qu'il lui était impossible de croire à un trouble mental sérieux. Non, il avait simplement éprouvé un de ces curieux et inexplicables

spasmes d'irrationnalité qui peuvent affecter les gens les plus équilibrés, justement, peut-être, parce qu'ils *sont* si équilibrés.

Une libération de morbidité trop longtemps contenue. Il regrettait seulement d'avoir ennuyé Tansy avec cela. Bien que son petit complexe de sorcellerie à elle ait servi de détonateur. Complexe maintenant heureusement vaincu. Pauvre gosse, elle s'était donné du mal pour l'égayer, hier soir. Il lui revaudrait ça.

Il se rasa lentement, avec plaisir. Le rasoir se comporta à merveille.

Tandis qu'il achevait de s'habiller, il fut saisi d'un doute. À nouveau, il fouilla son esprit, les yeux clos comme un homme cherchant à percevoir un son presque inaudible :

Rien. Pas la moindre trace de terreurs morbides.

En sifflotant, il entra dans la cuisine.

Aucune trace de petit déjeuner. Près de l'évier, des verres non lavés, des bouteilles vides, un bac à glaçons empli d'eau tiède.

— Tansy ! appela-t-il. Tansy !

Il parcourut la maison avec la vague appréhension qu'elle n'ait perdu connaissance avant de se coucher. Ils avaient bu comme des trous. Il alla au garage, s'assurer que la voiture était là. Elle était peut-être allée à pied chez l'épicier, acheter quelque chose pour le petit déjeuner. Mais, rentrant dans la maison, il se hâta davantage.

Cette fois, dans le cabinet de travail, il vit l'encrier renversé et le bout de papier au bord de la mare noire qui séchait. Le message avait manqué être oblitéré de bien peu.

C'était griffonné à la hâte – la plume avait troué le papier, deux fois – mais c'était indubitablement l'écriture de Tansy. Le message s'interrompait au milieu d'une phrase.

Pendant quelques instants elle ne me surveille pas. Je n'avais pas compris qu'elle serait plus forte que moi. Pas deux semaines, deux jours !

N'essaie pas de me suivre. Notre seule chance – fais exactement ce que je te dis. Prends quatre longueurs de cordelette blanche de dix

Il vit la traînée partant de la mare noire et se terminant en une empreinte indistincte de main. Involontairement, il imagina la scène. Tansy avait griffonné désespérément, jetant des regards furtifs par-dessus son épaule. Puis *la chose* avait compris ce qu'elle faisait, lui avait fait sauter la plume des doigts et l'avait brutalement secouée. Il se rappela le poids de ces énormes mains cornées et tressaillit. Et puis… et puis, elle avait rassemblé ses affaires, très doucement, bien qu'il ne risquât pas de se réveiller, et elle était sortie de la maison. Si elle avait rencontré quelqu'un de connaissance dans la rue, elle avait dû parler gaiement et rire ; parce que *la chose* était derrière elle, guettant toute tentative de lui échapper.

Donc, elle était partie.

Il voulait courir dans la rue en criant son nom.

Mais la mare d'encre avait séché en paillettes noires tout autour du bord. Elle devait dater de plusieurs heures.

Où était allée Tansy, dans la nuit ?

N'importe où. Là où le corridor étroit se terminait pour elle ; le corridor dont la longueur n'était plus de deux semaines mais de deux jours.

Soudain, en un éclair, il comprit. S'il n'avait pas été ivre la nuit dernière il aurait deviné.

Une des plus vieilles et des plus sûres méthodes de conjuration existantes. Le transfert du mal. Comme l'homme-médecine qui transfère la maladie dans une pierre, dans un ennemi ou en lui-même – parce qu'il est

plus apte à la combattre –, Tansy avait pris sa malédiction sur elle-même. Elle avait partagé sa boisson et sa nourriture la nuit dernière. Elle avait employé toutes ses ressources pour s'unir à lui. C'était si évident ! Il chercha désespérément à retrouver les derniers mots qu'elle avait prononcés :

« Tout ce qui est tien est mien ? Tout ce qui est tien est mien ? »

Elle voulait parler du sort qui lui avait été jeté.

Et il avait répondu : « Oui. »

Un instant ! Qu'est-ce qu'il allait penser là ? Il leva les yeux sur les étagères aux livres sobrement reliés. Voyons, il s'abandonnait aux mêmes sottises qui l'avaient affaibli les jours précédents, et cela maintenant que quelque chose de sérieux était en jeu. Non, non, il n'y avait rien de surnaturel dans tout cela. Pas de chose, pas de gardien, rien qu'un fantasme de leurs nerfs exacerbés. La *vérité,* c'est que *lui-même* avait *suggéré* toutes ces balivernes à Tansy. Il lui avait infligé le produit de sa propre imagination maladive. Il avait dû lui raconter toutes ces idioties durant son ivresse. Tous ses fantasmes. Comme elle était impressionnable – et croyait déjà à la sorcellerie – elle avait eu l'idée de transférer la malédiction sur elle-même et s'était convaincue de l'avoir fait. Puis elle était partie, Dieu sait où. Et c'était déjà suffisamment grave.

Il regardait encore le message griffonné et se demandait machinalement ce qu'étaient des « cordelettes blanches de dix » lorsque le carillon de la porte d'entrée tinta. Il prit une lettre dans la boîte, l'ouvrit fiévreusement. L'adresse avait été écrite au crayon épais et le graphite avait coulé. Mais il en connaissait l'écriture.

Le message était si saccadé et irrégulier qu'il lui fallut du temps pour le déchiffrer. Il commençait et finissait au milieu d'une phrase.

Centimètres chacune – une longueur de boyau, un peu de platine ou d'iridium, un morceau de magnétite, une aiguille de phono qui n'ait joué que la Neuvième Sonate de Scriabine. Puis attache –

« De dix centimètres chacune » ! Bien sûr ! C'était ta suite du premier message, avec sa formule bizarre. S'était-elle réellement persuadée qu'un gardien la surveillait et qu'elle ne pouvait communiquer avec Norman que durant les rares instants où son attention était ailleurs ? Il connaissait la réponse. Quand on est obsédé on peut se persuader de n'importe quoi.

Il examina le cachet de la poste et reconnut le nom d'une ville située à plusieurs kilomètres à l'est de Hempnell. Ils n'y connaissaient personne, et ne savaient rien de la ville. Sa première impulsion fut de sauter dans la voiture et de s'y rendre. Mais que pourrait-il y faire ?

Le téléphone sonna. C'était Evelyn Sawtelle.

— C'est vous, Norman ? Je voudrais parler à Tansy.

— Je regrette, elle n'est pas là.

Evelyn Sawtelle ne parut pas surprise, car sa question vint trop vite.

— Où est-elle ? Il faut que je la joigne.

Norman réfléchit.

— Elle est à la campagne, chez des amis. Puis-je lui transmettre un message ?

— Non, je veux parler à Tansy. Donnez-moi le numéro de vos amis.

— Ils n'ont pas le téléphone ! dit rageusement Norman.

— Non ? Eh bien, ça n'a pas d'importance.

Elle avait l'air bizarrement contente, comme si la colère de Norman lui avait été agréable.

— Je rappellerai. Il faut que je me sauve. Hervey est tellement pris par

ses nouvelles responsabilités ! Au revoir.

Norman raccrocha. Pourquoi diable… Soudain, il pensa à une explication. On avait peut-être vu Tansy quitter la ville. Flairant la possibilité d'un scandale quelconque, Evelyn Sawtelle avait voulu se renseigner. Peut-être que Tansy avait emporté une valise.

Il inspecta le boudoir de Tansy. La petite valise manquait. Des tiroirs étaient ouverts. Elle avait dû faire sa valise en toute hâte. Mais… l'argent ? Il regarda son porte-billets. Vide. Elle avait donc pris une quarantaine de dollars. Avec ça, on pouvait faire du chemin. L'écriture saccadée du message suggérait qu'il avait été rédigé à bord d'un train ou d'un car.

Les heures suivantes furent très pénibles pour Norman. Il regarda des indicateurs ; plusieurs trains et plusieurs cars passaient par la ville d'où avait été postée la lettre de Tansy. Il se rendit à la gare et, aux arrêts, posa des questions prudentes qui restèrent sans réponse.

Il voulait faire tout ce que l'on doit faire lors d'une disparition. Mais comment ? Que pouvait-il dire ? « Monsieur le commissaire, ma femme a disparu. Elle souffre de l'illusion d'être… » Et si on la retrouvait et qu'on la questionnait ? Si un médecin l'examinait, dans l'état mental où elle se trouvait, avant que Norman ne puisse le devancer auprès d'elle ?

Non, il devait s'en occuper seul. Mais s'il ne découvrait pas rapidement un indice, il serait forcé de s'adresser à la police, en inventant une histoire quelconque.

Elle avait écrit : « Deux jours. » Si elle croyait qu'elle était condamnée à mourir dans les deux jours, cette conviction ne serait-elle pas suffisante… ?

Au crépuscule, il retourna chez lui, étouffant l'espoir chimérique qu'elle était peut-être revenue en son absence. Le postier des distributions spéciales s'apprêtait à repartir. Norman s'arrêta près de lui. – Rien pour Saylor ?

— Oui, monsieur. Dans la boîte.

Le message était plus long cette fois, mais tout aussi difficile à déchiffrer.

Enfin, son attention est ailleurs. Si je domine mes émotions, elle ne remarque pas si rapidement ce que je pense. Mais j'ai eu du mal à poster la dernière lettre. Norman, tu dois faire ce que je te dis. Les deux jours s'achèvent dimanche à minuit. Ensuite, la Baie. Tu dois faire ce que je te dis. – Attache les quatre cordelettes en un nœud de ménagère, un nœud droit, un nœud marin, un nœud d'ajust. Noue le boyau en huit. Puis ajoute –

Il regarda le cachet de la poste. L'endroit était à trois cents kilomètres, à l'est. Pas sur une ligne de chemin de fer, autant qu'il s'en souvienne. Ce qui restreignait considérablement les possibilités.

Un mot de la lettre revenait dans son esprit, comme une note de musique si souvent répétée qu'elle en devient insupportable.

Baie. Baie. Baie. Baie.

Le souvenir revint. Un après-midi chaud, des années auparavant. Juste avant leur mariage. Ils étaient assis au bord d'une jetée vétuste. Il se rappela l'odeur saline et poissonneuse, les vieilles planches grises couvertes d'échardes.

— C'est drôle, avait-elle dit en contemplant l'eau verte. J'ai toujours pensé que je finirais là-dessous. Je n'en ai pas peur. J'ai toujours nagé assez loin. Mais même lorsque j'étais enfant, je regardais la Baie – parfois bleue, parfois verte, parfois grise, couverte de vagues blanches, brillant au clair de lune ou voilée de brume – et je me disais : « Tansy, la Baie t'aura, mais pas avant de nombreuses années. » C'est drôle, n'est-ce pas ?

Il avait ri, l'avait serrée contre lui, et l'eau verte avait continué de

clapoter contre les pilotis couverts d'algues.

Il était en visite chez elle, du vivant de son père, dans sa maison familiale près de Bayport, sur la côte sud de la baie de New York.

Le corridor étroit finissait pour Tansy dans la baie, demain soir à minuit.

Elle devait se diriger vers la baie.

Il donna de nombreux coups de téléphone – cars, trains, avions. Impossible d'avoir une place d'avion mais le train de ce soir l'emmènerait à Jersey City avec une heure d'avance sur le car qu'elle devait avoir pris, selon les déductions faites d'après les cachets postaux.

Il avait amplement le temps de faire une valise et d'encaisser un chèque en allant à la gare.

Il étala les trois messages sur la table… l'un écrit à l'encre, les deux autres au crayon. Il relut la formule insensée et incomplète.

Et fronça les sourcils. Un scientifique négligerait-il la millionième possibilité ? Le général d'une armée prise au piège dédaignerait-il un stratagème ne figurant pas dans les manuels ? La formule paraissait être du charabia. Hier, elle aurait peut-être pu le troubler. Aujourd'hui, ce n'était qu'un non-sens. Mais demain soir elle pouvait représenter une fantastique dernière chance.

Mais… un compromis avec la magie ?

— Norman, tu *dois* faire ce que je dis.

Les mots le fixaient.

Après tout, il aurait peut-être besoin de ces bêtises pour la calmer s'il la retrouvait au bord de la folie.

Il trouva une pelote de ficelle blanche dans la cuisine, et sa raquette de squash dans le placard. Il coupa les deux cordes du milieu. Elles serviraient de boyau.

L'âtre n'avait pas été nettoyé depuis qu'ils avaient brûlé le contenu des tiroirs de Tansy. Il le fouilla et trouva un fragment de pierre noircie qui aimanta une aiguille. De la magnétite.

Il trouva le disque de *la Neuvième Sonate* de Scriabine et mit une aiguille neuve sur le tourne-disque. Il regarda sa montre et se mit à marcher nerveusement de long en large. Peu à peu, la musique s'empara de lui. Elle n'avait rien d'agréable. Elle était provocante et exaspérante, avec sa mélodie psalmodiante, ses balancements dans les basses, ses trémolos dans les aigus et l'ornementation élaborée qui serpentait tout au long des touches. Elle irritait les nerfs.

Il se rappela ce qu'il en avait entendu dire. Tansy ne lui avait-elle pas dit que Scriabine avait appelé sa *Neuvième Sonate* une « Messe Noire », qu'il répugnait à jouer ? Scriabine, qui avait imaginé un orgue à couleurs, qui avait essayé de traduire le mysticisme en musique et qui était mort d'une étrange infection des lèvres. Un Russe au visage ingénu, avec une énorme moustache recourbée. Des phrases répétées par Tansy flottaient dans sa tête « La *Neuvième Sonate* est empoisonnée, le morceau de musique le plus perfide jamais composé. » Ridicule ! Comment la musique serait-elle autre chose qu'un tissu abstrait de sons ?

Et pourtant, en écoutant la *Neuvième Sonate,* il était possible de penser différemment.

Elle se déroulait de plus en plus vite. Le ravissant second thème s'infecta, se déforma en quelque chose de rauque et de discordant – une marche des damnés – une danse des damnés – s'arrêtant soudain après avoir atteint un degré insupportable. Puis une répétition du psalmodiement du premier thème, se terminant sur une note basse, douce et pourtant énervante.

Il ôta l’aiguille, l’enferma dans une enveloppe et la mit avec tout ce qu’il emportait. Ce ne fut qu’alors qu’il se demanda s’il ne prenait toutes ces idioties que pour calmer Tansy, pourquoi il s’était donné la peine de jouer la *Neuvième Sonate* avec l’aiguille. Une aiguille neuve aurait aussi bien fait l’affaire. Il haussa les épaules.

Après coup, il arracha dans le grand dictionnaire la page comportant une liste illustrée de nœuds.

Il sortait lorsque le téléphone sonna.

— Professeur Saylor, pourrais-je parler à Tansy ?

La voix de Mme Carr était très amicale. Il lui répéta ce qu’il avait dit à Evelyn Sawtelle.

— Je suis ravie qu’elle se repose à la campagne, dit Mme Carr. Vous savez, professeur Saylor, je n’ai pas trouvé très bonne mine à Tansy ces derniers temps. J’étais un peu inquiète. Vous êtes sûr qu’elle va bien ?

Juste à ce moment-là, sans aucun avertissement, une autre voix intervint.

— Qu’est-ce que ça signifie ? On me surveille comme une enfant ? Je sais ce que je fais !

— Silence ! dit sèchement Mme Carr. – Elle reprit, de sa voix sucrée : – Quelqu’un devait être sur la ligne. Au revoir, professeur Saylor.

La communication fut coupée. Norman fronça les sourcils. La deuxième voix avait beaucoup ressemblé à celle d’Evelyn Sawtelle.

Il prit sa valise et sortit.

CHAPITRE XIII

Le chauffeur de car qu'on désigna à Norman à Jersey City avait des épaules costaudes et des yeux somnolents mais intelligents. Debout près du mur, il fumait une cigarette.

— Oui, elle devait être avec moi, dit-il après avoir réfléchi. Une jolie femme, mince, dans une robe grise avec une broche argentée comme vous dites. Une valise, en peau de porc claire. J'ai pensé qu'elle allait voir quelqu'un de très malade, ou qui avait eu un accident.

Norman freina son impatience. Sans le retard de quatre-vingt-dix minutes aux approches de Jersey City, son train serait arrivé ici bien en avance sur le car, au lieu de vingt minutes après lui.

Norman dit :

— Je voudrais, si possible, avoir une indication de là où elle est allée après avoir quitté votre car. Le bureau ne peut pas m'y aider.

Le chauffeur regarda Norman mais ne dit pas : « En quoi ça vous intéresse ? » Ce dont Norman lui fut reconnaissant. Le chauffeur parut décider de lui faire confiance. Il dit :

— Je peux pas être certain, mais un car local descendait la côte. Je crois qu'elle a pris celui-là.

— Il s'arrête à Bayport ?

Le chauffeur acquiesça.

— Depuis quand est-il parti ?

— Environ vingt minutes.

— Est-ce que je peux le devancer à Bayport ? En prenant un taxi ?

— C'est faisable. Si vous payez l'aller et le retour et peut-être un peu plus, je crois qu'Alec vous prendrait. – Il fit signe à un chauffeur assis dans un taxi tout près de l'arrêt du car. – Mais rappelez-vous que je suis pas sûr qu'elle ait pris le car côtier.

— Très bien. Merci infiniment.

Sous la lueur du lampadaire, les yeux roublards d'Alec étaient plus intrigués que ceux du chauffeur de car. Mais il ne fit pas de commentaires.

— Je peux le faire, dit-il avec bonne humeur, mais faudra pas perdre de temps ! Montez.

La route côtière passait à travers des étendues désertes : marais et terres abandonnées. Par instants Norman entendait le froissement sibilant des vastes champs de salicornes hautes et raides ; et, au milieu des puanteurs chimiques industrielles, il sentait l'odeur saumâtre des criques surplombées par des ponts longs et bas. L'odeur de la baie.

Difficilement, il distinguait des usines, des raffineries de pétrole, des maisons dispersées.

Ils dépassèrent trois ou quatre cars sans qu'Alec fît de commentaires. Il faisait très attention à la route.

Après un long moment, Alec dit :

— Ça devrait être celui-là.

Une constellation de feux arrière rouges et verts disparaissait au sommet d'une montée.

— Bayport est à cinq kilomètres, poursuivit-il. Qu'est-ce que je fais ?

— Arrivez avec un peu d'avance à Bayport et stoppez à l'arrêt du car.

— D'accord.

Ils rattrapèrent et doublèrent le car, dont les fenêtres étaient trop hautes pour que Norman puisse voir les passagers. De plus, il n'était pas éclairé à l'intérieur. Une fois qu'ils l'eurent dépassé, Alec fit un signe affirmatif.

— C'est bien celui-là, dit-il.

L'arrêt du car, à Bayport, se trouvait à la gare. Norman se souvenait vaguement du quai aux planches mal équarries et des cendrées qui le séparaient des rails. La gare était plus petite et plus mal tenue que dans son souvenir, bien qu'elle s'enorgueillît toujours d'ornements architecturaux grotesques datant de l'époque où Bayport avait été une villégiature pour New-Yorkais fortunés. Les fenêtres de la gare étaient obscures ; mais il y avait plusieurs voitures et un unique taxi local. Quelques hommes parlaient à voix basse et il y avait aussi deux ou trois soldats. Norman supposa qu'ils venaient de Fort Monmouth.

Il eut le temps de respirer l'air salin, qui sentait aussi, légèrement et pas désagréablement, le poisson. Puis le car arriva.

Plusieurs passagers descendirent, cherchant des yeux les personnes venues les attendre.

Puis ce fut Tansy. Elle regardait droit devant elle. Elle portait la valise en peau de porc.

— Tansy, dit-il.

Elle ne le regarda pas. Il remarqua une grande tache noire sur sa main droite et se souvint de l'encre renversée sur son bureau.

— Tansy ! Tansy !

Elle passa devant lui, si près que sa manche effleura celle de Norman.

— Tansy, qu'est-ce qui te prend ?

Il la suivit ; elle se dirigeait vers le taxi local. Norman eut conscience d'un brusque silence et de regards curieux, peu amènes. Il en fut irrité.

Elle ne ralentit pas l'allure. Il lui prit le coude, l'obligea à se retourner. Derrière lui, il entendit un murmure désapprobateur.

— Tansy, cesse d'agir comme ça ! Tansy !

Son visage était glacé. Elle regardait par-dessus l'épaule de Norman ; comme si elle ne l'avait jamais vu. Cela le rendit furieux. Trop de tensions accumulées l'empêchèrent de réfléchir et le firent exploser.

Il la saisit par les coudes et la secoua violemment. Elle regardait toujours par-dessus son épaule, complètement indifférente… image parfaite d'une femme très distinguée supportant de la brutalité. Si elle avait crié, résisté, les hommes ne seraient peut-être pas intervenus.

On le tira en arrière.

— Foutez-lui la paix !

— Non, mais ! Ça suffit !

Elle était immobile ; d'un calme affolant. Il vit un bout de papier tomber de sa main. Son regard rencontra le sien ; il crut y voir de la peur. Puis il éprouva un choc : léger, bizarre ; comme si un message lui avait été transmis par les yeux de Tansy. Simultanément, tandis que ses cheveux se dressaient sur sa tête, il lui sembla voir, pendant un instant, une forme noire apparaître derrière Tansy ; une forme noire, hirsute, deux fois plus grande que Tansy, avec des épaules massives, des mains énormes tendues

en avant et des yeux ternes et brûlants.

Seulement pendant un instant. Lorsqu'elle tourna les talons elle était seule. Quoiqu'il eut l'impression que son ombre sur la plate-forme avait une déformation et une taille que la position du lampadaire n'expliquait pas. Puis on l'obligea à se retourner et il ne la vit plus.

Dans une sorte d'état second – car l'hallucination qu'il venait d'avoir ne permet pas d'éprouver grand-chose d'autre – il les laissa l'engueuler. Finalement, un des hommes dit :

— Je devrais vous casser la figure.

— Pourquoi pas ? dit Norman d'un ton calme. On me tient les mains.

Il entendit la voix d'Alec.

— Qu'est-ce qui se passe, allons ?

Alec paraissait prudent, mais non hostile ; comme s'il pensait, ce type est mon client mais je ne sais pas d'où il sort.

Un des soldats parla.

— Où est la dame ? Elle n'a pas l'air de se plaindre.

— Oui, où qu'elle est passée ?

— Elle est partie dans le taxi de Jake, précisa quelqu'un.

— Il avait peut-être une bonne raison de faire ce qu'il a fait, dit le soldat.

Norman sentit l'humeur du groupe changer. Un des hommes qui le maintenaient répliqua :

— Personne n'a le droit de traiter une femme comme ça.

Mais l'autre relâcha son étreinte et questionna :

— Alors ? Vous aviez une raison ?

— Oui. Mais elle ne regarde que moi.

Une voix féminine aiguë, dit :

— Beaucoup de bruit pour rien !

Et une masculine, très sardonique :

— Faut pas se mêler de querelles de ménage !

En protestant, les deux hommes le lâchèrent.

— Mais sachez-le, dit le plus agressif, si elle était restée pour se plaindre, je vous aurais cassé la gueule.

— Parfait, dit Norman, dans ce cas, vous l'auriez fait.

Il cherchait des yeux le bout de papier.

— Quelqu'un sait-il quelle adresse elle a donné au chauffeur ? demanda-t-il.

Un ou deux signes de dénégation. Les autres ignorèrent la question. Leurs sentiments envers lui n'avaient pas suffisamment changé pour être devenus coopératifs. De plus, il était probable que, dans le brouhaha, personne n'avait entendu.

En silence, la petite foule se dispersa. Les gens attendirent d'être hors de portée avant de se mettre à discuter de ce qui s'était passé. La plupart des voitures démarrèrent. Les deux soldats s'éloignèrent et allèrent s'asseoir sur un des bancs devant la gare, attendant un train ou un car. Norman, sauf pour Alec, était seul.

Il trouva le bout de papier entre deux planches. De justesse, car il avait presque entièrement glissé. Il l'emporta devant le taxi et l'examina.

— Où on va maintenant ? fit Alec d'un ton inquiet.

Norman regarda sa montre. Dix heures trente-cinq. Dans moins d'une heure et demie, il serait minuit. Il pouvait faire plusieurs choses pour essayer de retrouver Tansy, mais dans ce laps de temps il ne pouvait en faire qu'une ou deux. Il réfléchissait lentement, presque douloureusement ; comme si l'horrible chose qu'il avait cru voir derrière Tansy l'avait blessé

au cerveau.

Il regarda les bâtiments obscurs autour de lui. Sur certains lampadaires, du côté faisant face à la mer, on voyait encore des traces de peinture noire, souvenir du *black-out* de la guerre. Dans une rue adjacente on percevait quelques signes de vie. Il regarda le bout de papier et pensa à Tansy. Pensa très fort. Comment pouvait-il le mieux l'aider ? Quelle conduite son amour pour elle lui dictait-il ? Bien entendu, il pourrait la poursuivre le long de la côte, ou le long du chemin de fer, bien que Dieu seul sût où le taxi l'avait emmenée. Il pourrait attendre le retour du taxi qu'elle avait pris. Il pourrait aller à la police ; tenter de la convaincre que sa femme allait se suicider et obtenir son aide pour des recherches.

Mais il pensa aussi à d'autres choses. À son aveu de sorcellerie ; à la dernière « main » qu'il avait brûlée ; aux coups de téléphone soudains émanant de Théodore Jennings et de Margaret Van Nice. À la malveillance et aux révélations indésirables qui l'avaient assailli à l'université. Il pensa à la stupide tentative d'assassinat de Jennings, à l'enregistrement d'un mugisseur, à la photo d'un dragon et aux griffonnages du tarot. Il pensa à la mort de Totem, à la foudre aux sept branches, à ses accidents soudains, à ses fantasmes suicidaires. Il pensa à l'hallucination éprouvée durant son ivresse, lorsque quelque chose lui avait saisi l'épaule pour l'empêcher de parler. À l'hallucination d'avoir vu quelque chose derrière Tansy. Il pensa. De toutes ses forces. Regarda à nouveau le bout de papier. Et prit sa décision.

Je crois qu'il y a un hôtel dans la rue principale, dit-il à Alec. Conduisez-moi là-bas.

CHAPITRE XIV

Des lettres dorées soulignées de noir proclamaient HOTEL DES AIGLES sur la vitrine derrière laquelle on voyait un hall étroit et une demi-douzaine de chaises vides.

Il dit à Alec d'attendre et prit une chambre pour la nuit. Le concierge était un vieil homme dont la veste bleue brillait d'usure. Norman vit sur le registre que personne n'était venu récemment. Il porta sa valise dans sa chambre et regagna immédiatement le hall.

— Je ne suis pas venu ici depuis deux ans, dit-il au concierge. Je crois qu'il y a un cimetière à environ un kilomètre dans cette rue, dans la direction opposée à la baie ?

— Le cimetière de Bayport ? À quatre cents mètres, puis vous faites deux cents mètres en tournant à gauche. Mais… ?

De sa gorge émergea un son vague et interrogatif.

— Merci, dit Norman.

Après réflexion, il paya Alec qui prit l'argent et démarra avec un soulagement manifeste. Norman, tournant le dos à la baie, descendit la rue principale.

Après les premiers cent cinquante mètres, il n'y avait plus de boutiques. Dans cette direction Bayport se terminait très vite. La plupart des maisons étaient obscures. Lorsqu'il tourna à gauche, il n'y eut plus de lampadaires.

Le portail du cimetière était fermé à clé. Il tâtonna le long du mur, caché par des arbustes, tâchant de faire aussi peu de bruit que possible, jusqu'à ce qu'il trouve un arbuste broussailleux dont la plus basse branche pouvait supporter son poids. Il agrippa le sommet du mur, se hissa dessus et retomba prudemment de l'autre côté.

Derrière le mur, il faisait très sombre. Il y eut un froissement de feuilles comme s'il avait dérangé un petit animal. Grâce à l'instinct plus qu'à la vue, il trouva une pierre tombale. Elle était mince, usée, couverte de mousse à sa base et inclinée d'un côté. Elle datait probablement du milieu du siècle dernier. Il fouilla la terre avec sa main ; remplit une enveloppe, prise dans sa poche.

Il regrimpa le mur, faisant, à ce qu'il lui sembla, beaucoup de bruit dans les broussailles. Mais, comme auparavant, la rue était déserte.

En retournant à l'hôtel il regarda le ciel, situa l'étoile polaire et calcula l'orientation de sa chambre.

En traversant le hall il se sentit transpercé par le regard intrigué du vieil homme.

Sa chambre était obscure. L'air salin froid entrait par la fenêtre ouverte. Il ferma la porte à clé, ferma la fenêtre, baissa le store, et tourna le commutateur. Le plafonnier brutal révéla toute la sévérité vétuste de la chambre. Le téléphone était la seule note moderne.

Il sortit l'enveloppe de sa poche et la soupesa avec un sourire

particulièrement amer. Puis il relut le bout de papier que Tansy avait laissé tomber.

Une petite quantité de terre de cimetière et enveloppe le tout dans un morceau de flanelle, à contre-sens. Dis-lui de m'arrêter. Dis-lui de m'amener à toi.

De la terre de cimetière. C'était ce qu'il avait trouvé dans la coiffeuse de Tansy. Ç'avait été le commencement de tout ceci. Et maintenant c'était lui qui était allé la recueillir.

Il regarda sa montre. 11 h 20.

Il débarrassa la petite table et la plaça au centre de la pièce ; d'un coup de canif il marqua le bord faisant face à l'est. « À contre-sens » signifiait « contre le soleil » – d'ouest en est.

Il plaça les ingrédients nécessaires sur la table, coupa un petit morceau de flanelle dans l'ourlet de sa robe de chambre, et rassembla les quatre fragments significatifs de la lettre de Tansy. Le sourire amer et écœuré crispait toujours sa bouche.

Rassemblées, les instructions étaient :

Prends quatre longueurs de cordelette blanche, une longueur de boyau, un morceau de platine ou d'iridium, un morceau de magnétite, une aiguille de phono qui n'ait joué que la neuvième Sonate de Scriabine. Attache les quatre cordelettes en un nœud de ménagère, un nœud droit, un nœud marin, un nœud d'ajust. Noue le boyau en huit. Ajoute une petite quantité de terre de cimetière et enveloppe le tout dans un morceau de flanelle, à contre-sens. Dis-lui de m'arrêter. Dis-lui de m'amener à toi.

En gros, c'était identique à cent formules de « sacs de conjuration » nègres qu'il avait vues ou dont on lui avait parlé. L'aiguille de phono, les nœuds, et un ou deux autres ingrédients étaient manifestement des additions « blanches ».

Et le tout était du même niveau que les élucubrations mentales d'un enfant ou d'un adulte névrosé qui, religieusement, marche sur, ou bien évite, les fissures d'un trottoir.

Une horloge sonna la demie.

Norman, assis, regardait les ingrédients. Il lui était pénible de commencer. Il se dit que ç'aurait été différent s'il le faisait par plaisanterie ou par curiosité, ou s'il était de ces gens qui droguent leur cerveau avec du surnaturel morbide. De ces gens qui aiment fricoter avec la magie parce qu'elle est médiévale et que les manuscrits enluminés sont jolis. Mais s'y adonner avec une gravité totale, ouvrir délibérément son esprit à la superstition… cela, c'était donner la main aux forces repoussant le monde au Moyen Âge ; c'était effacer le mot « science » de l'équation.

Mais, derrière Tansy, il avait vu cette… chose. Bien entendu, ç'avait été une hallucination. Mais quand les hallucinations se mettent à se conduire en réalités, avec une vingtaine de coïncidences à l'appui, même un scientifique doit affronter la possibilité qu'il doit peut-être les traiter en réalités. Et quand les hallucinations vous menacent, vous et les vôtres, de façon directe et physique…

Non, plus que cela. Quand vous devez tenir parole à quelqu'un que vous aimez.

Il prit la première cordelette et noua les deux extrémités en un nœud de ménagère.

Quand il arriva au nœud marin il dut consulter la page qu'il avait arrachée au dictionnaire. Après deux fausses manœuvres, il y arriva.

Mais sur le nœud d'ajust sa maladresse fut extrême. C'était simple, pourtant, mais quoiqu'il fît, il n'arrivait pas à reproduire l'illustration. La

sueur perla sur son front. « Il fait très chaud dans cette chambre, se dit-il. J'ai encore chaud d'avoir tant couru. » La peau de ses doigts lui paraissait infiniment épaisse. Les extrémités de la corde leur échappaient sans cesse. Il se souvint des doigts de Tansy, voletant au milieu des nœuds.

11 h 41. L'aiguille de phono allait rouler de sur la table. Il la cala contre son stylo, puis reprit la cordelette. Pendant un instant, il crut avoir pris le boyau, tant la cordelette était raide et résistante. C'est inouï, l'effet que la nervosité peut avoir, se dit-il. Sa bouche était sèche, il avait des difficultés à déglutir.

Finalement, en gardant les yeux sur l'illustration et en l'imitant point par point, il parvint à nouer un nœud d'ajust. Pendant toute l'opération il eut l'impression qu'il y avait autre chose entre ses doigts qu'une simple cordelette ; c'était comme s'il la manipulait en étant opposé à une énorme force d'inertie. À l'instant où il finissait, il ressentit un frisson, comme celui d'une fièvre qui s'annonce, et la lumière du plafonnier sembla faiblir. Ses yeux devaient être fatigués.

L'aiguille de phono roulait dans la direction opposée, de plus, en plus vite. Il mit la main dessus, la manqua, la rattrapa juste au bord de la table. C'est comme une planchette, se dit-il. On essaie de garder parfaitement immobiles les doigts posés sur la planchette. Les tensions musculaires s'accumulent d'autant, et finissent par céder. Apparemment, sans aucune volonté extérieure, la planchette se met à rouler et à aller de lettre en lettre. Ici, c'était la même chose. Sa tension nerveuse et musculaire lui rendait difficile la simple tâche de nouer des cordelettes. Obéissant à une tendance universelle, il avait rendu les cordelettes responsables. Et, par une pression des coudes et des genoux, il avait dû, inconsciemment, faire bouger la table.

L'aiguille semblait vibrer entre ses doigts, comme si elle était une partie infime d'une énorme machine. Il y avait une très faible suggestion de courant électrique. Malgré lui, les accords torturants et profonds de la *Neuvième Sonate* se mirent à résonner dans sa tête. Idioties que tout cela ! Un symptôme bien connu de nervosité extrême est un picotement au bout des doigts, souvent intensément douloureux. Mais il avait la gorge sèche et son grognement d'amer mépris était étouffé.

Pour plus de sécurité, il troua la flanelle avec l'aiguille.

11 h 47. Tendus pour prendre le boyau, ses doigts étaient aussi tremblants et faibles que s'il venait de grimper à une corde de trente mètres. Le boyau avait l'air normal, mais il était glissant, comme s'il venait d'être arraché aux entrailles de l'animal et tordu en forme. Depuis quelques instants il avait pris conscience d'une odeur âcre, presque métallique, remplaçant l'odeur saline de la baie. Il entendait toujours la *Neuvième Sonate.*

Il savait comment nouer un nœud de voilure à l'envers et ç'aurait dû être facile puisque le boyau n'était pas aussi rigide qu'il aurait dû l'être. Mais il sentait que d'autres forces le manipulaient, ou que d'autres mentalités tentaient de donner des ordres à ses doigts : le boyau essayait de se nouer lui-même en nœud coulant, en nœud plat, en demi-clé. Tout sauf un nœud de voilure. Ses doigts lui faisaient mal, ses yeux alourdis par une fatigue anormale. Il œuvrait contre une inertie croissante et écrasante. Il se souvint que Tansy lui avait dit, le soir où elle lui avait avoué pratiquer la sorcellerie : « Il y a une loi de réaction dans toute sorcellerie, comme le recul d'une arme à feu. »

11 h 52. Avec un effort énorme il canalisa son énergie mentale, fixa son

attention uniquement sur le nœud. Ses doigts gourds se mirent à bouger sur un rythme curieux, un rythme *piuvivo* de la*Neuvième Sonate.* Le nœud de voilure fut terminé.

La lumière du plafonnier diminua fortement ; la chambre fut plongée dans la pénombre. Fatigue oculaire hystérique, se dit Norman ; et puis, dans les petites villes, l'électricité avait de ces fantaisies… Il faisait maintenant très froid ; si froid qu'il croyait voir son souffle se condenser. Il régnait un silence – un silence terrible. Dans ce silence il sentait et entendait son cœur tambouriner rapidement, accélérant insupportablement au rythme tonnant et tourbillonnant de la musique.

Puis, en un éclair de connaissance paralysant et diabolique, il *sut* que c'était bien de la sorcellerie. Ce n'était pas s'amuser avec des supports médiévaux ridicules, ni de la prestidigitation facile. C'était une lutte épuisante pour garder le contrôle de *forces convoquées,* dont les objets qu'il manipulait n'étaient que les symboles. Hors les murs de la chambre, hors sa boîte crânienne, hors les impalpables murs énergétiques de son cerveau, il sentait ces forces se rassembler, s'accroître, dans une attente hideuse : l'attente d'un faux mouvement de sa part afin qu'elles puissent l'annihiler.

Il ne pouvait pas le croire. Il ne le croyait pas. Et pourtant, il était *forcé* de le croire.

Le seul problème : pourrait-il garder le contrôle ?

11 h 57. Il rassembla les objets sur la flanelle. L'aiguille sauta sur la magnétite, tirant avec elle la flanelle. Pourtant elle avait été à trente centimètres de la magnétite… Il prit une pincée de terre de cimetière. Entre doigt et pouce, chaque particule sembla ramper, comme un ver minuscule. Il sentit que quelque chose manquait, sans pouvoir se rappeler quoi. Il voulut prendre la formule. Un courant d'air faisait voler les bouts de papier de sur la table. Il *sentit* une alacrité ardente des forces à l'extérieur, comme si elles savaient qu'il était en train d'échouer. Il saisit les papiers, réussit à les faire tenir sur la table. Se penchant, il déchiffra les mots : « platine ou iridium ». Il pressa la plume de son stylo contre la table, cassa la pointe, et l'ajouta au reste.

Debout, à côté de la table, écarté du canif qui indiquait l'est, il essayait d'assurer ses mains tremblantes contre le bord. Ses dents claquaient. La pièce était absolument obscure, maintenant, sauf pour l'incroyable lueur bleuâtre qui semblait battre le store. Le lampadaire de la rue ne pouvait pas être de cette couleur… celle de la vapeur de mercure.

Brusquement, le bout de flanelle se mit à se rouler comme un ruban de gélatine chaude… à se rouler d'est en ouest, *avec* le soleil.

Norman se pencha en avant, réussit à empêcher la flanelle de se refermer complètement, la rouvrit – dans ses mains engourdies il lui sembla tenir du métal – et la roula à nouveau, contre le soleil.

Le silence s'intensifia. Même le battement de son cœur ne fut plus audible. Il savait que quelque chose attendait, avec une intensité terrifiante, qu'il donne un ordre, et que cette chose espérait, avec une avidité encore plus terrible, qu'il serait incapable de le donner.

Quelque part, une horloge sonnait. Était-ce une horloge, ou le son secret du temps ? Neuf… dix-onze… douze.

Sa langue était collée contre son palais. Il étouffait, en silence. Il lui sembla que les murs de la chambre s'étaient rapprochés de lui. Ils étaient plus près qu'une minute plus tôt.

D'une voix sèche et rauque, il parvint à dire :

— Arrêtez Tansy. Amenez-la ici.

Norman sentit la chambre basculer et le plancher se soulever sous ses pieds, comme dans un tremblement de terre. L'obscurité devint totale. La table, où une force jaillissant de la table, se dressa et le frappa. Il se sentit renversé sur quelque chose de doux.

Puis les forces s'évanouirent. En toutes choses, la tension se relâcha. Le son revint, et la lumière. Il était affalé sur le lit. Sur la table se trouvait un petit rouleau de flanelle qui n'avait plus aucune importance.

Il avait l'impression d'avoir été drogué, ou de se réveiller après une nuit de débauche. Aucun désir d'agir. Aucune émotion. Extérieurement, tout était comme avant. Même son cerveau, avec un automatisme rationnel, pouvait avec lassitude reprendre la tâche ingrate d'expliquer ses expériences sur une base scientifique… tissant une toile élaborée dans laquelle se mêlaient psychoses, hallucinations et coïncidences improbables. Mais, intérieurement, quelque chose avait changé, et resterait changé.

Beaucoup de temps s'écoula. Il entendit des pas monter l'escalier, marcher dans le couloir. Ils faisaient un son clapotant, comme si les chaussures étaient pleines d'eau. Ils s'arrêtèrent devant sa porte.

Il traversa la chambre, déverrouilla la porte, l'ouvrit.

Une algue était prise dans la broche en argent. Le tailleur gris était assombri et gorgé d'eau, sauf pour un endroit qui avait commencé à sécher et qui était poudré de sel. L'odeur de la baie était infiniment proche. Une autre algue s'était enroulée à une cheville, autour des bas tire-bouchonnés.

Autour des chaussures trempées se formait une petite mare.

Des yeux, Norman suivit la trace des pas. Le vieux concierge se tenait au haut de l'escalier, un pied sur la dernière marche. Il portait une petite valise en peau de porc, tachée d'eau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chevrota-t-il lorsqu'il vit que Norman le regardait. Vous m'avez pas dit que vous attendiez votre femme. À la voir, elle s'est jetée dans la baie. On veut pas d'ennuis à l'hôtel… Y a quelque chose qui va pas ?

— Rien du tout, dit Norman, retardant l'instant où il devrait regarder le visage de Tansy. – J'avais oublié de vous prévenir, excusez-moi. Donnez-moi la valise.

— Rien que l'année dernière, on a eu un suicide.

Le vieil homme ne semblait pas se rendre compte qu'il pensait à haute voix. – C'est mauvais pour l'hôtel…

Sa voix baissa, il regarda Norman, reprit ses esprits et avança d'un pas hésitant. À une certaine distance, il s'arrêta, tendit le bras, posa la valise, fit volte-face et s'éloigna rapidement.

À contrecœur, Norman leva les yeux et regarda ceux de Tansy. Le visage était très pâle, dénué de toute expression. Les lèvres étaient bleues. Des mèches de cheveux étaient collées contre les joues. Une lourde mèche tombait sur un œil, comme un rideau, et s'enroulait vers la gorge. Un œil terne le fixait, sans le reconnaître. Aucune main ne se leva pour dégager l'autre œil. L'eau gouttait de l'ourlet de la jupe.

Les lèvres s'ouvrirent. La voix avait le murmure monotone de l'eau.

— Trop tard, dit la voix. Tu as eu une minute de retard.

CHAPITRE XV

Pour la troisième fois ils étaient revenus au même point. Norman avait le sentiment affolant de suivre un robot marchant dans un immense cercle sans fin et piétinant précisément les mêmes brins d'herbe chaque fois qu'il revenait sur ses pas.

Avec la conviction sans espoir que, cette fois encore, il en resterait au même point, il posa la question à nouveau :

— Mais comment peux-tu ne pas avoir de conscience tout en sachant que tu n'en as pas ? Si ton esprit est vide tu ne peux pas, en même temps, savoir qu'il l'est.

Les aiguilles de sa montre approchaient de trois heures du matin. Le froid et le malaise des heures dangereuses de la nuit emplissaient la misérable chambre d'hôtel. Tansy était assise avec raideur ; elle portait le peignoir de Norman et ses pantoufles chaudes ; une couverture entourait ses genoux et une serviette-éponge enveloppait ses cheveux. Cela aurait dû lui donner un air enfantin et peut-être même innocemment séduisant. Ce n'était pas le cas. En déroulant la serviette on trouverait la calotte crânienne enlevée, le cerveau ôté… un bol vide. Telle était l'impression que Norman éprouvait chaque fois qu'il commettait l'erreur de regarder ses yeux.

Les lèvres pâles s'entrouvrirent.

— Je ne sais rien. Je parle, c'est tout. Ils ont pris mon âme. Mais ma voix émane de mon corps.

La voix n'était même pas patiemment explicative. Elle était trop vide, trop décolorée. Les mots, clairement prononcés, bien espacés, étaient tous identiques. Une voix mécanique.

Il n'avait nul désir de bombarder de questions cette silhouette raide et pitoyable ; mais, à tout prix, il devait éveiller une étincelle de sentiment dans ce visage comme un masque. Il devait trouver un point de départ valable pour que son propre cerveau puisse fonctionner efficacement.

— Mais, Tansy, si tu peux parler de la situation actuelle, c'est que tu es consciente. Tu es ici avec moi, dans cette chambre !

La tête enturbannée fit un signe négatif ; comme une poupée mécanique.

— Ce qui est ici avec toi n'est qu'un corps. « Moi » n'est pas ici.

Automatiquement, l'esprit de Norman corrigea en « je ne suis » avant de se rendre compte qu'il n'y avait pas eu d'erreur grammaticale. Il trembla.

— Tu veux dire que tu ne vois ni n'entends rien ? Qu'il n'y a que l'obscurité ?

À nouveau, le signe de tête mécanique, plus atrocement convaincant que les protestations les plus passionnées.

— Mon corps voit et entend parfaitement. Il n'a subi aucun dommage. Ses fonctions sont intactes. Mais il n'y a rien dedans. Pas même une obscurité.

L'esprit las et dérouté de Norman pensa soudain à la psychologie du behaviourisme et à son affirmation fondamentale selon laquelle les réactions humaines peuvent être expliquées de façon satisfaisante et complète sans en référer une seule fois à la conscience ; sans même présumer que la conscience existe. La preuve parfaite se trouvait devant lui. Pas si parfaite, cependant, car la conduite de ce corps ne possédait aucun des petits traits dont la somme constitue une personnalité. La façon dont Tansy clignait de l'œil en réfléchissant à une question difficile ; la façon dont les coins de sa bouche se retroussaient lorsqu'elle était flattée, ou légèrement amusée. Plus rien. Même le triple signe de tête négatif qu'il connaissait si bien, et le plissement du nez, étaient devenus un « Non » de robot.

Ses sens fonctionnaient toujours. Ils envoyaient des impulsions au cerveau, qui, à son tour, commandait aux glandes et aux muscles, ainsi qu'aux organes vocaux. C'était tout. Aucune de ces activités intangibles que nous nommons conscience n'entouraient les cellules nerveuses du cortex. Ce qui avait donné le style – le style personnel, inimitable, de Tansy – à chaque mouvement et à chaque parole du corps, cela avait disparu. Il ne restait qu'un organisme physiologique, dénué de toute personnalité. Même pas une âme, aliénée ou idiote – pourquoi ne pas employer ce terme, maintenant qu'il avait une signification – ne vivait derrière les yeux gris-vert qui clignaient mécaniquement à intervalles réguliers ; uniquement pour lubrifier la cornée, rien de plus.

Un soulagement douloureux l'envahit ; il avait pu définir l'état de Tansy. Mais l'image elle-même… il se rappela un article de journal. Un vieillard avait gardé pendant des années dans sa chambre le corps d'une jeune femme aimée, morte d'une maladie incurable. Il avait étonnamment préservé le corps, avec de la cire et d'autres procédés ; lui avait parlé tous les jours, convaincu qu'il finirait par réussir à le réanimer complètement. Jusqu'au jour où il avait été découvert. On lui avait pris le corps pour l'enterrer.

Norman grimaça. Pourquoi diable pensait-il à de telles sornettes alors que Tansy souffrait manifestement d'un état nerveux bizarre, d'une illusion étrange ?

Manifestement ?

Sornettes ?

— Tansy, quand ton âme est partie pourquoi n'es-tu pas morte ?

— D'habitude, l'âme reste jusqu'à la fin, incapable de s'échapper. Elle meurt ou disparaît quand meurt le corps, répondit la voix dont les mots étaient espacés comme par un métronome. Mais Celui Qui Marche Derrière m'arrachait la mienne. L'eau verte pesait sur mon visage. Je sus qu'il était minuit. Je sus que tu avais échoué. À cet instant de désespoir Celui Qui Marche Derrière réussit à m'arracher mon âme. Au même instant, les bras de Ton Envoyé m'entourèrent et me soulevèrent hors de l'eau. Mon âme était assez près pour savoir ce qui s'était passé, mais trop loin pour pouvoir me revenir. Sa double détresse est le dernier souvenir gravé dans mon cerveau. Ton Envoyé et Celui Qui Marche Derrière conclurent que chacun avait rempli sa mission, donc il n'y eut pas de lutte entre eux.

L'image créée dans l'esprit de Norman était d'un tel réalisme qu'il semblait incroyable qu'elle ait pu être produite par les mots d'une simple machine physiologique. Et cependant seule une machine physiologique pouvait raconter cela avec un calme aussi absolu.

— Est-ce que rien ne te touche ? questionna-t-il brusquement d'une voix

forte, saisi d'une douleur intolérable devant le vide de son regard. Ne te reste-t-il pas une seule émotion ?

— Si. Une seule.

Cette fois le robot avait fait un signe de tête affirmatif. Pour la première fois il y avait une bouffée de sentiment, une lueur de motivation.

La pointe d'une langue pâle lécha avidement les lèvres décolorées.

— Je veux mon âme.

Norman reprit son souffle. Il avait réussi à éveiller un sentiment en elle, mais ce sentiment lui semblait détestable. Il avait quelque chose d'animal, de répugnant, comme un ver sensible à la lumière se tordant gloutonnement vers le soleil.

— Je veux mon âme, répéta la voix mécanique, le déchirant plus que n'auraient pu le faire des accents plaintifs ou larmoyants. À la dernière seconde, bien qu'elle ne pût revenir, mon âme grava cette unique émotion en moi. Elle savait ce qui l'attendait. Elle savait les choses que l'on peut faire à une âme. Elle avait très peur.

Entre ses dents, il grinça :

— Où penses-tu que ton âme se trouve ?

— Elle l'a. La femme aux petits yeux ternes.

Il la regarda. Quelque chose se mit à bourdonner en lui. Il savait que c'était de la rage, et à cet instant il se moquait que ce fut une rage justifiée ou pas.

— Evelyn Sawtelle ? dit-il d'une voix rauque.

— Oui. Mais il n'est pas sage de prononcer son nom.

Norman saisit le téléphone. Il devait faire quelque chose de précis ou perdre tout contrôle de lui-même.

Il finit par réveiller le concierge de nuit et obtenir l'opératrice à la poste.

– Oui monsieur, dit la voix chantante, Hempnell 1284. Appel personnel pour Evelyn Sawtelle. E-V-E-L-Y-N S-A-W-T-E-L-L-E ? Voulez-vous raccrocher ? Ça va prendre quelque temps.

— Je veux mon âme. Je veux aller à cette femme. Je veux aller à Hempnell.

Maintenant qu'il avait éveillé cette faim aveugle chez la créature qui lui faisait face, elle persistait. Il pensa à une aiguille de phono lisant toujours le même sillon, ou à un jouet mécanique lancé d'une poussée légère dans une direction différente.

— Nous rentrons. Nous reprendrons ton âme.

Il avait encore du mal à contrôler sa respiration.

— Mais je dois partir pour Hempnell très bientôt. L'eau a abîmé mes vêtements. Il faut que la femme de chambre les nettoie et les repasse.

D'un mouvement lent, égal, elle se leva et se dirigea vers le téléphone.

— Mais, Tansy, objecta-t-il involontairement, il est trois heures du matin. Tu n'auras pas une femme de chambre maintenant.

— Mes vêtements doivent être nettoyés et repassés. Je dois partir pour Hempnell très bientôt.

Les mots eussent pu être ceux d'une femme obstinée, maussade et égoïste. Mais ils avaient moins d'inflexion que ceux d'une somnambule.

Elle se dirigeait toujours vers le téléphone. Et, sans savoir qu'il allait le faire, Norman s'écarta de son chemin en se pressant contre le lit.

— Même s'il y a une femme de chambre, elle ne viendra pas à cette heure-ci.

Le visage livide se tourna vers lui, sans aucun intérêt.

— C'est une femme. Quand elle m'aura entendue, elle viendra.

Elle parlait maintenant au concierge.

— Il y a une femme de chambre dans l'hôtel ? Envoyez-la-moi… Alors, appelez-la… Je ne peux pas attendre le matin… j'ai besoin d'elle tout de suite… je ne peux pas vous dire pourquoi… Merci.

Pendant la longue attente Norman entendit faiblement là sonnerie insistante à l'autre bout de la ligne. Il pouvait imaginer la voix endormie et irritée qui finit par répondre.

— Vous êtes la femme de chambre ? Venez immédiatement à la chambre 37.

Il pouvait presque entendre la réponse indignée.

— Vous n'entendez pas ma voix ? Vous ne comprenez pas mon état ?… Oui… venez immédiatement.

Elle raccrocha.

— Tansy… commença-t-il.

Il la regardait. À nouveau il hésitait avant d'en venir au fait. Malgré lui…

— Tu es en mesure d'entendre et de répondre à mes questions ?

— Je peux répondre à des questions. Ça fait trois heures que j'y réponds.

« Mais, fit la logique avec lassitude, si elle se rappelle ce qui s'est passé durant ces trois heures, sûrement… Et pourtant, qu'est-ce que la mémoire sinon certaines cellules du système nerveux ? Pour expliquer la mémoire, nul besoin de faire appel à la conscience. »

« Cesse de te cogner la tête contre ce mur-là, espèce d'imbécile ! reprit une autre voix intérieure. Tu l'as regardée dans les yeux, n'est-ce pas ? Alors, poursuis ! »

— Tansy, quand tu dis qu'Evelyn Sawtelle a ton âme, qu'est-ce que ça signifie ?

— Simplement cela.

— Tu ne veux pas dire qu'elle, Mme Carr, et Mme Gunnison ont sur toi un pouvoir psychologique quelconque, qu'elles te tiennent dans des liens émotionnels ?

— Non.

— Mais ton âme…

— … est Mon âme.

— Tansy…

Il répugnait à aborder ce sujet, mais il le fallait.

— Est-ce que tu crois qu'Evelyn Sawtelle est une sorcière et qu'elle pratique la sorcellerie, comme tu le faisais ?.

— Oui.

— Et Mme Carr et Mme Gunnison ?

— Elles aussi.

— Tu veux dire que tu crois qu'elles font les choses que tu faisais… jetant des sorts, faisant des charmes, se servant des connaissances spécialisées de leurs maris, pour protéger leurs maris et les aider dans leurs carrières ?

— Elles vont plus loin.

— Comment cela ?

— Elles emploient la magie noire aussi bien que la blanche. Elles se moquent de faire du mal, de tourmenter, de tuer.

— Pourquoi cette différence ?

— Les sorcières sont comme les gens. Il y en a d'hypocrites, qui s'adorent elles-mêmes et croient que leurs fins justifient n'importe quels moyens.

— Tu crois que toutes les trois agissent de concert contre toi ?
— Oui.
— Pourquoi ?
— Parce quelles me haïssent.
— Pourquoi ?
— En partie, elles me haïssent à cause de ce que toi, et ton avancement, pouvez signifier pour leurs maris et pour elles-mêmes. Mais surtout, elles me haïssent parce qu'elles sentent que ma véritable morale diffère de la leur. Elles sentent que, sous mon conformisme de surface, je ne vénère pas la respectabilité. Les sorcières, tu sais, ont parfois les mêmes dieux que les gens. Elles me craignent parce que je ne me vautre pas devant Hempnell. Bien que Mme Carr ait, je pense, une raison de plus.
— Tansy… – Il hésita. – Tansy, comment se fait-il que ces trois femmes soient des sorcières ?
— Ça arrive.
Il y eut un silence. Les pensées de Norman tournaient maussadement autour de la *paranoïa.*
— Tansy, dit-il avec difficulté, ne vois-tu pas ce que cela implique ? L'idée que toutes les femmes sont des sorcières.
— Oui.
— Mais comment peux-tu… ?
— Ssh. – Le son n'était pas plus expressif que de la vapeur s'échappant d'un radiateur. Mais Norman se tut. – Elle arrive.
— Qui ?
— La femme de chambre. Cache-toi, et je te prouverai quelque chose.
— Me cacher ?
— Oui.
Elle avança vers lui.. Involontairement, il recula, toucha la porte de la main. Il se passa la langue sur les lèvres.
— Dans le placard ?
— Oui. Cache-toi et je te prouverai quelque chose.
Norman entendit des pas dans le corridor. Il hésita, fronçant les sourcils, puis fit ce qu'elle demandait.
— J'entrebâille la porte, dit-il. Tu vois, comme ceci.
L'acquiescement du robot fut sa seule réponse.
On frappa à la porte. Les pas de Tansy. Le son de la porte s'ouvrant.
— M'avez d'mandée, madame ?
Contrairement à ce qu'il attendait, la voix était jeune et donnait l'impression que sa propriétaire venait d'éprouver une difficulté de déglutition.
— Oui, je veux que vous nettoyiez et repassiez mes vêtements. Ils ont séjourné dans la mer. Ils sont sur le bord de la baignoire. Allez les chercher.
La femme de chambre entra dans son angle de vision. Il pensa que dans quelques années elle serait grosse ; maintenant, c'était une belle fille, bien que gonflée de sommeil. Elle avait mis une robe ; mais elle était en pantoufles et ses cheveux étaient tout emmêlés.
— Attention au tailleur, c'est de la laine, dit la voix de Tansy, toujours aussi monocorde. Je veux le tout dans une heure.
Norman s'attendait à une protestation devant un ordre aussi peu raisonnable. Il n'y en eut pas. La fille dit :
— Bien, madame. Elle sortit rapidement de la salle de bains, les vêtements humides sur le bras comme si son seul désir était de s'éclipser

avant que Tansy ne lui reparle.
— Un instant, ma fille. Je veux vous poser une question.
La voix était inchangée, mais plus forte, ce qui lui donnait un effet de commandement surprenant.
La fille hésita, se retourna à contrecœur, et Norman vit nettement son visage. Il ne pouvait voir Tansy mais il vit la peur envahir le visage gonflé de sommeil.
— Oui, madame ? parvint-elle à dire.
Il y eut un long silence. À la façon dont la fille se recroquevillait, serrant contre elle les vêtements humides, Norman sut que Tansy avait levé les yeux et la fixait. Finalement :
— Vous connaissez la Manière Facile d'Obtenir ? Les Moyens d'Obtenir et de Garder ?
Norman aurait juré que la seconde phrase avait fait sursauter la fille. Mais elle secoua la tête et marmonna :
— Non, madame, je… je sais pas de quoi vous parlez.
— Vous n'avez jamais appris Comment Réaliser Des Souhaits ? Vous ne connaissez pas de sorts, de charmes, d'envoûtements ? Vous ignorez l'Art ?
Cette fois le « Non » fut presque inaudible. La fille tentait, en vain, de ne pas regarder Tansy.
— Je crois que vous mentez.
La fille se tordit, serra ses bras. Elle avait l'air si effrayée que Norman eut envie de sortir et mettre fin à la scène. La curiosité le retint.
La résistance de la fille céda.
— J'vous en prie, madame, on doit pas rien dire.
— À moi, vous pouvez le dire. Quelles Procédures employez-vous ?
La perplexité de la fille devant ce mot inconnu parut sincère.
— Je sais rien de ça, madame. Je fais pas grand-chose. Quand mon ami était à l'armée, j'ai fait des choses pour qu'il soit pas blessé et j'l'ai envoûté pour qu'il aille pas avec d'autres femmes. Et j'peux oindre avec l'huile, pour la maladie. Vrai, madame, j'fais pas grand-chose. Et ça marche pas toujours. Et y a bien des choses que j'peux pas obtenir comme ça.
Les paroles venaient maintenant en flot.
— Très bien. Où avez-vous appris à faire cela ?
— M'man m'a appris un peu, quand j'étais gosse. Et Mme Neidel… elle tenait les sorts contre les balles de sa grand-mère qui avait une famille dans une guerre en Europe, y a longtemps. Mais la plupart des femmes vous disent rien. Certains sorts, je les fais moi-même et j'essaie différentes façons jusqu'à ce que ça marche. Vous allez pas me dénoncer, madame ?
— Non. Regardez-moi, maintenant. Que m'est-il arrivé ?
— Vrai, madame, je sais pas. J'vous en prie, me forcez pas à le dire.
La terreur et la réticence de la fille étaient si évidentes que Norman en voulût à Tansy. Puis il se souvint que la chose devant la porte du placard était incapable de cruauté aussi bien que de bonté.
— Je veux que vous me le disiez.
— Je sais pas comment le dire, madame. Mais vous êtes… vous êtes *morte !*
Soudain, elle se jeta aux pieds de Tansy.
— J'vous en supplie ! J'vous en supplie ! Ne prenez pas mon âme !
— Je ne prendrais pas votre âme. Ce marché-là serait à votre avantage. Vous pouvez aller, maintenant.
— Oh, merci, merci !
La fille ramassa rapidement les vêtements épars.

— J'vous les prépare très vite. Vraiment très vite !

Elle sortit en coup de vent.

Ce ne fut que lorsqu'il bougea que Norman sentit que ces quelques minutes tendues d'observation avaient endolori ses muscles. La silhouette enturbannée était assise dans la même position qu'auparavant, mains légèrement jointes, yeux tournés vers l'endroit où la fille s'était tenue.

Norman se sentait assommé par ce qu'il avait entendu.

— Si tu savais tout cela, dit-il, pourquoi as-tu accepté de t'arrêter lorsque je te l'ai demandé, la semaine dernière ?

— Chaque femme a deux aspects. – Ç'aurait pu être une momie dispensant sa sagesse. – L'un est rationnel, comme un homme. L'autre *sait*. Les hommes sont des êtres artificiellement isolés ; comme des îles dans un océan de magie. Ils sont protégés par leur rationalisme et les œuvres de leurs femmes. Leur isolement leur donne plus de force dans la pensée et dans l'action, mais les femmes *savent*. Les femmes pourraient ouvertement dominer le monde mais elles ne veulent pas la charge ni la responsabilité. Et les hommes pourraient apprendre à les dépasser dans l'Art. Même maintenant, il existe peut-être encore des sorciers, mais certainement très rares.

« La semaine dernière, je soupçonnais beaucoup de choses que je ne t'ai pas dites. Mais mon côté rationnel est très fort, et je voulais être proche de toi en tout. Comme beaucoup de femmes, je n'étais pas certaine. Et quand j'ai détruit mes charmes et mes sauvegardes, je devins temporairement insensible à la sorcellerie. Comme quelqu'un habitué à de fortes doses d'une drogue. Les petites doses n'avaient pas d'effet. Le rationalisme me dominait ; j'eus quelques jours de fausse sécurité. Puis le rationalisme lui-même me prouva que tu étais victime de sorcellerie. Et durant mon voyage jusqu'ici j'appris beaucoup de choses, en partie grâce à ce que laissa échapper Celui Qui Marche Derrière.

Elle prit un temps et ajouta, avec l'astuce innocente d'un enfant :

— Nous rentrons à Hempnell, maintenant ?

Le téléphone sonna. C'était le concierge, agité au point d'être incohérent. Pour le calmer, Norman dut promettre de descendre immédiatement.

Le vieil homme l'attendait au bas de l'escalier.

— Écoutez, monsieur, dit-il en agitant un doigt, je veux savoir ce qui se passe. Sissy vient de descendre de votre chambre, blanche comme un linge. Elle a rien voulu me dire mais elle tremblait comme une feuille. Sissy est ma petite-fille. Je lui ai fait avoir cette place et je suis responsable d'elle.

« Les hôtels, je sais ce que c'est. J'ai travaillé dedans toute ma vie. Je sais le genre de gens qui y viennent… quelquefois des hommes et des femmes agissant ensemble… et je sais le genre de choses qu'ils essaient de faire aux filles jeunes.

« Je dis rien contre vous, monsieur. Mais c'est très bizarre, la façon dont votre femme est venue ici. Quand elle m'a demandé d'appeler Sissy, j'ai pensé qu'elle était malade. Si elle est malade, pourquoi vous n'avez pas appelé un médecin ? Et qu'est-ce que vous faites tout habillé à quatre heures du matin ? Mme Thompson, dans la chambre à côté, m'a appelé pour dire que quelqu'un parlait dans votre chambre… pas fort ; mais ça l'a effrayée.

Norman, très professoral, disséqua courtoisement les appréhensions du vieil homme et les fît paraître dénuées de tout fondement. La dignité triompha. Avec un dernier grommellement, le vieil homme se laissa convaincre. Au moment où Norman allait remonter il partit d'un pas

traînant vers le standard.

Sur les marches du deuxième étage, Norman entendit sonner un téléphone. Dans le corridor, la sonnerie cessa.

Il ouvrit la porte. Tansy, debout près du lit, parlait. La noirceur du téléphone, de la tempe à la bouche, accentuait la pâleur des lèvres, des joues, et la blancheur de la serviette-éponge.

— C'est Tansy Saylor, disait la voix monocorde. Je veux mon âme. – Un temps. – Vous m'entendez, Evelyn ? C'est Tansy Saylor. Je veux mon âme.

Il avait complètement oublié l'appel fait dans un moment de colère folle. Il ne savait même plus ce qu'il avait eu l'intention de dire.

Une plainte basse sortait du téléphone. Tansy parlait en dépit d'elle.

— C'est Tansy Saylor. Je veux mon âme.

Il avança. La plainte était devenue un piaillement, auquel se mêlait le mugissement intermittent du vent.

Il tendit la main pour prendre le téléphone. Au même instant, Tansy fit volte-face et il sembla arriver quelque chose au téléphone.

Quand un objet inanimé se met à paraître animé, la possibilité d'illusion existe toujours. Par exemple, on peut manipuler un crayon de façon à ce qu'il paraisse se plier comme un bâtonnet de caoutchouc. Et Tansy avait la main sur le téléphone et s'était retournée si vite que toute certitude était difficile.

Néanmoins, il sembla à Norman que le téléphone devint soudain souple, se tordit comme un épais ver noir, se riva à la peau et creusa le menton de Tansy et son cou, juste sous l'oreille, comme une grosse patte double. Avec le piaillement il crut entendre un bruit de succion.

Sa réaction fut immédiate, involontaire, et surprenante. Il tomba à genoux et arracha du mur les fils du téléphone. Des étincelles violettes crépitèrent. Le fil arraché revint en arrière, se tordant comme un serpent blessé, et s'enroula autour de son avant-bras. Il sembla à Norman que le fil se resserrait spasmodiquement puis se relâchait. Il l'arracha avec un dégoût panique et se releva.

Le téléphone était tombé sur le plancher. Il semblait maintenant tout à fait ordinaire. Norman le heurta du pied. Il y eut un bruit sourd ; le téléphone avança de quelques centimètres. Il se baissa, hésita, et l'effleura. Le téléphone avait toute sa dureté normale.

Il regarda Tansy, debout à la même place. Aucune trace de peur. Avec l'indifférence d'une machine elle avait levé une main et massait lentement sa joue et son cou. Quelques gouttes de sang perlaient au coin de sa bouche.

Bien sûr ! Elle avait pu cogner l'appareil contre ses dents et s'être coupé la lèvre.

Mais il avait vu…

Elle aurait pu avoir secoué le téléphone, donnant l'illusion qu'il était devenu souple et pliable.

Mais ce n'avait pas été le cas. Ce qu'il avait vu… était impossible.

Cependant, il s'était passé tant de choses « impossibles ».

Evelyn Sawtelle *avait* été à l'autre bout du fil. Il *avait* entendu le mugisseur dans le téléphone. Rien de surnaturel à cela. Si l'enregistrement d'un mugisseur avait été joué très puissamment près du téléphone, le son aurait été identique. Il ne *pouvait* pas s'être trompé. Ça c'était un fait ; il devait s'y tenir. Et cela déclencha l'émotion dont il avait besoin : la colère. Il fut presque stupéfait par la vague de haine qui le submergea à la pensée de la femme aux petits yeux ternes. Pendant un instant il fut un inquisiteur

confronté avec des preuves de sorcellerie malveillante. Des visions de chevalet, de roue, de brodequins, traversèrent son cerveau. Puis ces fantasmagories moyenâgeuses s'effacèrent, mais la colère resta, battant avec la régularité d'un pouls.

Quoi qu'il fut arrivé à Tansy, il *savait* que Evelyn Sawtelle, Hulda Gunnison et Flora Carr en étaient responsables. Leurs propres actions lui en avaient donné *trop* de preuves. Qu'elles agissent sur l'esprit de Tansy par une campagne de suggestion incroyablement subtile et diabolique, ou par quelque autre moyen, elles étaient responsables.

Il ne pouvait les atteindre par la psychiatrie ou par la loi. Ce qui s'était passé durant ces jours derniers, de tous les hommes au monde, lui seul pouvait le croire ou le comprendre. Il devait les combattre lui-même, avec leurs propres armes… et cet autre moyen.

Il devait, en toutes choses, agir comme s'il croyait en cet autre moyen.

Tansy cessa de masser son visage. Elle lécha sa lèvre, où le sang avait séché.

— Nous rentrons à Hempnell, maintenant ?

— Oui !

CHAPITRE XVI

Le bruit métallique du train était une berceuse technologique. Norman entendait ronfler la locomotive. Les champs larges et verts, cuits par la chaleur de midi, défilaient, assoupis, devant la fenêtre du compartiment. Il aurait aimé s'assoupir aussi, mais savait qu'il ne le pourrait pas. Quant à elle… elle ne dormait apparemment jamais.

— Je veux résumer certaines choses, dit-il. Interromps-moi si quelque chose te semble inexact ou incompréhensible.

Du coin de l'œil, il vit l'être assis entre lui et la fenêtre baisser une fois la tête.

Il pensa qu'il y avait quelque chose de terrible dans l'adaptation. Une adaptation qui pouvait le familiariser même avec… elle, de telle manière qu'après seulement un jour et demi il se servait d'elle comme d'un ordinateur, lui demandant ses souvenirs et ses réactions. Tout comme un homme pourrait ordonner à son serviteur de mettre un certain disque sur l'électrophone.

En même temps il savait qu'il ne rendait ce contact étroit supportable qu'avec un contrôle sévère de ses pensées et de ses actes ; par exemple, le fait de ne jamais la regarder vraiment en face. Et il était un peu soutenu par l'espoir que l'état actuel de Tansy n'était que temporaire. S'il s'était laissé aller à penser à ce que ce serait de passer sa vie entière, de partager son lit et sa table avec cette froideur, ces ténèbres intérieures, ce vide…

Les gens remarquaient la différence, et comment ! Comme ces foules à travers lesquelles il avait dû se frayer un chemin, hier à New York. Les gens s'arrangeaient pour s'écarter, afin de ne pas effleurer Tansy ; et Norman avait saisi plus d'un regard hésitant entre la curiosité et la peur. Et quand cette autre femme avait commencé à hurler… heureusement, ils avaient pu disparaître dans la foule.

Le bref arrêt à New York lui avait donné le temps de faire quelques réflexions vitales. Mais il avait été satisfait de le voir prendre fin. Le compartiment était un havre.

Qu'avaient remarqué les gens ? Évidemment, à l'observer de près, le maquillage appuyé n'était qu'un contraste grotesque et voyant au teint livide qu'il recouvrait ; la poudre ne cachait pas entièrement la vilaine meurtrissure sombre autour de la bouche. Mais la voilette était d'un certain secours et il fallait regarder de près… son maquillage était presque un maquillage de théâtre. Remarquaient-ils sa démarche, ou la façon dont ses vêtements pendaient sur elle ? Ils ressemblaient un peu à ceux d'un épouvantail, sans qu'on puisse définir pourquoi. Ou bien… y avait-il du vrai dans ce qu'avait dit la femme de chambre de Bayport ?

Il songea qu'il laissait vagabonder son esprit parce qu'il ne voulait pas s'atteler à nouveau à la tâche déplaisante qu'il s'était fixée. La tâche qu'il abhorrait parce qu'elle était si fausse… ou si réelle.

Il commença rapidement, parlant au mur, comme s'il dictait…

— La magie est une science pratique. Il y a une différence énorme entre une formule de physique et une formule magique, bien qu'elles portent le même nom. La première décrit, en brefs symboles mathématiques, des relations générales de cause à effet. Mais une formule magique est une façon d'obtenir ou d'accomplir quelque chose. Elle prend toujours en considération la motivation ou le désir de la personne invoquant la formule : avidité, amour, vengeance ou autres. Tandis que l'expérience de physique est essentiellement indépendante de l'expérimentateur. En bref, il n'y a pas, ou presque pas, de magie pure comparable à la science pure.

« Cette distinction entre la physique et la magie n'est qu'un accident historique. La physique, au début, était une sorte de magie… à preuve, l'alchimie et les mathématiques mystiques de Pythagore. La physique moderne est, ultimement, aussi pratique que la magie mais elle possède une superstructure théorique qui manque à la magie. La magie pourrait recevoir une telle superstructure : par des recherches en magie pure et par l'investigation et la corrélation des formules magiques de différents peuples et de différentes époques, afin d'en tirer des formules de base, s'exprimant en symboles mathématiques et s'appliquant sur un éventail très large. La plupart des gens pratiquant la magie se sont trop intéressés aux résultats immédiats pour s'embarrasser de théories. Mais, tout comme la recherche scientifique pure a abouti, apparemment par hasard, à des résultats d'une immense valeur pratique, la recherche en magie pure pourrait avoir des résultats similaires.

« Les travaux de Rhine à l'université de Duke ont été très proches de la magie pure ; il a amoncelé les preuves de clairvoyance, de prophétie, de télépathie, de liens entre cerveaux capables de s'affecter instantanément même s'ils se trouvent à des points opposés de la terre.

Il prit un temps et poursuivit :

— Le fondement de la magie ressemble à celui de la physique car elle traite avec certaines forces et matières, bien que…

— Je la crois plus proche de la psychologie, interrompit la voix.

Norman ne cessa pas de fixer le mur.

— Comment cela ?

— Parce qu'elle concerne le contrôle d'autres êtres, leur convocation et le fait de les contraindre à accomplir certaines actions.

— Bon. C'est très intéressant. Heureusement, des formules peuvent rester valables tant que leur référence est claire, bien que nous ignorions la nature précise des entités auxquelles elles s'appliquent. Par exemple, un physicien n'a pas besoin d'être capable de donner une description visuelle d'un atome ; bien qu'il soit douteux que le terme ait un sens applicable à un atome. De même, un sorcier n'a pas besoin d'être en mesure de décrire l'apparence et la nature de l'entité qu'il convoque… d'où les allusions fréquentes, dans la littérature-magique, à des horreurs indescriptibles et innommables. Mais la comparaison est valable. Beaucoup de forces apparemment impersonnelles, suffisamment étudiées, deviennent nanties de personnalité. On peut même dire qu'il faudrait une science tenant de la psychologie pour décrire la conduite d'un seul électron, avec tous ses caprices et ses impulsions ; bien que les électrons, pris en masse, obéissent à des lois relativement simples, tout comme les êtres humains rassemblés en foules. Ceci s'applique, à un degré beaucoup plus grand, aux entités de base de la magie.

« C'est en partie pour cette raison que les procédés magiques sont si

incertains et dangereux et pourquoi leur réussite peut être si facilement empêchée si la victime désignée est sur ses gardes, comme nous présumons que tes formules ont perdu toute valeur depuis que Mme Gunnison a volé ton carnet.

Ses paroles lui semblaient avoir un ton étrange. Mais ce n'était qu'en gardant un détachement scientifique qu'il pourrait tenir. S'il se permettait un relâchement la confusion mentale le submergerait.

— Il reste une considération primordiale, poursuivit-il rapidement. La magie semble être une science qui dépend fortement de son environnement… c'est-à-dire, de la situation du monde et des conditions générales du cosmos à tout instant particulier. Par exemple, la géométrie euclidienne est utile sur la Terre mais dans les profondeurs infinies de l'espace une géométrie non-euclidienne est plus pratique. Cela est vrai aussi pour la magie, à un degré encore plus prononcé. Les formules de base de la magie, non fixées, semblent changer avec le temps, nécessitant des révisions fréquentes. Bien qu'on puisse concevoir possible de découvrir des formules-maîtresses gouvernant ce changement. On a spéculé que les lois de la physique ont également tendance à évoluer, bien que cette évolution, si elle existe, soit bien plus lente que celle de la magie. Par exemple, on croit que la vitesse de la lumière peut se modifier légèrement avec l'âge. Il est naturel que les lois de la magie évoluent plus rapidement, puisque la magie dépend d'un contact entre le monde matériel et un autre niveau de conscience. Contact complexe pouvant évoluer rapidement.

« Prenons l'astrologie. En plusieurs milliers d'années la précession des équinoxes a placé le soleil dans des maisons célestes tout à fait différentes aux mêmes moments de l'année. C'est ainsi qu'une personne née le 22 mars passe toujours pour être du signe du Bélier, alors qu'en réalité elle est née quand le soleil est dans le signe des Poissons. Le fait de ne pas avoir pris ce changement en considération depuis la découverte des formules astrologiques a invalidé ces formules, les rendant sans valeur pour…

— Je crois, dit la voix, se mettant soudain en marche comme un disque, que l'astrologie n'a jamais eu une valeur prouvée. Que c'est une des nombreuses prétendues sciences que l'on a confondues avec la magie véritable, les employant comme une sorte de paravent. Voilà ce que je crois.

— Je présume que c'est peut-être le cas, et cela expliquerait pourquoi la magie en elle-même a été officiellement discréditée en tant que science. C'est là où je veux en venir.

« Supposons que les formules fondamentales de la physique – telles que les trois lois de Newton – aient changé plusieurs fois au cours des derniers millénaires. La découverte de toute loi physique à n'importe quel moment eût été rendue très difficile. Les mêmes expériences donneraient des résultats différents à des époques différentes. Mais c'est là le cas de la magie et cela explique pourquoi la magie a été périodiquement discréditée, devenant répugnante à un esprit rationnel. Le vieux Carr parlait des séquences de cartes au bridge. Eh bien, après le mélange d'une multitude de facteurs cosmiques, les lois de la magie changent. Un œil avisé peut découvrir ces changements ; mais une expérimentation continuelle est nécessaire pour garder en état de marche les formules ordinaires de la magie, surtout puisque les formules de base et les formules majeures restent inconnues. Prenons un exemple concret : la formule que j'ai employée dimanche soir. Elle montre des signes de révision récente : qu'y

avait-il dans la formule originelle à la place de l'aiguille de phono ?
— Un sifflet de saule, d'une certaine forme, dans lequel on n'a sifflé qu'une fois, dit la voix.
— Et le platine, ou l'iridium ?
— La formule originelle mentionnait l'argent ; un métal plus lourd est préférable. Mais le plomb est tout à fait inefficace. Je l'ai essayé une fois. Il est apparemment trop différent de l'argent sous d'autres plans.
— Précisément. Une expérimentation faite d'essais et d'erreurs. De plus, en l'absence d'une investigation poussée, nous ne pouvons être certains que tous les ingrédients d'une formule magique sont essentiels à son succès. Comparer les formules magiques de pays et de peuples différents serait fort utile. On verrait quels ingrédients figurent dans toutes les formules, ce qui en fait probablement des ingrédients essentiels.
Un coup discret à la porte. Norman prononça quelques paroles. Le corps baissa sa voilette et se tourna vers la fenêtre, comme s'il contemplait le paysage. Puis Norman ouvrit la porte.
C'était le déjeuner ; il avait tardé autant que le petit déjeuner. Et il y avait un nouveau visage, café-au-lait et non ébène. Le premier garçon, dont la nervosité avait grandi à chaque incursion dans le compartiment, avait évidemment décidé de laisser le gros pourboire à un collègue.
À la fois curieux et impatient, Norman guetta les réactions du nouveau venu. Il pouvait en prédire la plupart. D'abord, le regard curieux et rapide sur la silhouette assise. Norman pensait qu'ils étaient devenus la principale énigme du train. Puis un regard de côté, plus long, pendant qu'il relevait la table pliante, regard qui se terminait par des yeux écarquillés. Norman pouvait imaginer le tressaillement de la chair brune. Après cela, des regards hâtifs, furtifs, à contrecœur ; et un malaise croissant, trahi par la maladresse à manipuler plats et vaisselle. Puis, un sourire forcé et un départ précipité.
Norman n'intervint qu'une fois : pour placer les couverts à angles droits de leur position habituelle.
Le repas était très simple, presque ascétique. Il ne la regarda pas tandis qu'il mangeait. Il y avait quelque chose de pire qu'une gloutonnerie animale dans cette ingurgitation méthodique. Après le repas il s'adossa, allait allumer une cigarette, mais…
— Tu n'oublies rien ? dit la voix sans timbre.
Il se leva, mit les restes dans une petite boîte en carton, les couvrit avec la serviette employée pour essuyer les assiettes et plaça la boîte dans sa valise à côté d'une enveloppe contenant des rognures de ses ongles. La vue des assiettes propres du petit déjeuner avait été une des choses ayant troublé le premier garçon ; mais Norman était résolu à respecter strictement tous les tabous désirés par Tansy.
Donc, il ramassait tous les reliefs de nourriture, veillait à ce que nul couteau ou instrument coupant ne pointe vers lui ou sa compagne ; ils dormaient avec la tête dans la direction de la locomotive et de leur destination et respectaient d'autres règles mineures. Manger seuls satisfaisait un tabou de plus ; mais il y avait aussi une autre raison.
Il regarda sa montre ; dans une demi-heure ils seraient à Hempnell. Il ne s'était pas rendu compte qu'ils en étaient si près. Il eut le sentiment d'une résistance presque physique venant de cette direction, comme si l'air épaississait. Et il y avait encore une multitude de problèmes à considérer.
Lui tournant délibérément le dos, il dit :
— Selon les mythes, les âmes peuvent être emprisonnées dans toutes

sortes de choses. Dans des boîtes des nœuds, des animaux, des pierres. Qu'en penses-tu ?

Comme il le craignait, cette question suscita la réaction coutumière. Les mots avaient la même insistance détimbrée que la première fois qu'il les avait entendus.

— Je veux mon âme.

Norman serra les poings. Voilà pourquoi il avait, jusqu'à présent, évité cette question. Mais il devait, si possible, en savoir plus.

— Mais où devons-nous la chercher ?

— Je veux mon âme.

— Oui. – Il avait du mal à maîtriser sa voix.

— Mais ou, précisément, pourrait-elle se trouver ? Il me serait utile de le savoir..

Il y eut un silence assez long. Puis, comme un robot imitant le ton conférencier de Norman :

— L'environnement de l'âme est le cerveau humain. Si l'âme est libre, elle cherche immédiatement un tel environnement. On peut dire que l'âme et le corps sont deux créatures distinctes, vivant ensemble dans une telle symbiose qu'elles paraissent normalement ne faire qu'un. L'étroitesse de ce contact paraît s'être accru avec le passage des siècles. Quand le corps qu'elle occupe meurt, l'âme est habituellement incapable de s'en échapper et semble mourir aussi. Mais, par des moyens surnaturels, l'âme peut parfois être séparée du corps qu'elle occupe. Alors, si on l'empêche, de retourner dans son propre corps, elle est irrésistiblement attirée vers un autre, que cet autre corps possède une âme ou pas. Ainsi, l'âme captive est habituellement emprisonnée dans le cerveau de son geôlier et contrainte de voir et de sentir, dans une intimité totale, les actions d'une autre âme. Là, peut-être, réside son principal tourment.

Des gouttes de sueur perlèrent sur le crâne de Norman et sur son front. Sa voix ne trembla pas mais elle était anormalement épaisse et sifflante lorsqu'il demanda :

— Que penses-tu d'Evelyn Sawtelle ?

La réponse eut l'air d'être lue dans un dossier politique.

— Elle est dominée par la recherche du prestige social. Elle passe le plus clair de son temps à tenter, sans succès, d'être snob. Elle a des idées très romanesques sur elle-même ; mais comme elles sont trop romanesques pour risquer jamais d'être satisfaites, elle est très bégueule et d'une moralité sévère. Elle est déçue par son mari et craint toujours qu'il ne perde le terrain qu'elle lui a fait gagner. N'étant pas sûre d'elle-même elle est coutumière d'actes de malice et de cruauté soudaine. À présent, elle est très effrayée et constamment sur ses gardes. Voilà pourquoi sa magie était toute prête lorsqu'elle a reçu le coup de téléphone.

— Et Mme Gunnison ?

— C'est une femme énergique, aux appétits vigoureux. C'est une bonne maîtresse de maison, mais ces activités-là n'ont aucun effet sur ses énergies. Elle aurait dû régenter un domaine féodal. Tyran-né, elle en profite pleinement. Certains de ses appétits ne peuvent être ouvertement satisfaits dans notre société actuelle ; mais elle s'arrange pour le faire en cachette. Des servantes ayant travaillé chez les Gunnison en ont parlé, mais à mots couverts ; car elle est impitoyable pour ceux qui ne lui sont pas fidèles ou qui menacent sa sécurité.

— Et Mme Carr ?

— On ne peut en dire grand-chose. Elle est conventionnelle et dirige son

mari avec indulgence. Elle aime être tenue pour une femme très douce et très bonne. Mais elle est avide de jeunesse. Je crois qu'elle est devenue sorcière à l'âge mûr et en éprouve donc une frustration très forte. Je suis incertaine de ses motivations plus profondes. Curieusement, on peut difficilement lire en elle.

Norman acquiesça et se força.

— Que sais-tu, s'enquit-il rapidement, des formules pour reprendre une âme volée ?

— Très peu de chose. J'avais de nombreuses formules de ce genre dans le carnet volé par Mme Gunnison. J'avais vaguement l'intention de mettre en œuvre une sauvegarde contre une attaque possible. Mais je ne m'en souviens pas et je doute de leur efficacité. Je ne les ai jamais essayées ; et selon mon expérience les formules ne marchent jamais à la première tentative. On doit toujours les améliorer par étapes.

— Mais s'il était possible de les comparer, de trouver la formule-clé, alors… ?

— Alors, peut-être.

On frappa à la porte. L'employé venait chercher leurs valises.

— Hempnell dans cinq minutes, monsieur. Un coup de brosse dans le couloir ?

Norman lui donna un pourboire mais déclina l'offre. Et ils porteraient leurs valises eux-mêmes. L'employé eut un sourire nerveux et sortit à reculons.

Norman alla à la fenêtre. Pendant un instant il ne vit que le mur tourbillonnant d'un ravin surmonté d'arbres sombres. Puis le mur fit place à un large panorama, tandis que le train descendait vers la vallée.

Il y avait plus de bois que de champs, dans la vallée. Les arbres semblaient envahir la ville et la rendre plus petite. D'ici, elle paraissait minuscule. Mais les bâtiments universitaires se détachaient distinctement, froidement. Il crut pouvoir distinguer la fenêtre de son bureau.

Ces tours froides et grises, ces toits sombres, lui semblèrent des intrus venant d'un autre monde, un monde plus ancien. Son cœur se mit à battre plus fort, comme s'il avait soudain aperçu la forteresse de l'ennemi.

CHAPITRE XVII

Dominant son désir de se dissimuler, Norman tourna le coin de Morton, redressa ses épaules et se força à contempler le campus. Ce qui le frappa le plus fut sa normalité. Bien entendu, il ne s'était pas consciemment attendu à ce que Hempnell manifestât un relent physiquement diabolique, quelque signe extérieur de névrose empoisonnée, ou de quoi que ce fut qu'il combattait. Mais cette innocence anormale… les petits groupes d'étudiants retournant aux dortoirs ou à la cantine de l'Association des étudiants, les jeunes filles en blanc allant prendre une leçon de tennis, l'aspect amical et familier des larges allées… tout cela le frappait au centre de son esprit, comme pour l'accuser délibérément d'insanité.

— Ne te fais pas d'illusions, répliquèrent ses pensées. Quelques-unes de ces filles charmantes sont déjà infectées. Leurs mères si respectables leur ont déjà délicatement insinué qu'il y a des façons exceptionnelles de Réaliser Des Souhaits. Elles savent que les névroses ont des côtés qui échappent aux traités de psychiatrie et que les bouquins sur l'économie n'effleurent même pas la surface de la Magie de l'Argent. Et ce ne sont pas à des formules chimiques qu'elles pensent avec un regard lointain lorsqu'elles sirotent leurs Cocas ou parlent de leurs amoureux.

Il entra dans le bâtiment de Morton et monta rapidement l'escalier. Sa faculté d'être surpris n'était pas encore épuisée ; il s'en aperçut lorsqu'il vit un groupe d'étudiants sortir de la salle au bout du couloir du troisième étage. Il regarda sa montre et se rendit compte qu'une de ses propres classes se dispersait après avoir attendu dix minutes, selon l'usage, le professeur retardataire. Il se rappela qu'il était le professeur Saylor ; un homme ayant des élèves, des réunions de travail, des rendez-vous. Il se glissa dans le tournant du corridor avant d'être remarqué.

Après quelques minutes d'hésitation devant la porte, il entra dans son bureau. Rien ne semblait avoir été touché ; mais ses mouvements étaient prudents et il était sur le qui-vive, guettant tout objet nouveau. Il ne mit la main dans aucun tiroir sans l'avoir d'abord soigneusement inspecté.

Dans la petite pile de courrier amoncelé il y avait une lettre importante. Pollard le convoquait, de façon inquiétante, à une réunion des administrateurs, plus tard dans la semaine. Norman eut un sourire sinistrement satisfait devant cette preuve que sa carrière continuait sa course vers l'abîme.

Méthodiquement, il retira certains dossiers de ses classeurs, bourra ses porte-documents et fit un paquet du reste.

Après un dernier coup d'œil, durant lequel il nota que le dragon d'Estrey n'avait pas été remis à sa place sur le toit, il sortit du bureau et descendit l'escalier.

Dehors, il rencontra Mme Gunnison.

Il était péniblement conscient de la façon dont ses bras étaient chargés.

Pendant un instant il sembla incapable de distinguer la femme clairement.

— Heureux que je vous aie trouvé, dit-elle immédiatement. Harold a essayé dix fois de vous joindre. Où étiez-vous passé ?

Soudain, il la vit sous son aspect habituel de vieille femme brusque et mal habillée. Avec frustration et soulagement il se rendit compte que la guerre qu'il menait était souterraine et secrète ; en apparence, toutes les relations étaient les mêmes. Il s'entendit expliquer que Tansy et lui, partis passer le week-end à la campagne chez des amis, avaient été victimes d'un léger empoisonnement alimentaire. Le message envoyé à Hempnell avait dû s'égarer. Ce mensonge, préparé bien à l'avance, avait l'avantage d'expliquer l'apparence de Tansy si quelqu'un venait à la voir ; et une rechute lui servirait d'excuse pour négliger ses tâches académiques.

Il ne s'attendait pas à ce que Mme Gunnison crût ce mensonge ; mais il fallait être logique.

Elle accepta l'histoire sans commentaires, sympathisa, et poursuivit :

— Surtout n'omettez pas de joindre Harold. Je crois que cela concerne la réunion des administrateurs à laquelle vous êtes convoqué. Vous savez que Harold vous estime beaucoup. Au revoir.

Surpris, il la regarda partir de son pas lourd. C'était curieux, mais au dernier moment il avait cru déceler une note sincèrement amicale ; comme si, pendant un instant quelque chose qui n'était pas Mme Gunnison l'avait imploré à travers les yeux de celle-ci.

Mais il avait à faire. Sorti du campus, il se hâta vers une petite rue où sa voiture était parquée. Avec à peine un regard de côté à la forme immobile sur le siège avant, il prit le volant et se rendit chez les Sawtelle.

La maison était trop grande pour le couple et la pelouse était très élaborée. Mais le gazon était jaune par endroits et les parterres aux fleurs raides paraissaient négligés.

— Attends ici, dit-il. Ne sors de la voiture sous aucun prétexte.

À sa surprise, Hervey l'accueillit à la porte. Il y avait des cernes sous ses yeux toujours soucieux, et sa nervosité était encore plus visible que de coutume.

— Je suis si heureux que vous soyez venu, dit-il, en faisant entrer Norman. Je ne sais comment faire avec toutes ces responsabilités de service. Des classes à annuler. Des professeurs intérimaires à trouver. Et la date-limite du catalogue de l'année prochaine est demain ! Venez dans mon bureau.

Et il poussa Norman, à travers un immense living-room aux meubles coûteux mais sans grâce, jusque dans un petit cabinet poussiéreux, aux murs tapissés de livres, doté d'une seule petite fenêtre.

— J'en perds la tête. Je n'ai pas osé quitter la maison depuis qu'Evelyn a été attaquée, samedi soir.

— Comment !

— Vous n'en saviez rien ?

Il s'immobilisa, regardant Norman avec surprise. Même ici, malgré le manque de place, il tentait d'arpenter la pièce.

— Mais c'était dans les journaux. Je me suis demandé pourquoi vous n'êtes pas venu, ou n'avez pas téléphoné. J'ai essayé en vain de vous joindre au bureau ou chez vous. Personne ne savait où vous étiez. Evelyn est couchée depuis dimanche et s'affole si je parle seulement de sortir de la maison. En ce moment elle dort, Dieu merci.

Hâtivement, Norman débita son mensonge. Il voulait savoir ce qui s'était passé samedi soir. Tandis qu'il parlait d'empoisonnement alimentaire, il

pensait à Bayport et au coup de téléphone de cette nuit-là à Evelyn Sawtelle. Mais alors Evelyn avait paru être l'agresseur, non la victime. Il était venu la confronter. Comment expliquer…

— C'est bien ma chance ! s'exclama tragiquement Sawtelle lorsque Norman se tut. Le service tout entier se désagrège dès ma première semaine de direction ! Ce n'est pas votre faute, bien entendu. Et le jeune Stackpoole qui a la grippe !

— Nous nous arrangerons, dit Norman. Asseyez-vous et parlez-moi d'Evelyn.

À contrecœur, Sawtelle débarrassa son bureau encombré de manière à se percher dessus. Ses yeux se posèrent sur des papiers sans doute urgents, et il gémit.

— C'est arrivé vers quatre heures dimanche matin, dit-il en remuant vaguement des papiers. Un cri terrible m'a réveillé. Il faisait nuit noire sur le palier. Mais j'entendais, en bas, une sorte de lutte. Des heurts, des coups sourds.

Soudain, il dressa la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? J'ai cru entendre des pas dans l'entrée. – Avant que Norman puisse parler, Sawtelle poursuivit : – Oh, ce sont mes nerfs. Depuis, je suis terriblement nerveux. Eh bien, j'empoignai un vase et descendis. À ce moment-là les bruits cessèrent. J'allumai et parcourus toutes les pièces. Dans la lingerie je trouvai Evelyn, inconsciente, sur le plancher. D'horribles meurtrissures apparaissaient autour de sa bouche et de son cou. Le téléphone était à côté d'elle – nous le gardons là parce qu'Evelyn s'en sert si souvent. Je faillis devenir fou. J'ai appelé un médecin, et la police. Quand Evelyn reprit connaissance, bien que très bouleversée, elle nous dit ce qui s'était passé. Le téléphone avait sonné. Sans me réveiller et sans allumer, elle était descendue. Au moment où elle décrochait le téléphone, un homme avait bondit sur elle. Elle se débattit – ça me rend fou d'y penser ! – mais il la maîtrisa et lui serra la gorge jusqu'à ce qu'elle perde connaissance.

Dans son excitation, Sawtelle froissa un document qu'il tenait, vit ce qu'il avait fait et le lissa à la hâte.

— Dieu merci, je suis descendu à ce moment-là ! Ça a dû le faire fuir. Sauf pour les meurtrissures, Evelyn n'a pas eu de mal. Mais même le médecin a été alarmé par les meurtrissures. Il n'en avait jamais vu de semblables.

« La police pense qu'après être entré l'homme a appelé le central et demandé qu'on sonne ce numéro, sous prétexte de vérifier quelque chose, afin d'attirer quelqu'un en bas. La police n'a pas compris comment il a pu entrer ; toutes les portes et fenêtres étaient verrouillées. J'ai dû oublier de verrouiller la porte principale quand nous nous sommes couchés… encore une de mes négligences impardonnables !

« La police pense qu'il s'agit d'un cambrioleur ou d'un maniaque sexuel, mais je crois qu'il était fou, en plus. Car il y avait une assiette en argent par terre, et deux de nos fourchettes en argent, très bizarrement imbriquées, et d'autres objets divers. Il avait dû mettre en marche l'électrophone de la lingerie. L'appareil était ouvert, le plateau tournait et il y avait par terre, en mille morceaux, un des disques d'élocution d'Evelyn.

Norman fixait son tremblant supérieur hiérarchique. Mais derrière son regard stupide, son cerveau était en pleine activité. Première pensée : voilà la confirmation physique qu'il avait bien entendu un mugisseur dans le

téléphone de Bayport. Que pouvait signifier d'autre ce disque en morceaux ? Evelyn Sawtelle pratiquait la magie tout comme Tansy l'avait fait… D'où l'assiette, les fourchettes d'argent, et autres « objets divers ». De plus, Evelyn devait attendre un coup de téléphone ; sans cela, pourquoi s'y serait-elle préparée ?

Il pensa ensuite à ce que Sawtelle avait dit des meurtrissures de sa femme, ces meurtrissures si semblables à celles que Tansy s'était infligées, ou qui lui avaient été infligées par un téléphone. Les mêmes meurtrissures, le même instrument possible, suggérait un monde d'ombre-dans lequel la magie noire, contrecarrée, se retournait contre son expéditeur ; ou dans lequel les complots pour effrayer grâce à des semblants de magie noire se retournaient contre l'esprit coupable et psychotique de leurs initiateurs.

— C'est de ma faute, répétait tristement Sawtelle en tiraillant sa cravate.

Norman se souvint que Sawtelle s'estimait toujours responsable de tout ce qui pouvait irriter ou blesser Evelyn…

— J'aurais dû me réveiller ! C'est moi qui aurais dû répondre au téléphone ! Quand je pense à cette créature fragile, tâtonnant dans l'obscurité, cette obscurité où était tapi ce monstre ! Oh, et le service ! Je suis en train de perdre l'esprit ! La pauvre Evelyn, depuis, est dans un tel état de terreur pitoyable ! Absolument incroyable !

Et Sawtelle tira si fort sur sa cravate qu'elle manqua l'étrangler et il dut rapidement la défaire.

— Je n'ai pas fermé l'œil, poursuivit-il lorsqu'il eut repris son souffle. Si Mme Gunnison n'avait pas eu la bonté de passer deux heures avec elle hier matin, je ne sais pas comment j'aurais fait. Même alors, elle était trop terrifiée pour me laisser sortir… Mon Dieu !… Evelyn !

Mais Norman ne pouvait identifier le cri de terreur mortelle, et il doutait que Sawtelle le pût ; sauf que le cri venait de l'étage supérieur. Hurlant : « J'ai bien entendu des pas ! Il est revenu ! » Sawtelle se jeta hors du bureau. Norman le suivait de près, envahi par une peur très différente. Peur confirmée par un regard, depuis le living-room, à sa voiture vide.

Il dépassa Sawtelle dans l'escalier et fut le premier à atteindre la porte de la chambre. Il s'immobilisa. Sawtelle, baragouinant presque dans ses craintes coupables, le heurta.

Ce n'était pas à ça que Norman s'attendait. Enveloppée dans une couverture de soie rose, Evelyn Sawtelle s'était réfugiée dans la ruelle du lit. Ses dents s'entrechoquaient ; elle était livide. Tansy était debout à côté du lit. Pendant un instant, Norman eut un espoir fou. Puis il vit ses yeux, et l'espoir s'évanouit si vite qu'il en éprouva une nausée. Elle ne portait pas la voilette. Dans ce maquillage outrancier, avec ses joues fardées et ses lèvres peintes, elle avait l'air d'une statue indécemment coloriée, impossiblement grotesque contre des rideaux ridicules en soie rose. Une statue… mais affamée.

Sawtelle l'écarta en criant :

— Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ?

Il vit Tansy.

— J'ignorais que vous étiez là. Quand êtes-vous entrée ? Vous l'avez effrayée !

La statue parla et sa voix détimbrée le fit taire.

— Oh non, je ne l'ai pas effrayée. Vous ai-je effrayée, Evelyn ?

Evelyn Sawtelle fixait Tansy avec une terreur abjecte, les yeux écarquillés, la mâchoire tremblante. Mais quand elle parla elle dit :

— Non, Tansy ne m'a pas… fait peur. Nous parlions et puis… je… j'ai

cru entendre un bruit.

— Un bruit, chérie ? dit Sawtelle.

— Oui… comme des pas… des pas très furtifs, sur le palier.

Elle ne quitta pas Tansy des yeux. Lorsqu'elle se tut, Tansy inclina la tête. Une fois.

Norman suivit Sawtelle dans une fouille futile, mais très mélodramatique, de l'étage. Lorsqu'ils revinrent, Evelyn était seule.

— Tansy est dans la voiture, dit-elle faiblement à Norman. Je suis sûre que j'ai imaginé ces pas.

Mais ses yeux étaient encore terrifiés lorsqu'il la quitta et elle ne prêtait nulle attention à son mari qui remettait le lit en ordre et secouait les oreillers.

Dans la voiture, Tansy regardait droit devant elle. Norman voyait que le corps était toujours dominé par son unique émotion. Mais il fallait qu'il pose une question.

— Elle n'a pas mon âme, fut la réponse. Je l'ai longuement interrogée. Finalement, pour m'en assurer, je l'ai enlacée. C'est alors qu'elle a crié. Elle a très peur des morts.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Que quelqu'un est venu lui reprendre mon âme. Quelqu'un qui n'avait pas confiance en elle. Quelqu'un qui désirait mon âme, pour la garder en otage, et pour d'autres raisons. Mme Gunnison.

Sur le volant, les jointures des mains de Norman étaient blanches. Il songeait à ce regard curieusement implorant de Mme Gunnison.

CHAPITRE XVIII

Le bureau du professeur Carr paraissait une tentative de réduire le robuste monde matériel à la pureté virginale de la géométrie. Sur les murs étroits, trois sections coniques, encadrées. Au-dessus de la bibliothèque, remplie de minces traités mathématiques timbrés d'or, deux maquettes de surfaces courbes et complexes, exécutées en maillechort et fil de fer. Le parapluie mi-roulé dans un coin eût pu être une autre maquette. La surface du petit bureau entre Carr et Norman était nue, sauf pour cinq feuillets couverts de symboles. D'un doigt maigre et pâle, Carr effleura le feuillet supérieur.

— Oui, dit-il, ce sont des équations valables en logique symbolique.

Norman en avait été presque certain, mais il était heureux qu'un mathématicien le confirme. Sa référence hâtive à *Principia Mathématica* ne l'avait pas entièrement satisfait.

— Les majuscules représentent des classes d'entités, les minuscules des relations, expliqua-t-il.

— Ah, oui.

Carr tirailla la peau sombre de son menton sous sa barbiche blanche…

— Mais de quelles entités et relations s'agit-il ?

— Vous pourriez travailler sur ces équations sans connaître la référence des symboles individuels ? contra Norman.

— Certainement. Et les résultats des opérations seraient valables, que les entités en question soient des pommes, des navires de guerre, des idées poétiques ou des signes du zodiaque. À condition, bien entendu, que les références premières entre entité et symbole soient exactes.

— Voici mon problème, dit rapidement Norman. Il y a dix-sept équations sur ce premier feuillet. Elles paraissent très différentes. Mais je me demande si une seule équation, très simple, ne figure pas dans chacune des dix-sept, mélangée à un tas de termes et procédures non-essentiels. Chacun des autres feuillets présente un problème similaire.

— Hm-m-m… – Le professeur Carr prit un crayon et reporta les yeux sur le premier feuillet, mais s'arrêta et dit : – J'avoue être intrigué par les entités en question. – Il ajouta, ingénument : – J'ignorais qu'il y avait eu des tentatives d'application de la logique symbolique à la sociologie.

Norman ne fut pas pris au dépourvu.

— Je serai franc avec vous, Linthicum, dit-il. J'ai une hypothèse assez bizarre, plutôt folle, et je me suis promis de ne pas en parler avant de savoir si oui ou non elle mérite d'être étudiée.

Un sourire réminiscent envahit le visage de Carr…

— Je crois comprendre vos sentiments, dit-il. Je me souviens encore des conséquences désastreuses qui suivirent ma proclamation que j'avais triséqué l'angle. Bien sûr, se hâta-t-il d'ajouter, je n'étais qu'en terminale à ce moment-là. Mais mon professeur a passé un bien mauvais quart d'heure,

acheva-t-il avec un soupçon de fierté.

Quand il reprit la parole il était revenu à sa curiosité d'adolescent un peu sournois.

— Néanmoins, je suis très intrigué par ces symboles. Ils pourraient représenter… hm-m-m… n'importe quoi.

— Je suis désolé, dit Norman. Je sais que c'est beaucoup demander.

— Pas du tout. Pas du tout.

Manipulant le crayon, Carr regarda le feuillet, y vit quelque chose.

— Hm-m-m… très intéressant ! Je n'avais pas remarqué cela auparavant.

Son crayon vola sur le feuillet, barrant nettement des termes, inscrivant adroitement de nouvelles équations. L'unique sillon vertical entre ses sourcils gris se creusa. Il fut très vite totalement absorbé.

Avec un secret soupir de soulagement, Norman s'adossa dans son fauteuil. Il était épuisé ; ses yeux lui faisaient mal. Ces cinq feuillets représentaient vingt heures de travail ininterrompu. Mardi soir, mercredi matin, une partie de mercredi après-midi. Même ainsi, il n'y serait pas parvenu s'il n'avait pu dicter des notes à Tansy. Il était arrivé à faire une confiance absolue à son efficacité actuelle de machine sans cerveau.

À moitié hypnotisé, il regarda les vieux doigts agiles remplir la moitié d'un nouveau feuillet d'équations dérivées. Leurs mouvements rapidement ordonnés intensifiaient le calme serein et monacal du petit cabinet de travail.

Qu'il était étrange, songea Norman, non seulement de prétendre croire à la magie noire afin de triompher de trois femmes superstitieuses et psychotiques ayant une emprise sur le cerveau de sa femme, mais encore d'appeler la science moderne de la logique symbolique en renfort ! La logique symbolique servant à démêler les contradictions et les ambiguïtés de formules de sorcellerie ! Que dirait le vieux Carr s'il apprenait quelles étaient « les entités en question » !

Pourtant, ce n'avait été qu'en invoquant le haut prestige des mathématiques supérieures qu'il avait réussi à la convaincre qu'il pourrait faire une magie assez forte pour avoir raison de ses ennemies. À bien y penser, c'était dans les meilleures traditions de la sorcellerie. Les magiciens essayaient toujours d'incorporer, pour des raisons de prestige, les dernières informations disponibles dans leurs systèmes. Qu'était-ce que la sorcellerie sinon une lutte de prestige dans les domaines du mysticisme, et qu'était-ce qu'un sorcier sinon quelqu'un ayant pris un avantage mental illégal sur ses semblables ?

Que c'était ridicule, pourtant ! (Tout commençait à paraître risible à son cerveau épuisé.) Une femme croyant à moitié à la sorcellerie, rendue folle par trois femmes y croyant complètement, ou peut-être pas du tout. Et un mari ne croyant nullement à la sorcellerie mais prétendant y croire totalement, afin de les combattre avec succès. Ou, pensa-t-il (sa rêverie menait au sommeil et la douce simplicité mathématique de la pièce attirait son esprit vers des visions d'espaces infinis) pourquoi ne pas renoncer à toutes ces rationalisations superflues et admettre que Tansy avait une âme que lui avait volée la sorcière maigre Evelyn Sawtelle, à laquelle l'avait volée la grosse sorcière Hulda Gunnison. Et que lui-même, maintenant, cherchait la formule magique qui…

Il se força à se réveiller, à regagner le monde rationnel. Carr avait poussé un feuillet vers lui et était au travail sur un autre des cinq feuillets que Norman lui avait remis.

Incrédule, Norman questionna :

— Vous avez déjà découvert les premières équations de base ?

Carr parut irrité par l'interruption.

— Bien entendu. – Son crayon avait recommencé à voler, mais il s'arrêta et regarda Norman assez étrangement. – Oui, dit-il, c'est la dernière équation sur ce feuillet, la courte. À vrai dire, au début, je n'étais pas sûr d'en trouver une, mais vos entités et relations, quelles qu'elles soient, semblent avoir un sens.

Et son crayon reprit sa danse.

Norman frissonna en contemplant la brève équation ultime. Il se demandait ce qu'elle signifiait. Il ne le saurait qu'en se référant à son code et ne pouvais certes pas le faire ici.

— Navré de vous donner tout ce travail, dit-il d'une voix terne.

Carr lui accorda un regard.

— Pas du tout. Cela me plaît. J'ai toujours eu un don pour ce genre de choses.

Les Ombres de l'après-midi s'accentuèrent. Norman alluma le plafonnier, et Carr l'en remercia d'un bref signe de tête préoccupé. Le crayon volait toujours. Trois feuillets de plus avaient été poussés vers Norman ; Carr achevait le dernier lorsque là porte s'ouvrit.

— Linthicum ! – La voix douce contenait à peine un soupçon de reproche. – Que fais-tu ? Je t'attends en bas depuis, une demi-heure.

— Je regrette, ma chère, dit le vieil homme en regardant sa montre et sa femme. Mais j'étais tellement absorbé…

Elle vit Norman.

— Oh, je ne savais pas que tu avais un visiteur. *Que* va *penser* le professeur Saylor ! Je lui aurai donné l'impression que je te tyrannise.

Elle accompagna ces mots d'un sourire si cocasse que Norman s'entendit faire écho au « Mais nullement » de Carr.

— Le professeur Saylor a l'air *mortellement* fatigué, dit-elle en scrutant anxieusement Norman. J'espère que tu ne l'as pas épuisé, Linthicum.

— Oh non, ma chère, c'est moi qui ai fait tout le travail, dit son mari.

Elle tourna autour du bureau et regarda par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle aimablement.

— Je l'ignore, dit-il. – Il se redressa, fit un clin d'œil à Norman et poursuivit : – Je crois que, grâce à tous ces symboles, le professeur Saylor bouleverse la sociologie. Mais c'est un grand secret. Et je n'ai pas la moindre idée de ce que les symboles représentent. Je ne suis qu'une sorte de cerveau électronique.

Avec un signe de tête poli à Norman, Mme Carr prit un des feuillets et l'examina à travers ses verres épais. Mais, apparemment à la vue des rangs serrés de symboles, elle le reposa.

— Les mathématiques ne sont pas mon fort, fit-elle. J'étais *si* mauvaise élève !

— Voyons, Flora, dit Carr. Chaque fois que nous allons au marché tu fais le total beaucoup plus vite que moi. Et pourtant, j'essaie de te battre.

— Mais c'est si *peu* de chose, dit Mme Carr, ravie.

— J'en ai pour un petit instant, fît son mari en retournant à ses calculs.

Mme Carr chuchota :

— Oh, professeur Saylor, voudriez-vous vous charger d'un message pour Tansy ? Je voudrais qu'elle vienne jouer au bridge demain soir – jeudi – – avec Hulda Gunnison et Evelyn Sawtelle. Linthicum a une *réunion*.

— Avec plaisir, dit Norman. Mais je crains que Tansy ne puisse venir.

Et il raconta son histoire d'intoxication alimentaire.

— Mais c'est vraiment *terrible* ! remarqua Mme Carr. Ne puis-je aller l'aider ?

— Merci, mentit Norman, mais elle à une amie à la maison.

— Comme c'est *sage,* dit Mme Carr.

Elle regarda intensément Norman, comme pour découvrir la source de cette sagesse. Son regard fixe le gêna ; il était, à la fois, si prédateur et si naïf. Il n'en aurait pas été surpris chez une de ses élèves ; mais chez cette vieille femme…

Carr posa son crayon.

— Voilà, dit-il, j'ai fini.

Renouvelant ses remerciements, Norman ramassa ses feuillets.

— Ne me remerciez pas, dit Carr. Vous m'avez valu un après-midi très intéressant. J'avoue que vous avez éveillé ma curiosité. –

— Linthicum *adore* tout ce qui est mathématique, surtout lorsque cela tient du puzzle, dit Mme Carr.

D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une sorte d'indulgence friponne, une fois il s'est livré à toutes sortes de calculs sur les *courses de chevaux.*

— Euh… oui. Mais uniquement comme exemple concret, du calcul des probabilités, intervint Carr, rapidement. Mais son sourire était également indulgent. La main de Mme Carr était sur son épaule, et il l'avait couverte de la sienne. Frêles, mais en quelque sorte solides, fanés mais en quelque sorte jeunes, ils semblaient un couple âgé parfait.

— Je vous promets, dit Norman, que si je révolutionne la science sociologique vous serez le premier à en être informé. Bonsoir.

Et il prit congé.

Dès qu'il fut rentré il prit le code. « W » était la lettre d'identification au sommet d'un premier feuillet. Il croyait en savoir la signification, mais préféra s'en assurer.

W = pour faire sortir l'âme.

Bon. Il se reporta au feuillet supplémentaire couvert des opérations de Carr et décoda soigneusement l'équation finale. C = *morceau de cuivre entaillé !* Norman acquiesça. *T = tourner dans le sens du soleil.* Norman fronça le sourcil. Il n'aurait pas pensé que celle-là subsisterait. Heureusement qu'il avait obtenu l'aide d'un mathématicien pour simplifier les dix-sept formules. Chacune avait représenté la formule d'un peuple différent pour faire sortir l'âme du corps – formule arabe, zoulou, polynésienne peau-rouge, nègre, etc. Les formules les plus récentes ayant effectivement été employées.

A = amanite phalloïde. Zut ! Il avait été certain que celle-là disparaîtrait. Il lui faudrait un peu de temps pour se procurer le champignon mortel. Il s'en tirerait sans cette formule-là s'il le fallait. Il prit deux autres feuillets : *V = contrôler l'âme d'autrui. Z = plonger dans le sommeil les occupants d'une demeure.* Il se mit au travail sur l'un d'entre eux. En quelques minutes il s'était assuré que les ingrédients ne présentaient pas de difficultés majeures sauf que Z nécessitait une Main de Gloire, en plus de la terre de cimetière devant être jetée sur le toit de la maison où devait régner le sommeil. Mais il n'aurait aucun mal à chiper une main coupée dans le labo d'anatomie. Et puis si…

Conscient de lassitude et d'une révulsion envers ces formules, qui persistaient à lui sembler, plus obscènes que ridicules, il repoussa sa chaise. Pour la première fois depuis qu'il était rentré il regarda la forme près de la fenêtre. Elle était assise dans le fauteuil à bascule, visage tourné vers les rideaux fermés. Il ne savait pas quand elle avait commencé à se

balancer. Mais les muscles du corps continuaient automatiquement le mouvement rythmé.

Soudain, un immense désir de Tansy le submergea. Ses intonations, ses gestes, ses habitudes, ses idées curieuses… tout ce qui contribue à rendre un être réel, à le faire aimer… il voulait tout cela, tout de suite ; et la présence de ce simulacre mort-vivant, de cette carapace vide, ne rendait ce désir que plus insupportable. Quel homme était-il, de perdre son temps avec des formules occultes, tandis que… L'on peut faire certaines choses à une âme, avait-elle dit. Les servantes des Gunnison ont parlé à mots couverts…

Il devrait aller chez les Gunnison, confronter Hulda, forcer le résultat !

Avec un effort, il domina sa colère. Une telle action de sa part pourrait tout gâcher. Comment employer ouvertement la force contre quelqu'un qui détenait en otage la mentalité, la conscience, de l'être qui vous est le plus cher ? Non, il avait déjà réfléchi à tout cela, et sa voie était tracée. Il devait combattre ces femmes, avec leurs propres armes ; ces répugnantes formules occultes étaient son meilleur atout ; et il avait été puni, comme d'habitude, d'avoir commis l'erreur de regarder son visage. Délibérément, il changea de place, de façon à tourner le dos au fauteuil à bascule.

Mais il était énervé ; les poisons de la fatigue irritaient ses muscles et il ne pouvait se remettre au travail. Soudain, il parla :

— Pourquoi, à ton avis, est-ce que tout est devenu si violent et si dangereux tout à coup ?

Il n'y eut pas d'interruption dans le balancement du fauteuil.

— Parce que l'Équilibre a été troublé, fut la réponse.

— Comment cela ?

Il allait tourner la tête, mais s'en empêcha juste à temps.

— C'est arrivé quand j'ai cessé de pratiquer la magie.

Le balancement du fauteuil d'une monotonie exacerbante.

— Mais pourquoi cela a-t-il engendré la violence ?

— L'Équilibre a été troublé.

— Oui, mais comment cela explique-t-il le passager brutal d'attaques relativement anodines à une malignité mortelle ?

Le balancement avait cessé. Il n'y eut pas de réponse. Mais il se dit qu'il connaissait déjà la réponse qui prenait forme dans le cerveau sans pensée derrière lui. La guerre des sorcières auquel croyait cet être ressemblait à un combat de tranchées, à un état de siège. Tout comme le béton arme ou le blindage résistaient aux obus, les contre-charmes et protections rendaient futiles les plus violentes attaques. Mais une fois abattues les murailles protectrices, la sorcière ayant abjuré la sorcellerie se trouvait nue dans un *no man's land*…

Et puis, la crainte des contre-attaques sauvages venant de positions fortifiées était un facteur de poids dans le découragement d'assauts de front. La conduite normale était de rester sur ses positions, jouer les francs-tireurs, et n'attaquer que si l'ennemi y prêtait inconsidérément le flanc. D'ailleurs, il existait sûrement toutes sortes d'otages insoupçonnés et d'accords secrets, ce qui devait limiter la violence. Cette idée semblait également expliquer pourquoi l'action apparemment pacifique de Tansy avait rompu l'Équilibre. Que penserait un pays si, au milieu d'une guerre, l'ennemi sabordait ses navires et désarmait son aviation, s'offrant ainsi à une attaque ? Pour un cerveau réaliste, il n'y avait qu'une réponse logique : l'ennemi avait découvert une arme bien plus efficace que les navires ou l'aviation et se préparait à demander un armistice qui serait un

piège. Il fallait donc frapper vite et fort, avant que l'arme secrète n'entre en action.

— Je crois… commença-t-il.

Puis quelque chose… peut-être un bruissement d'air ou un léger craquement du plancher sous le tapis épais, ou quelque sensation moins tangible… fit qu'il tourna la tête.

Avec un brusque mouvement de côté il réussit – d'extrême justesse à éviter de recevoir sur la tête le fléau de métal qui s'abattait. Avec un son effrayant il s'écrasa contre le lourd dossier de la chaise et y laissa sa force. Mais l'épaule de Norman, qui n'avait reçu que le choc brisé, devint complètement engourdie.

Agrippant la table de sa main valide, il se jeta contre la table et fit volte-face.

Il recula devant ce qu'il vit, comme devant un autre coup, et s'appuya sur sa main valide pour éviter de tomber.

La chose était au centre de la pièce, ayant bondi en arrière comme un félin après son premier échec. Les jambes raidies, mais le poids porté en avant. Les pantoufles qui auraient pu la trahir étaient posées à côté du fauteuil à bascule. La chose tenait le tisonnier, pris subrepticement au coin de la cheminée.

Le visage vivait, maintenant. Mais d'une vie qui grinçait des dents, bavait, une vie qui pinçait et élargissait les narines à chaque souffle, une vie qui écartait les mèches de cheveux avec des mouvements furieux, une vie qui le fixait avec une rage flamboyante.

Avec un grognement, la chose leva le tisonnier et le dirigea, non contre lui, mais contre le lustre du plafond. La pièce qu'il avait calfeutrée contre des regards indiscrets fut plongée dans une obscurité totale.

Il y eut une ruée de pas assourdis. Il sauta de côté. Néanmoins, il l'avait évitée de peu. Il y eut un bruit, comme si la chose avait plongé ou roulé sur la table après l'assaut ; il entendit des papiers remuer et craquer légèrement en tombant à terre. Puis le silence, sauf pour la respiration rapide d'un animal.

Accroupi sur le tapis, essayant de ne pas bouger, il forçait son ouïe afin de saisir la direction de cette respiration. C'était abominable, pensa-t-il, combien le système auditif humain était incapable de localiser un son. La respiration bestiale venait d'abord d'une direction, puis d'une autre, sans qu'un mouvement intervint, jusqu'à ce qu'il commençât à perdre son sens de l'orientation. Il tenta de se remémorer ses mouvements précis lorsqu'il s'était écarté de la table. En tombant à terre, il s'était retourné. De combien ? Faisait-il face au mur ou non ? Afin d'éviter que l'on pût les espionner, il avait calfeutré cette pièce, ainsi que la chambre à coucher, et le calfeutrage était total. Aucun rai de lumière ne filtrait de l'extérieur. Il était quelque part sur ce qui lui semblait un tapis s'étendant à l'infini, dans un espace au plafond bas, privé de murs. Et ailleurs, sur ce même tapis, se trouvait la chose. Voyait-elle, entendait-elle, mieux que lui ? Pouvait-elle discerner des formes qui seraient indiscernables à l'âme normale de Tansy ? Qu'attendait-elle ? Il força son ouïe, mais la respiration haletante ne s'entendait plus.

L'obscurité eût pu être celle de la jungle, sous des lianes envahissantes. La civilisation est chose lumineuse. Sans lumière, la civilisation disparaît. Norman se sentait rapidement tomber au niveau de *l'autre.* Peut-être avait-elle compté là-dessus en fracassant le lustre. Il pouvait être à l'intérieur de quelque caverne des premiers âges, primitif recroquevillé de terreur

abjecte devant sa compagne bien-aimée, possédée par un démon invoqué par la sorcière… l'épaisse sorcière aux lèvres maussades et aux yeux bestiaux, à la tignasse rousse piquée d'ornements de cuivre. Devait-il, à tâtons, chercher sa hache et écraser le démon dans le crâne où il se cachait ? Ou devait-il aller à la recherche de la sorcière et l'étrangler jusqu'à ce qu'elle rappelle son démon ? Mais en attendant, comment maîtriser sa femme ? Si la tribu la trouvait, elle serait mise à mort sur-le-champ ; telle était la loi. Et le démon en elle cherchait en ce moment même à le tuer.

Ses pensées étaient presque aussi confuses que l'auraient été celles de son lointain ancêtre. Norman réfléchissait au problème lorsqu'il comprit brusquement ce que la chose attendait.

Déjà, ses muscles lui faisaient mal. En se désengourdissant, son épaule devenait douloureuse. Bientôt, il ferait un mouvement involontaire et à cet instant la chose bondirait sur lui.

Avec précaution, il étendit la main. Lentement, très lentement, il lui fit décrire un cercle jusqu'à ce qu'elle atteigne une petite table surmontée d'un gros livre. Prenant le livre il le souleva et l'attira vers lui. Ses muscles tremblaient un peu de l'effort fait pour agir dans un silence absolu.

D'un mouvement lent il lança le livre vers le centre de la pièce, pour qu'il tombe à une certaine distance de lui. Le bruit obtint la réaction qu'il avait espérée. Après une seconde d'attente il plongea, tentant de la maintenir à terre. Mais elle était plus astucieuse qu'il ne l'eût cru. Ses bras se refermèrent sur l'épais coussin qu'elle avait lancé vers le livre et il ne dût qu'au hasard d'échapper à l'impact sauvage du tisonnier sur le tapis près de sa tête.

Tendues à l'aveuglette, ses mains se fermèrent sur le métal froid. Un instant, il y eut lutte. Puis il retomba en arrière, tenant le tisonnier, et les pas se dirigeaient vers l'arrière de la maison.

Il suivit la chose dans la cuisine. Un tiroir, trop ouvert, tomba à terre, et il entendit le son effrayant des couteaux qu'il contenait.

Mais la cuisine était suffisamment claire pour qu'il vit sa silhouette. Il plongea vers la main levée tenant le grand couteau, saisit le poignet. Puis la chose se jeta contre lui. Ils roulèrent sur le sol.

Il sentait contre lui le corps chaud, prêt à aller aux limites de ses forces dans son désir meurtrier. Pendant un instant il sentit le froid de la lame du couteau contre sa joue, puis il parvint à repousser l'arme. Il replia les jambes pour se protéger des genoux. La chose se jeta convulsivement sur lui, et il sentit une mâchoire se fermer sur le bras avec lequel il écartait le couteau. Des dents tentèrent de pénétrer le tissu de sa veste, qui se déchira tandis que, de sa main libre, il s'efforçait d'éloigner de lui le corps. Puis il trouva les cheveux et força la tête en arrière, obligeant les dents à lâcher prise. La chose laissa tomber le couteau, et des griffes se tendirent vers son visage. Il saisit les doigts qui cherchaient ses yeux et ses narines. La chose gronda, cracha. Méthodiquement, il força les bras de la chose derrière elle ; avec un brusque effort, il se mit à genoux. Des sons furieux et étranglés sortaient de la gorge de l'autre…

Trop conscient d'être aux limites tremblantes de l'épuisement, il tint d'une main les poignets qui tentaient de se libérer. De l'autre, il chercha de côté, ouvrit une porte de placard, trouva un morceau de cordelette.

CHAPITRE XIX

— C'est assez sérieux cette fois-ci, Norman, dit Harold Gunnison. Fenner et Liddell sont décidés à avoir votre peau.

Norman rapprocha son fauteuil comme si cette conversation eût été la véritable raison de sa visite de ce matin au bureau de Gunnison.

Gunnison poursuivit :

— Je crois qu'ils veulent revenir sur cette histoire de Margaret Van Nice et commencer à aboyer qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Et ils peuvent se servir de Théodore Jennings contre vous. Soutenir que sa « dépression nerveuse » a été aggravée par votre injustice et votre sévérité excessive, etc. Bien entendu, dans les deux cas, votre position est on ne peut plus forte. N'empêche, rien que d'en parler aura un effet défavorable sur les autres administrateurs. Et puis cette conférence sur la sexualité que vous allez faire aux mères hors-campus, et vos amis acteurs que vous avez invités à venir à l'Université. Personnellement, je n'ai pas d'objections, Norman, mais vous avez mal choisi le moment.

Norman acquiesça, docilement. Mme Gunnison ne devrait pas tarder. Au téléphone, la femme de chambre lui avait dit qu'elle venait de partir pour se rendre au bureau de son mari.

— Bien sûr, rien de cela n'est suffisant. – Gunnison était plus grave que d'habitude ; ses yeux étaient plus lourds. – Mais ça laisse un goût déplaisant et peut enfoncer un coin. Le vrai danger viendra d'une attaque modérée mais concertée concernant la conduite de vos cours, vos déclarations publiques et peut-être même des détails sans importance de votre vie mondaine. Attaque suivie par un discours sur la nécessité de faire des économies partout où c'est avisé… vous savez ce que je veux dire.

Il prit un temps.

— Ce qui m'inquiète c'est que Pollard s'est rafraîchi à votre égard. Je lui ai dit ce que je pensais de la nomination de Sawtelle, mais il prétend que les administrateurs ont eu le dessus. C'est un homme de valeur, mais c'est un politicien.

Et Gunnison haussa les épaules, comme si la différence entre politiciens et professeurs était de notoriété publique depuis l'âge de pierre.

Norman fit un effort.

— Je crains de l'avoir insulté, la semaine dernière. Nous avons eu un long entretien et je me suis emporté.

Gunnison secoua la tête.

— Cela n'explique rien. Les insultes ne lui font aucun effet. S'il prend le parti des autres contre vous ce sera parce qu'il le croit nécessaire ou avisé (je déteste ce mot) étant donné l'opinion publique. Vous savez comment il dirige l'université. Tous les deux ans, il jette quelqu'un aux fauves.

Norman l'entendait à peine. Il pensait au corps de Tansy tel qu'il l'avait laissé ; membres liés, mâchoire ballante, souffle alourdi par le whisky qu'il

avait réussi à lui faire avaler. Il prenait un grand risque mais il n’avait pas d’alternative. À un certain moment, hier soir, il s’était presque décidé à appeler un médecin et sans doute à la faire enfermer. Mais en faisant cela il perdait peut-être à jamais la chance de rendre la raison à Tansy. Quel psychiatre croirait au complot morbide, qu’il savait exister, contre la raison de sa femme ? Et il ne pouvait demander d’aide à personne. Qui le croirait ? Non, le seul moyen c’était d’agir rapidement contre Mme Gunnison. Il n’était pas agréable de penser à des manchettes de journaux…

UN PROFESSEUR TORTURE SON ÉPOUSE, DÉCOUVERTE PIEDS ET POINGS LIÉS DANS UN PLACARD.

— C’est vraiment sérieux, Norman, répétait Gunnison. Ma femme le pense et elle a du flair pour ces choses-là. Elle connaît les gens.

Sa femme ! Docilement, Norman acquiesça.

— C’est malheureux que ce soit juste en ce moment, poursuivit Gunnison, alors que vous avez suffisamment d’ennuis de santé et autres.

Norman vit que Gunnison regardait avec un peu de curiosité les pansements adhésifs au coin de son œil gauche et sous ses narines. Mais il n’offrit pas d’explications. Gunnison changea de position dans son fauteuil.

— Norman, dit-il, j’ai le sentiment que quelque chose a foiré. D’habitude, je dirais que vous pouvez vous sortir de ce mauvais pas – vous êtes parmi nos deux ou trois meilleurs éléments – mais j’ai le sentiment qu’il s’est passé quelque chose de grave, à tous les points de vue.

L’offre contenue dans ses mots était claire, et Norman savait qu’elle était de bonne foi. Mais ce ne fut qu’un instant qu’il pensa à révéler à Gunnison ne fut-ce qu’une fraction de la vérité. Ce serait comme s’il livrait ses peines à un tribunal et il pouvait imaginer – avec la netteté presque hallucinatoire de l’extrême fatigue – à quoi cela ressemblerait.

Imaginons Tansy à la barre des témoins, même dans son état précédent non violent.

— Vous dites, madame Saylor, que votre âme vous a été volée ?

— Oui.

— Vous êtes consciente de l’absence de votre âme ?

— Non, je ne suis consciente de rien.

— Pas consciente ? Vous ne voulez sûrement pas dire que vous êtes inconsciente ?

— Mais si. Je ne peux ni voir ni entendre.

Vous voulez dire que vous ne pouvez ni me voir ni m’entendre ?

— C’est bien cela.

— Mais alors… – Coup sec du marteau du juge.

— Si les rires ne cessent pas à l’instant, le public sera expulsé !

Ou bien Mme Gunnison à la barre des témoins et lui-même implorant passionnément les jurés :

— Messieurs, regardez ses yeux, regardez-les bien, je vous en supplie ! L’âme de ma femme est là, si vous pouviez seulement la voir !

Il entendit Gunnison questionner :

— Que se passe-t-il. Norman ?

L’amitié sincère du ton le tirailla confusément. Défaillant de sommeil il tenta de se forcer à répondre.

Mme Gunnison entra.

— Bonjour, dit-elle. Je suis contente que vous vous soyez enfin retrouvés.

Presque condescendante, elle toisa Norman.

— Ça doit faire deux nuits que vous n’avez pas dormi, annonça-t-elle brusquement. Et qu’est-ce qui est arrivé à votre visage ? Votre fichu chat a fini par vous griffer ?

Gunnison, comme de coutume, rit de la franchise de sa femme.

— Quelle femme ! Elle adore les chiens, hait les chats. Mais elle a raison. Vous avez besoin de sommeil, Norman.

Sa vue et le son de sa voix rendirent à Norman une lucidité glacée. Elle donnait l’impression d’avoir dormi dix heures par nuit, depuis pas mal de temps. Un coûteux tailleur vert mettait en valeur ses cheveux roux et lui donnait une sorte de beauté épanouie. Son jupon dépassait et sa veste était mal boutonnée ; mais maintenant cela faisait à Norman l’impression d’un être trop puissant pour s’embarrasser de menus détails. Pour une fois, elle n’avait pas son énorme sac à main. Le cœur de Norman fit un bond.

Il n’osa pas regarder ses yeux et se leva.

— Ne partez pas encore, Norman, dit Gunnison. Nous avons encore beaucoup de choses à discuter.

— Oui, pourquoi ne restez-vous pas ? appuya Mme Gunnison.

— Je regrette, dit Norman. Je reviendrai cet après-midi, si vous êtes libre. Ou, au plus tard, demain matin.

— N’y manquez pas, dit gravement Gunnison. Les administrateurs tiennent conseil demain après-midi.

Mme Gunnison s’assit dans le fauteuil qu’il avait quitté.

— Mes amitiés à Tansy. Je la verrai ce soir chez les Carr… si elle est suffisamment remise.

Norman fit un signe de tête affirmatif et referma rapidement la porte derrière lui. Il avait encore la main sur la poignée lorsqu’il vit le sac vert de Mme Gunnison sur la table dans le bureau extérieur, à côté de la vitrine contenant des gouttes du Prince Rupert et autres curiosités similaires. À nouveau, son cœur fît un bond.

Il y avait une jeune fille dans la pièce, une étudiante travaillant pour payer ses études. Il se dirigea vers son bureau.

— Mademoiselle Miller, dit-il, voudriez-vous avoir l’obligeance de m’apporter les feuillets de notes des élèves suivants ?

Et il prononça une demi-douzaine de noms.

— Les feuillets sont dans le bureau de l’assesseur, professeur Saylor, dit-elle avec une légère réticence.

— Je sais. Dites-leur que vous venez de ma part. Le Dr Gunnison et moi voulons les examiner.

Docilement, elle nota les noms.

Comme la porte se refermait derrière elle, il ouvrit le premier tiroir de son bureau. Il savait y trouver la clé de la vitrine. ;

Quelques minutes plus tard, Mme Gunnison sortit.

— Je croyais vous avoir entendu partir, s’exclama-t-elle sèchement. – Puis, avec sa brutalité coutumière : – Vous attendez que je m’en aille, pour parler à Harold en particulier ?

Il ne répondit pas. Il regarda son nez.

Elle prit son sac.

— Inutile de faire des mystères, dit-elle. J’en sais autant que lui sur vos ennuis… et même beaucoup plus. Et à vrai dire vos ennuis sont très graves.

Sa voix avait pris l’arrogance du triomphe. Elle lui sourit. Il continua de regarder son nez.

— Inutile de prétendre que vous n’êtes pas embêté, poursuivit-elle, irritée par son silence. Je sais que vous l’êtes. Demain, Pollard demandera

votre démission. – : Puis : – Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?
— Rien, dit-il rapidement en détournant les yeux.
Avec un reniflement incrédule elle prit sa glace de sac, y jeta un coup d'œil intrigué, puis la tint de façon à inspecter tout son visage.
Il sembla à Norman que la deuxième aiguille de la pendule murale s'immobilisait.
Très doucement mais très vite, sur un ton si naturel que Mme Gunnison ne se retourna même pas, il dit :
— Je sais que vous avez volé l'âme de ma femme, Mme Gunnison, et je sais comment vous l'avez volée. Je suis moi-même assez renseigné sur le vol des âmes. Par exemple, si l'on se trouve dans une pièce avec quelqu'un dont on désire l'âme, si cette personne est en train de se regarder dans un miroir et que le miroir se brise alors que leur image y est encore…
Avec un tintement craquant, pas très fort, le miroir tenu par Mme Gunnison devint un petit nuage de poussière iridescente.
Au même instant Norman eut l'impression qu'un poids s'ajoutait à son cerveau, qu'une obscurité tangible pesait sur ses pensées.
L'exclamation de surprise ou de peur de Mme Gunnison s'interrompit net. Une expression stupide envahit lentement son visage ; ses muscles faciaux s'étaient complètement détendus.
Norman s'avança, lui prit le bras. Elle lui jeta un regard vide puis, après avoir titubé, fit deux pas lents tandis que Norman disait :
— Venez avec moi. C'est ce que vous avez de mieux à faire.
Tandis qu'elle le suivait dans le hall, il tremblait, croyant encore à peine à sa réussite. Près de l'escalier ils rencontrèrent Mlle Miller. Elle revenait avec une poignée de grandes fiches.
— Je suis navrée de vous avoir dérangée, dit Norman, mais finalement nous n'en avons pas besoin. Rapportez-les au bureau de l'assesseur.
La jeune fille acquiesça avec un sourire poli, teinté d'ironie. Les profs !
Tandis que Norman guidait Mme Gunnison, devenue étrangement docile, hors du bâtiment administratif, l'étrange obscurité pesait toujours sur ses pensées. Jamais il n'avait éprouvé quelque chose de semblable.
Soudain l'obscurité se déchira, comme des nuages noirs pourraient s'entrouvrir au coucher du soleil, laissant passer un rayon étroit de lumière ardente. Mais les nuages noirs étaient dans son esprit et la lumière ardente était une rage impuissante et une colère obscène. Et pourtant cela ne lui était pas totalement inconnu.
L'esprit de Norman en frémit. Devant lui, le campus sembla ondoyer, baigné d'une faible lueur rouge.
Il pensa : Si la personnalité double existait et si une fissure se produisait dans le mur entre les deux consciences séparées…
Mais c'était de l'insanité.
Un autre souvenir l'assaillit. Tansy, dans le train, disant : « L'environnement de l'âme est le cerveau humain. » Et : « Si l'âme est empêchée de retourner dans son propre corps, elle est irrésistiblement attirée vers un autre, que cet autre corps possède une âme ou pas. Ainsi l'âme captive est habituellement emprisonnée dans le cerveau de son geôlier. »
À ce moment-là, à travers la fente dans les ténèbres et sur la crête de la vague de rage brûlante, jaillit une pensée intelligible qui frappa le centre de son cerveau. « Espèce d'imbécile, comment y êtes-vous parvenu ? » Cette pensée, comme la rage, *ressemblait* tellement à Mme Gunnison qu'il admit (que cela signifiât ou non qu'il était fou, que cela signifiât ou non

que la sorcellerie existait) que le cerveau de Mme Gunnison se trouvait dans son crâne à lui et conversait avec son propre cerveau.

Un instant, il jeta un coup d'œil au visage bovin du gros corps féminin qu'il pilotait sur le campus.

Un instant, il frémit à l'idée de toucher, de l'esprit, une personnalité à nu.

Mais ce ne fut que pendant un instant. Puis (fou ou pas) son acceptation fut totale. Il traversa le campus en conversant mentalement avec Mme Gunnison.

La question fut répétée : « Comment y êtes-vous parvenu ? »

Avant qu'il ne s'en rende compte sa propre pensée avait répondu : « C'était le miroir du Prince Rupert, pris dans la vitrine. Pour le mettre dans votre sac, je l'ai tenu délicatement dans mon mouchoir. La chaleur de vos doigts l'a fracassé. D'après des croyances primitives, votre image réfléchie est votre âme, ou un véhicule de votre âme. Si un miroir se brise alors qu'il reflète votre image, votre âme est prisonnière à l'extérieur de votre corps. ».

Tout ceci, sans le mécanisme de la parole, ne dura qu'une fraction de seconde.

Instantanément aussi vint la pensée suivante de Mme Gunnison : « Où emmenez-vous mon corps ? »

— « Chez moi. » – –« Que voulez-vous ? » – « L'âme de ma femme. »

Un long silence. La fente dans les ténèbres se ferma, puis se rouvrit. « Vous ne pouvez la prendre. Je la tiens, comme vous tenez mon âme. Mais mon âme vous la cache. Et mon âme tient la sienne. » – « Je ne peux pas la prendre. Mais je peux garder votre âme jusqu'à ce que vous rendiez son âme au corps de ma femme. » – « Et si je refuse ? » – « Votre mari est un réaliste. Il ne croira pas aux dires de votre corps. Il consultera les meilleurs aliénistes. Il aura beaucoup de peine. Mais il finira par confier votre corps à un asile . »

Il sentit la défaite et la soumission – et une sorte de panique, aussi – ; dans le tissu de la pensée qui lui répondit. Mais la défaite et la soumission n'étaient pas encore ouvertement admises.

« Vous ne pourrez pas garder mon âme. Vous la haïssez. Elle vous emplit de dégoût. Votre cerveau ne pourra la supporter. »

En confirmation immédiate de cette affirmation, un ruisseau déplaisant coula à travers la fente et devint rapidement un torrent. Découvertes, ses principales antipathies furent mises à rude épreuve. Il pressa le pas et le corps sans cerveau à ses côtés se mit à haleter. « Il y a eu Anne, vint à la pensée de Mme Gunnison, pas en paroles mais dans toute l'ampleur du souvenir. Anne est venue travailler chez moi il y a huit ans. Une petite blonde à l'aspect frêle, mais capable d'abattre de la besogne. Elle était très soumise et avait peur. Saviez-vous que l'on peut dominer les gens uniquement grâce à la peur, sans le moindre atome de force directe ? Un mot sec, un regard sévère… ce sont les implications qui comptent, non ce qui est dit. Graduellement, j'acquis tout le prestige que son père, son institutrice, son pasteur avaient eu aux yeux d'Anne. Je pouvais la faire pleurer en la regardant d'une certaine façon. Je pouvais l'obliger à se tordre de terreur rien qu'en me tenant derrière la porte de sa chambre. Je pouvais la contraindre à tenir des plats brûlants sans un gémissement pendant qu'elle nous servait à table. Je la faisais attendre pendant que je parlais à Harold. J'ai vu ses mains, après. » Il endura ensuite les histoires de Clara et Milly, Mary et Ermengarde. Il ne pouvait fermer son propre

cerveau contre l'autre, et ne pouvait pas refermer la fente, bien qu'il fut en son pouvoir de l'élargir. Telle une infecte méduse, ou une molle plante carnivore, l'âme de Mme Gunnison se déroulait et se collait à la sienne, de façon qu'il sembla presque à Norman que la prisonnière était son âme à lui.

« Et Trudie. Trudie me vénérait. C'était une grande fille, lente, un peu sotte. Elle venait d'une ferme. Elle passait des heures à s'occuper de mes vêtements. Je l'encourageai de diverses façons jusqu'à ce que tout ce qui m'entourait devienne sacré à ses yeux. Elle ne vivait que pour mes petits signes de satisfaction. Finalement, elle faisait n'importe quoi pour moi. C'était très amusant parce qu'elle était très pudique et ne perdit jamais un douloureux sentiment de honte. » Mais maintenant il était devant la porte de sa maison, et l'ignoble ruisseau de pensée se tarit. La fente s'amenuisa, ne fut plus qu'un trait permettant une surveillance.

Il guida le corps de Mme Gunnison jusqu'à la porte du boudoir de Tansy. Il montra la forme liée, recroquevillée sur la couverture de lit jetée sur le sol. Elle était comme il l'avait laissée ; yeux fermés, mâchoire ballante, respiration haletante. Cette vue sembla ajouter un autre poids écrasant au cerveau de Norman, une pression venant d'en dessous, à travers ses orbites.

— Reprenez ce que vous avez conjuré dans ce corps, s'entendit-il ordonner.

Il y eut un silence. Une araignée noire rampa sur la Jupe de Tansy, courut sur la couverture. À l'instant où il pensa : « C'est cela », il avança le pied et l'écrasa sous son talon, au moment où elle atteignait le parquet. Il fut conscient d'une autre pensée : « Son âme a cherché le corps le plus proche. Maintenant mon fidèle King n'exécutera plus de missions pour moi. Il n'animera plus ni chair humaine, ni bois, ni pierre. Il faudra que je trouve un autre chien. »

— Rendez à ce corps ce que vous avez pris, ordonna t-il.

Cette fois, le silence fut plus long. La fente se referma complètement.

Le corps lié bougea, comme s'il voulait se retourner. Les lèvres bougèrent. La mâchoire se referma. Uniquement conscient du poids sombre sur son cerveau et de sens si aiguisés qu'il lui semblait entendre battre le cœur de Tansy, il se pencha et coupa les liens, retira les coussinets qui avaient protégé chevilles et poignets.

La tête roulait d'un côté à l'autre. Les lèvres semblaient dire : « Norman… » Les paupières battirent, et un frisson parcourut le corps. Et puis, en une seule et glorieuse vague, comme une fleur s'ouvrant miraculeusement, l'expression envahit le visage. Les mains molles saisirent ses épaules ; à travers les yeux grand ouverts, une âme humaine lucide, saine, sans peur, le contempla.

Un instant plus tard la répugnante noirceur qui avait pressé sur son cerveau disparut.

Avec un regard de défaite, un regard venimeux, Mme Gunnison se détourna. Il entendit ses pas s'éloigner ; la porte d'entrée s'ouvrit. Puis Tansy fut dans ses bras, et sa bouche fut contre la sienne.

CHAPITRE XX

La porte d'entrée se referma. Comme à un signal, Tansy le repoussa alors même qu'elle lui rendait encore son baiser.

— Nous ne pouvons pas oser être heureux, Norman, dit-elle. Nous ne pouvons pas oser être heureux, même un instant.

Une expression appréhensive et troublée envahit ses yeux ; comme si elle contemplait une muraille qui lui cachait le soleil. Elle répondit presque en chuchotant à la question stupéfaite de Norman, comme si la seule mention du nom pouvait être dangereuse.

— Mme Carr…

Ses mains se crispèrent sur les bras de Norman, comme pour le convaincre de la proximité du danger.

— Norman, j'ai peur. J'ai *terriblement* peur. Pour nous deux. Mon âme a tant appris ! Les choses ne sont pas comme je le pensais, mais bien pires. Et Mme Carr…

L'esprit de Norman devint subitement brumeux et las. Il lui parut insupportable que son soulagement fût de si courte durée. Le désir de prétendre, tout au moins pendant quelque temps, que les choses étaient rationnelles, normales, s'était mué en une faim envahissante. Il regarda Tansy d'un œil vague, comme si elle faisait partie d'un rêve drogué.

— Tu es en sécurité dit-il avec une sorte de dureté dans la voix. J'ai lutté pour toi, je t'ai reprise et je vais te garder. Aucune d'entre elles ne pourra jamais plus te toucher.

Elle baissa les yeux.

— Oh, Norman, je sais combien tu as été intelligent et courageux. Je sais les risques que tu as courus, les sacrifices que tu as faits pour moi. En une semaine tu t'es arraché à la rationalité, tu as supporté l'horreur des pensées intimes de cette femme. Tu as vaincu Evelyn Sawtelle et Mme Gunnison à leur propre jeu, et en toute *franchise.* Mais Mme Carr…

Ses mains communiquèrent leur tremblement à Norman.

Oh, Norman, elle t'a seulement *permis* de les vaincre. Elle voulait leur faire peur et elle a préféré que tu le fasses pour elle. Mais maintenant elle va agir elle-même.

— Non, Tansy, non, insista-t-il, mais sans pouvoir trouver de raison pour soutenir sa dénégation.

— Mon pauvre chéri, tu es épuisé, dit-elle avec une sollicitude soudaine. Je t'apporte à boire.

Il sembla à Norman qu'il ne fit que se frotter les yeux et secouer sa tête jusqu'à ce que Tansy revînt avec la bouteille.

— Je veux me changer, dit-elle en regardant sa robe déchirée et froissée. Ensuite, il faut que nous parlions.

Il avala une grande rasade de whisky, s'en servit une autre. Il n'en obtint pas de stimulation.

La sensation de vivre un rêve drogué s'intensifia. Après un moment il se leva et se dirigea d'un pas languissant vers la chambre à coucher.

Tansy avait mis une robe de lainage blanc ; une robe que Norman avait toujours beaucoup aimée mais qu'elle ne portait plus depuis quelque temps. Tansy avait dit que la robe avait rétréci et ne lui allait plus. Maintenant il sentait que dans la joie de son retour elle était ingénument fière de son corps juvénile et voulait en montrer les formes.

— C'est comme si j'entrais dans une nouvelle maison, dit-elle avec un petit sourire rapide qui chassa un instant son air inquiet. Ou plutôt comme si on revenait après une longue absence. On est très heureux mais tout est un peu étrange. Il faut s'y réhabituer.

Maintenant qu'elle en parlait, il remarqua que ses mouvements, ses gestes, ses expressions, étaient empreints d'une sorte d'incertitude, comme ceux d'une convalescente ayant été longtemps alitée.

Elle avait coiffé ses cheveux de façon qu'ils tombent sur ses épaules, et elle était encore pieds nus. Cela lui donnait une apparence frêle et juvénile que, même dans la brume épaisse enveloppant son cerveau, il trouvait très séduisante.

Il lui avait apporté un whisky mais elle ne fit qu'y tremper ses lèvres.

— Non, Norman. Nous devons parler. J'ai beaucoup de choses à te dire et il se peut que nous ayons peu de temps.

Il regarda autour de la chambre. Ses yeux s'arrêtèrent sur la porte claire du boudoir de Tansy. Puis il inclina lourdement la tête et s'assit sur le lit. La sensation de rêve drogué était plus forte que jamais ; et la voix curieusement vive de Tansy, son attitude brusque, semblaient en faire partie.

— Mme Carr est à la base de tout. C'est elle qui a rapproché Mme Gunnison et Evelyn Sawtelle. Cet acte-là a une signification immense. Les femmes cachent toujours leur magie. Elles agissent seules. Quelques informations passent des plus vieilles aux plus jeunes, en général de mère à fille, mais même cela se fait à contrecœur, soupçonneusement. Le nôtre, à la connaissance de Mme Gunnison – j'ai appris la majeure partie de tout ceci en observant son âme – le nôtre est le seul cas où trois femmes aient effectivement collaboré. C'est un événement d'une importance révolutionnaire, qui promet Dieu sait quoi pour l'avenir. Même maintenant, je n'ai qu'une vague idée des ambitions de Mme Carr ; mais une vaste intensification de ses pouvoirs actuels en fait partie. Depuis presque trois quarts de siècle elle tisse ses projets.

Norman, toujours plongé dans sa torpeur, enregistra ces affirmations grotesques et avala une gorgée de son deuxième whisky.

— Elle paraît une vieille dame innocente et un peu sotte, collet monté, inefficace, voulant paraître jeune, mais prude, continua Tansy.

Norman sursauta, car il crut avoir décelé dans sa voix une note de secrète allégresse. Tellement incongrue, qu'il l'attribua à son imagination. Lorsqu'elle poursuivit, l'allégresse avait disparu.

— Mais cela fait partie d'un déguisement, comme sa voix douce et ses manières affables. C'est une actrice d'une intelligence hors pair. En réalité, elle est impitoyable. Froide, là où Mme Gunnison serait ardente ; ascétique, là où Mme Gunnison serait l'esclave de ses appétits. Mais elle a ses propres désirs, profondément dissimulés. Elle admire beaucoup le Massachusetts des temps puritains. Quelquefois j'ai le sentiment bizarre qu'elle projette par quelque moyen inimaginable, de rétablir de nos jours cette communauté soi-disant théocratique où florissaient les sorcières.

« Elle gouverne les deux autres par la peur. D'une certaine manière, elles ne sont que ses apprenties. Tu sais quelque chose de Mme Gunnison ; tu comprendras donc ce que cela signifie si je te dis que j'ai vu les pensées de Mme Gunnison frémir de terreur parce qu'elle craignait d'avoir légèrement offensé Mme Carr.

Norman termina son scotch. Au lieu de saisir fermement ce nouveau danger, son cerveau s'en éloignait. Il fallait qu'il se réveille, se dit-il. Tansy lui passa son propre verre.

— Et la peur de Mme Gunnison est fondée, parce que Mme Carr a des pouvoirs si terribles qu'elle n'a jamais eu à s'en servir, excepté comme de menaces. Le pire, ce sont ses yeux. Ces verres épais qu'elle porte… elle possède la plus redoutée de toutes les armes surnaturelles, celle contre laquelle la moitié de tous les charmes protecteurs sont dirigés. Cette arme si connue dans le monde entier que les sceptiques s'en moquent. Le mauvais œil. Avec lui, elle peut flétrir et faner. Avec lui, elle peut, d'un seul regard, saisir l'âme d'autrui. Jusqu'à présent, elle n'a pas agi ; elle voulait que les deux autres soient punies de certaines désobéissances insignifiantes et mises dans une situation les forçant à implorer son aide. Mais maintenant elle agira vite. Toi et ton œuvre, vous représentez pour elle un danger.

La voix de Tansy était devenue si rapide, si essoufflée, que Norman comprit qu'elle luttait contre la montre.

— En plus de cela, un autre mobile se terre dans les ténèbres de son esprit. J'ose à-peine en parler mais parfois je l'ai surprise étudiant mes mouvements, mes expressions, avec une avidité si étrange.

Elle s'interrompit, devint très pâle.

— Je la sens, maintenant… je sens qu'elle me cherche… Elle va y parvenir… Non ! hurla Tansy. Non ! Vous ne me forcerez pas à le faire ! Je ne le ferai pas ! Je ne le ferai pas !

D'un mouvement, elle fut à genoux, l'enlaçant, lui tenant les mains.

— Ne la laisse pas me *toucher,* Norman, balbutia-t-elle comme une enfant terrifiée. Ne la laisse pas *m'approcher.*

— Bien sûr que non, dit-il sèchement, bien réveillé tout à coup.

— Oh, mais tu ne peux pas l'en empêcher ! Elle dit qu'elle vient *ici,* dans son propre corps. Voilà à quel point elle a peur de toi ! Elle va reprendre mon âme ! Je ne peux *pas* te dire ce qu'elle veut. C'est trop répugnant.

Il la prit aux épaules.

— Tu dois me le dire. Qu'est-ce que c'est ?

Lentement, elle leva son blanc visage terrifié jusqu'à ce que son regard rencontrât le sien. Elle ne détourna pas les yeux tandis qu'elle chuchotait :

— Tu sais combien Mme Carr aime la jeunesse. Norman. Tu connais ses manières ridiculement juvéniles. Tu sais comme elle veut toujours s'entourer de jeunes ; comme elle se repaît de leurs sentiments, de leur innocence, de leurs enthousiasmes. Norman, depuis des décennies la passion dominante de Mme Carr est la faim de jeunesse. Elle combat la vieillesse et la mort depuis longtemps, plus longtemps que tu ne crois, car elle n'est pas septuagénaire, mais presque nonagénaire. Néanmoins, la mort est inéluctable. Ce n'est pas qu'elle ait peur de la mort ; mais elle ferait n'importe quoi, Norman, n'importe quoi, pour avoir un corps *jeune.*

« Tu ne comprends pas, Norman ? Les autres voulaient mon âme ; elle, c'est mon corps qu'elle veut. Tu n'as jamais remarqué la façon dont elle te regarde ? Elle te désire, Norman, cette ignoble vieille femme te désire et elle veut t'aimer dans ma propre chair. Elle veut posséder mon corps et

laisser mon âme emprisonnée dans son vieux corps desséché, laisser mon âme mourir dans sa chair infecte. Et elle vient ici *maintenant* pour faire cela ; elle vient ici, *maintenant* !

Pétrifié d'horreur, il regardait ses yeux terrifiés, écarquillés, presque hypnotiques.

— Tu dois *l'empêcher,* Norman, tu dois l'empêcher, de la seule façon dont c'est possible.

Et, sans le quitter des yeux, Tansy se leva et sortit à reculons de la chambre.

Peut-être y avait-il réellement un pouvoir hypnotisant dans ses yeux, un effet étrange de sa terreur, car Norman eut l'impression qu'elle avait à peine quitté la pièce lorsqu'elle fut de retour, lui mettant dans la main un objet métallique et froid.

— Tu dois agir très *vite,* dit-elle. Si tu hésites la *moindre* fraction de seconde, si tu lui donnes la moindre occasion de te fixer avec ses yeux, tu es perdu… et je suis perdue à jamais. Tu connais le cobra, qui crache son venin aux yeux de sa victime… c'est comme cela. Prépare-toi, Norman. Elle est très près.

Il y eut des pas rapides, dehors. Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Soudain Tansy s'appuya contre lui, le pressa de ses seins. Ses lèvres humides cherchèrent les siennes. Presque brutalement, il lui rendit son baiser. Sur ses lèvres, elle murmura :

— Mais fais *vite,* chéri.

Il y eut des pas dans le hall. Norman leva le revolver. Il réalisa qu'il faisait anormalement sombre dans la chambre à coucher – Tansy avait tiré les rideaux. La porte s'ouvrit, vers l'intérieur. Une forme maigre, vêtue de soie grise, se détacha sur la lumière venant du hall. Dans la mire, il vit le visage fané, les verres épais. Son doigt se crispa sur la gâchette.

La tête aux cheveux d'argent fit un signe de dénégation.

— Vite, Norman, *vite !*

La voix venant de ses côtés monta nerveusement.

La forme grise sur le seuil ne bougea pas. Le revolver hésita, puis soudain tourna et se pointa sur la forme à côté de lui.

— *Norman* !

CHAPITRE XXI

Une brise légère et incessante faisait frémir les feuilles du chêne qui montait une garde imposante près de la maison étroite des Carr. La blancheur de ses murs brillait dans l'obscurité avoisinante. Une blancheur telle que les voisins prétendaient en riant qu'après que tout le monde dormait la vieille dame elle-même sortait les laver avec un balai à long manche. Partout, l'impression d'une vieillesse soigneuse et saine. La maison avait même une odeur, comme celle d'un coffret dans lequel un capitaine au long cours de jadis aurait rapporté de Chine des épices subtiles.

La maison faisait face au campus. En allant à leurs cours les étudiantes la voyaient, et se souvenaient d'après-midi passés là-bas. Assises sur des chaises au dossier droit, attentives à leurs manières, tandis qu'un feu de bois brûlait gaiement sur les chenets brillants dans la cheminée blanche. Mme Carr avait des idées si prudes ! Elle était si innocente, la chère vieille dame ! Tant mieux, elle était d'autant plus facile à tromper. Elle racontait des histoires incroyablement drôles, qu'elle ne comprenait pas vraiment, et servait un délicieux pain d'épices avec son thé à la cannelle.

Une lumière s'alluma dans le hall ; à travers l'imposte, des barres lumineuses jouèrent sur le lattis du perron. Sous l'imposte, la porte blanche à six panneaux s'ouvrit.

— Flora, je m'en vais, appela le professeur Carr. Tes partenaires sont un peu en retard, n'est-ce pas ?

— Elles vont arriver bientôt. La voix argentine flotta dans le hall. – Au revoir, Linthicum.

Le professeur Carr referma la porte. Dommage de devoir manquer le bridge. Mais la thèse que le jeune Rayford allait lire sur la théorie des Nombres Premiers serait indubitablement intéressante. On ne pouvait pas tout avoir. Ses pas crissèrent sur le gravier de l'allée, bordée de petites fleurs blanches ressemblant à de la dentelle. Puis ils atteignirent le trottoir et devinrent plus lointains.

Derrière la maison, une voiture stoppa. Quelque chose fut soulevé ; il y eut des pas lents, alourdis. Une porte s'ouvrit à l'arrière de la maison ; pendant un instant, dans le rectangle lumineux, il fut possible de voir un homme portant sur l'épaule un ballot volumineux qui eût pu être le corps emmitouflé d'une femme ; sauf que tout voisin vous aurait assuré que des choses aussi mystérieuses ne pouvaient avoir lieu chez les Carr. Puis cette porte-là se referma aussi, et pendant un moment le silence régna, tandis que la brise jouait avec les feuilles du chêne.

Avec un beau dédain pour ses pneus, une Studebaker noire stoppa nerveusement devant la maison. Mme Gunnison en émergea.

— Dépêchez-vous, Evelyn, dit-elle. Vous nous avez encore mises en retard et vous savez qu'elle a horreur de ça.

— Je fais aussi vite que possible, répondit sa compagne d'un ton plaintif.

Dès que la porte à six panneaux s'ouvrit l'odeur d'épices fanées devint plus forte.

— Vous êtes en retard, mes chères, fit la voix argentine et rieuse. Mais pour cette fois je vous pardonne car j'ai une surprise pour vous. Venez.

Elles suivirent la frêle silhouette dont la robe soyeuse crissait légèrement. Dans le living-room, derrière la table de bridge au tapis brodé sur laquelle se trouvaient deux assiettes de cristal pleines de petits fours, Norman Saylor était debout. À la lueur des lampes et du feu, son visage était impassible.

— Tansy ne pouvant venir, dit Mme Carr, le professeur Saylor fera le quatrième. N'est-ce pas une bonne surprise ? Et n'est-ce pas très aimable de sa part ?

Mme Gunnison parut rassembler son courage.

— Je ne suis pas sûre que ça me plaise, dit-elle finalement.

— Depuis quand est-ce que quelque chose doit vous plaire ou non ? vint la réponse sèche. – Mme Carr se tenait très droite. – Asseyez-vous tous les trois !

Lorsqu'ils eurent pris leurs places autour de la table, Mme Carr sortit certaines cartes d'un paquet. Lorsqu'elle parla, sa voix était aussi douce et argentine que de coutume.

— Vous voilà, mes chères, dit-elle en plaçant côte à côte les dames de trêfle et de carreau. Et voici le professeur Saylor. – Elle ajouta le roi de cœur au groupe. – Et me voici. – Elle plaça la dame de pique de façon à couvrir les trois autres. – Ici, de côté, voici la dame de cœur… Tansy Saylor. Et voici ce que j'ai l'intention de faire.

— Elle bougea la dame de cœur et en recouvrit la dame de pique..

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien, c'est d'autre chose qu'il s'agit et vous n'êtes ni l'une ni l'autre particulièrement intelligentes. Vous comprendrez dans un instant. Le professeur Saylor et moi venons d'avoir une conversation passionnante, poursuivit-elle. Au sujet de ses travaux. N'est-ce pas, professeur ?

Norman inclina la tête.

— Il a fait des découvertes absolument fascinantes. Il parait qu'il y a des lois qui gouvernent les choses avec lesquelles nous nous sommes amusées. Les hommes sont si intelligents sur certains sujets, n'est-ce pas ?

« Le professeur a eu la bonté de me révéler toutes ces lois. Vous n'imaginez pas combien elles rendent tout plus facile, plus sûr et plus efficace. L'efficacité importe tellement, de nos jours. Déjà, le professeur Saylor a fait un objet pour moi… je ne vous dirai pas ce que c'est, mais il y en a un pour chacune de vous et un pour quelqu'un d'autre. Ce ne sont pas des cadeaux, car je les garde tous. Et si l'une d'entre vous fait quelque chose de vilain, il me sera infiniment facile de vous enlever une partie de vous-même… vous savez laquelle.

« Et maintenant quelque chose va se passer qui permettra au professeur Saylor et à moi-même de collaborer très étroitement à l'avenir… plus étroitement que vous ne sauriez l'imaginer. Vous allez nous aider. C'est la raison de votre présence. Ouvrez la porte de la salle à manger, Norman.

C'était une porte coulissante à l'ancienne mode, d'un blanc éclatant. Lentement, Norman la fit glisser.

— Voilà, dit Mme Carr. Ce soir, j'ai tout plein de surprises.

Le corps était attaché à la chaise. Au-dessus du bâillon, les yeux de Tansy Saylor les fixaient avec une haine impuissante.

Evelyn Sawtelle, étouffant un cri, se leva à demi. – Pas d'hystérie, Evelyn, dit sèchement Mme Carr. Il y a une âme dedans, maintenant.

Evelyn Sawtelle retomba sur sa chaise. Ses lèvres tremblaient.

Le visage de Mme Gunnison avait pâli, mais elle serra les dents et mit ses coudes sur la table.

— Ça ne me plaît pas, dit-elle. C'est trop dangereux.

— Je puis prendre des risques que je n'aurais pas pris il y a une semaine, ma chère, dit Mme Carr d'une voix sucrée. Bien entendu, si vous ne voulez pas m'aider, c'est votre droit. Mais j'espère que vous en avez pesé les conséquences.

Mme Gunnison baissa les yeux.

— Bien, dit-elle. Mais faisons vite.

— Je suis une très vieille femme, commença. Mme Carr avec une lenteur exaspérante. Et je suis très attachée à la vie. Cela m'a un peu attristée de penser que la mienne approche de sa fin. Et puis, pour des raisons que vous devez comprendre, j'ai davantage à craindre de la mort que la plupart des gens.

« Mais maintenant je vais à nouveau éprouver tout ce qu'une vieille femme considère comme à jamais perdu. Les circonstances exceptionnelles des deux dernières semaines ont grandement facilité les choses. Le professeur Saylor m'a aidée aussi. Et vous, mes chères, allez m'aider aussi. Il est nécessaire de créer une certaine forme de tension. Seuls des gens… qualifiés peuvent y parvenir, et il en faut au moins quatre. Le professeur Saylor – quel cerveau exceptionnel ! – me dit que cela ressemble beaucoup à créer et intensifier une tension électrique, de façon à ce qu'une étincelle jaillisse et saute un fossé. Mais, dans le cas présent, le fossé s'étendra de ma place jusque là-bas. – Elle montra la forme liée et bâillonnée. – Et il y aura deux étincelles. Et quand ce sera terminé, la dame de cœur sera exactement sur la dame de pique. Et la dame de pique sera exactement sur la dame de cœur. Vous voyez que ce soir, mes chères, nous en sommes à la quatrième dimension. Mais ce sont les choses que l'on ne peut voir qui ont le plus d'importance, n'est-ce pas ?

— Vous ne pouvez pas réussir ! dit Mme Gunnison. Vous ne pourrez cacher la vérité !

— Vous le croyez ? Au contraire, je n'aurai pas d'effort à faire. Qu'arriverait-il si la vieille Mme Carr proclamait être en réalité la jeune Tansy Saylor ? Vous savez très bien ce qui arriverait à cette chère, douce, innocente vieille dame. Il y a des moments où les lois et les croyances d'une société sceptique sont vraiment très pratiques…

« Commencez avec le feu, Norman. Je dirai aux autres exactement ce qu'elles doivent faire.

Il jeta une poignée de poudre sur le feu. Des flammes vertes jaillirent ; une odeur âcre et entêtante envahit la pièce. Et puis… qui sait ? Peut-être y eut-il un tressaillement au cœur du monde et un mouvement de courants intangibles dans l'abîme noir. Du côté obscur de la planète un million de femmes s'agitèrent dans leur sommeil ; quelques-unes s'éveillèrent, tremblant de craintes qu'elles ne pouvaient nommer. Du côté clair, un million d'autres femmes s'énervèrent. Des rêves inhabituels remplirent désagréablement leurs esprits. Certaines se trompèrent dans leurs tâches et durent refaire des additions, ou attacher un fil différent à un tube différent, ou jeter au rebut une pièce de métal mal perforée, ou recommencer le biberon d'un bébé. Certaines virent d'étranges soupçons croître, tels des champignons, dans leurs pensées. Et peut-être qu'un certain point lourd se

mit à se rapprocher de plus en plus du bord de la surface massive sur laquelle il était placé, un peu comme une toupie avançant lentement vers le bord d'une table. Et certaines créatures proches virent ce qui se passait et s'égaillèrent, terrifiées, dans les ténèbres. Puis, sur l'extrême bord, l'étrange toupie s'immobilisa. Son mouvement perdit toute irrégularité, et son équilibre redevint parfait. Et il fut peut-être possible de dire que les courants avaient cessé de troubler l'abîme et que l'Équilibre était revenu…

Norman Saylor ouvrit les fenêtres afin que la brise chasse le reste des vapeurs âcres. Puis il coupa les liens de la forme prisonnière et défit son bâillon. Après un moment elle se leva. Sans un mot, ils quittèrent la pièce.

Pendant ce temps, aucune des autres n'avait parlé.

La femme en robe de soie grise était assise tête baissée, épaules courbées. Ses mains fragiles pendaient à ses côtés…

Sur le seuil, la femme que Norman Saylor avait déliée se retourna.

— J'ai encore une chose à vous dire. Tout ce que je vous ai dit ce soir était absolument vrai, avec une seule exception…

Mme Gunnison leva les yeux. Evelyn Sawtelle se tourna à demi sur sa chaise. La troisième ne bougea pas.

— L'âme de Mme Carr n'a pas été transférée ce soir dans le corps de Tansy Saylor. Cela s'est passé beaucoup plut tôt, quand Mme Carr a volé l'âme de Tansy Saylor à Mme Gunnison. Elle a ensuite occupé le corps lié et vide de Tansy Saylor, laissant captive l'âme de Tansy Saylor dans son propre vieux corps. Selon le plan de Mme Carr, l'âme de Tansy devait être assassinée par son propre mari. Mme Carr savait que Tansy Saylor n'aurait qu'une pensée affolée, courir chez elle retrouver son mari. Et Mme Carr était convaincue quelle pourrait persuader Norman Saylor de tuer le corps dans lequel l'âme de sa femme était emprisonnée. Il croirait tuer Mme Carr ; et ç'aurait été la fin de l'âme de Tansy Saylor.

« Vous, madame Gunnison, vous saviez que Mme Carr vous avait pris l'âme de Tansy Saylor, tout comme vous l'aviez prise à Evelyn Sawtelle, et pour les mêmes raisons. Mais vous n'avez pas osé le révéler à Norman Saylor car vous auriez perdu votre seul atout. Ce soir, vous avez soupçonné quelque chose, mais vous n'avez pas osé intervenir. Et maintenant, par suite de ce que nous avons fait ce soir avec votre aide, l'âme de Mme Carr a regagné le corps de Mme Carr et l'âme de Tansy Saylor est dans le corps de Tansy Saylor. Mon corps. Bonsoir, Evelyn. Bonsoir, Hulda. Bonsoir, chère Flora.

La porte aux six panneaux se referma derrière eux. Le gravier de l'allée crissa sous leurs pas.

— Comment l'as-tu su ? fut la première question de Tansy. Quand j'étais là debout sur le seuil, clignant à travers ces affreuses lunettes, haletant de m'être tant dépêchée avec le seul désir aveugle de venir te retrouver… comment as-tu deviné ?

— En partie, dit-il pensivement, parce qu'elle a commencé à se trahir vers la fin. Elle s'est mise à accentuer certains mots, à sa manière exagérée. Mais cela n'aurait pas été suffisant. Elle est trop bonne comédienne. Elle a dû t'étudier pendant des années. Et après avoir vu comment tu as joué son rôle ce soir, presque sans préparation, je me demande comment j'ai pu la percer à jour.

— Alors comment y es-tu arrivé ?

— En partie, à cause de la façon dont tu t'es hâtée dans l'allée… ce n'était pas l'allure de Mme Carr. Mais surtout à cause de ton signe de dénégation, ta façon de secouer rapidement trois fois la tête. Je ne pouvais

manquer de le reconnaître. Après cela, j'ai compris tout le reste.

— Crois-tu, dit doucement Tansy, qu'après tout cela tu te demanderas quelquefois si je suis bien moi ?

— Je suppose que oui, dit gravement Norman, mais je serai toujours en mesure de triompher de mes doutes.

Un bruit de pas ; puis une voix amicale émergea de l'ombre devant eux.

— Salut, vous deux, dit M. Gunnison. La partie de bridge est terminée ? J'ai pensé raccompagner Linthicum à pied et repartir en voiture avec Hulda. Dites, Norman, Pollard est venu me parler après la conférence. Il a brusquement changé d'avis sur la question dont nous avons parlé. Sur son conseil, les administrateurs ont annulé leur réunion.

— La thèse était très intéressante, dit M. Carr, et j'ai eu la satisfaction de poser une question très épineuse au conférencier. Je dois dire qu'il y a répondu excellemment, après que j'eus éclairci un ou deux points mineurs. Mais je suis navré d'avoir manqué le bridge. Oh, ma foi, je n'y verrai pas de différence.

— Ce qui est drôle, dit Tansy à Norman lorsqu'ils se furent éloignés, c'est que c'est parfaitement *vrai ;* il n'en verra pas !

Et elle rit, du rire espiègle et enivrant du soulagement absolu.

— Oh, mon chéri, dit-elle, crois-tu réellement à tout cela ou, à nouveau, prétends-tu y croire à cause de moi ? Crois-tu que ce soir tu as libéré l'âme de ta femme, prisonnière du corps d'une autre ? Ou bien ton cerveau scientifique t'a-t-il déjà expliqué que tu as passé cette dernière semaine à prétendre croire à la sorcellerie afin de guérir ta femme et trois autres vieilles folles de l'illusion qu'elles étaient les unes les autres et Dieu sait quoi encore ?

— Je ne sais pas, dit doucement et gravement Norman. Je ne sais vraiment pas.

IMPRIME EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 7024 – 0514 – 2

Quatrième de couverture

Regardez votre femme… ou celle d'un autre.

Maintenant imaginez-la en sorcière. Imaginez que toutes les femmes sont des sorcières et que les hommes ne font que se soumettre à leurs charmes… non, pas ceux-là… Des charmes, sorts, conjurations et envoûtements non dénués de danger.

Incroyable ? C'était aussi l'avis de Norman Saylor lorsqu'il apprit que sa femme pratiquait la sorcellerie. Il l'obligea à y renoncer.

Et l'enfer se déchaîna.

L'enfer ? Oui. L'enfer !

Le Masque

Fantastique

Regardez votre femme... ou celle d'un autre.
Maintenant imaginez-la en sorcière. Imaginez que toutes les femmes sont des sorcières et que les hommes ne font que se soumettre à leurs charmes... non, pas ceux-là...
Des charmes, sorts, conjurations et envoûtements non dénués de danger.
Incroyable ? C'était aussi l'avis de Norman Saylor lorsqu'il apprit que sa femme pratiquait la sorcellerie. Il l'obligea à y renoncer.
Et l'enfer se déchaîna.
L'enfer ? Oui. L'enfer !

H. 52/6506/1 — Dépôt légal — Impr. 6419-5 — Ed. 8184 — 3e trim. 1976

Atelier Pascal Vereken